François Antoine L Alby

HISTOIRE

DES

PRISONNIERS FRANÇAIS EN AFRIQUE

DEPUIS

LA CONQUÊTE

PAR ERNEST ALBY.

I



PARIS,
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 1.

1849

INTRODUCTION

Que le lecteur veuille bien nous permettre quelques courtes explications.

Sous ce titre : HISTOIRE DES PRISONNIERS FRANÇAIS EN AFRIQUE, *depuis la conquête*, nous avons réuni les faits les plus saillants qui ont rendu digne de mémoire la captivité, chez les Arabes, de plusieurs de nos colons, de nos soldats et de nos officiers.

Nous avons négligé quelques hommes et quelques événements, car à ces hommes et à ces événements ne

s'attachait pas la curiosité publique, en raison du court séjour et du peu d'importance qui les avaient signalés.

Ainsi notre récit s'ouvre à l'année 1836.

Nous ne pouvions pas omettre les aventures qu'avaient courues, chez l'émir et dans les prisons de Mascara et de Milianah M. Meurice et M. A. de France. La publication des *Prisonniers d'Abd-el-Kader* a rendu populaire le nom de M. A. de France. L'intérêt et la curiosité qui se sont attachés à la personne de cet officier de marine n'ont pu être épuisés à la lecture de son livre. Le souvenir de cette jeune et vaillante infortune ne périra pas. Il demeurera lié à celui de notre conquête de l'Algérie; car M. A. de France est le premier Français qui ait vécu dans le camp d'Abd-el-Kader. Le premier il a vu, il a entretenu l'émir, et il a su apprécier physiquement et moralement la valeur de notre compétiteur.

Nous avons donc consacré la première partie de ce livre aux aventures de M. A. de France : il nous a été donné de compléter et d'éclaircir plusieurs événements que le prisonnier n'avait pu qu'indiquer légèrement.

La position toute particulière que nous avions occupée auprès de M. A. de France, notre ami d'en-

fance, au moment de la rédaction et de la publication de son histoire des *Prisonniers d'Abd-el-Kader*, nous a permis de nous assimiler une partie de cette narration. Sa modestie l'a retenu de placer son nom au-dessus du nôtre en tête des premiers chapitres de cet ouvrage. Nous regrettons sincèrement cette réserve, qui nous prive de nous associer publiquement avec l'un des plus brillants parmi ces jeunes officiers qui se sont illustrés, durant la période des quinze dernières années, sur les navires de l'Etat.

Après nous être concerté avec M. A. de France, et après avoir obtenu son agrément, nous avons puisé, pour la rédaction de la première partie de notre œuvre, dans *les Prisonniers d'Abd-el-Kader*, ou *Cinq mois de captivité chez les Arabes*, par M. A. de France, enseigne de vaisseau. (Paris, L. Desessart et Cie., éditeurs, 1857 ; 2 vol. in-8o, édition épuisée.)

Qu'on ne nous accuse ni de plagiat ni de contrefaçon : nous avons agi selon *notre droit et avec l'autorisation* de l'auteur qui a signé les Prisonniers d'Abd-el-Kader.

Une fois ce fait bien expliqué et bien éclairci, il nous est loisible d'aborder un autre ordre d'idées.

M. A. de France avait indiqué que mademoiselle Lanternier et sa mère avaient été dirigées sur le Maroc, tandis que M. Lanternier expirait de misère et de ma-

ladie dans les prisons de Milianah. L'histoire de ces femmes demeurait inachevée et à l'état d'ébauche. Nous nous sommes occupé de la compléter, et nous avons été assez heureux pour nous aboucher avec un prisonnier qui avait recueilli à Fèz les diverses fortunes qu'avaient courues ces deux femmes. Ces renseignements, le trompette Escoffier les avait eus des Marocains et des renégats. Ils sont d'une authenticité incontestable.

La vie des femmes Lanternier dans le Maroc forme un des épisodes les plus curieux et les plus imprévus de ce drame lugubre, *la Captivité chez les Arabes*, qui, pour leurs compagnons d'infortune, s'est dénoué dans une péripétie sanglante, et qui, pour elles, s'est dénoué de la façon la plus inattendue et la plus fortunée : si toutefois les splendeurs de la cour marocaine sont de nature à éteindre les regrets qu'ont dû laisser dans le cœur de cette jeune fille le souvenir de la patrie absente et la mort de son père.

Nous consacrons ensuite quelques chapitres au récit de la captivité du trompette Escoffier, des chasseurs Briant, Chapin, Gressart et Wolf. Les aventures par lesquelles ont passé ces soldats offrent un intérêt des plus palpitants et un enseignement des plus providentiels. Ces événements nous ont paru comporter de

tels développements que nous les avons consignés dans deux volumes, — *la Captivité du trompette Escoffier*. — lesquels avant de paraître en livre, sont en cours de publication dans le *Journal des Débats*. Mais, afin d'offrir dans l'ouvrage dont nous nous occupons en ce moment la série complète des prisonniers fameux, nous avons esquissé rapidement les scènes capitales et les principaux personnages qui font de cette captivité l'odyssée du trompette Escoffier. Sparte et Rome, au récit de ce dévoûment et de cette vaillance qui ne se démentirent pas un seul moment, en face de mille morts, n'auraient jamais eu assez de couronnes et de chants de triomphe pour célébrer cet héroïsme digne des plus beaux temps de la *vertu* antique.

Jusqu'à présent, nous n'avons eu à nous occuper que de quelques individus. A cette heure, nous nous trouvons en présence de trois cents prisonniers, à la tête desquels il faut placer M. le chef d'escadron Courby de Cognord.

Nous indiquons le désastre de la colonne Montagnac.

Ici, nous nous trouvons en présence d'une grande calamité publique : un corps d'expédition taillé en pièces, trois cents prisonniers massacrés après une captivité de six mois, et neuf survivants qui finissent,

à la suite d'une négociation mystérieuse, par rentrer à Djemmâa-Ghazouat.

Tels sont les événements et les personnages qui concourent à l'ensemble de cette narration.

Nous ne nous sommes pas seulement appliqué à la partie pittoresque et dramatique, qui forme l'une des faces les plus saillantes de ce récit, nous avons encore profité des renseignements que nous fournissait l'existence des captifs chez les Arabes pour bien édifier le lecteur sur la vie, les mœurs des indigènes. Nous parcourons les régions d'Alger, de Milianah, de Tekedemta, de Mascara, d'Oran. Nous pénétrons dans le Sahara algérien, dans le Riff marocain; nous visitons l'empire du Maroc, nous entrons dans Taza, dans Fèz, dans Mékenès, dans Larrache, dans Arzilla, dans Tanger. Nous étudions le génie arabe et marocain. Nous l'interrogeons sur les champs de bataille, dans la smala de l'émir, dans le sérail des grands, dans les villes impériales. Nous causons avec Abd-el-Kader et avec l'empereur Muley-Abderrhamann; nous pénétrons dans la vie intime des peuples et des chefs. En un mot, nous nous sommes appliqué à faire une étude vraie, approfondie, nouvelle, des hommes et des choses, et nous aimons à penser que CETTE HISTOIRE DES PRISONNIERS FRANÇAIS EN AFRIQUE, *depuis la*

conquête, apprend, mieux que les bulletins militaires et les projets de colonisation, à connaître le peuple arabe et marocain, en même temps qu'elle nous retrace des événements qui intéressent nos sympathies au plus haut degré, car ces événements nous racontent l'infortune et l'héroïsme de nos soldats. Ce ne sont pas des anecdotes de bivouac que nous publions, ce sont des considérations morales et politiques que nous tirons des observations que les captifs ont été amenés à faire chez l'émir Abd-el-Kader et chez l'empereur Muley-Abderrhamann.

Nota. — M. A. de France nous prie d'insérer la rectification suivante; elle a trait aux conversations et au langage qu'a tenus le prisonnier avec l'émir. On doit placer cette rectification dans l'entrevue qui eut lieu à Tekedemta.

C'est M. A. de France qui parle :

« Abd-el-Kader ne sait pas parler le français. Il connaît un peu l'italien et parle la langue franque; mais par orgueil, ou pour ménager la susceptibilité et le fanatisme des Arabes, il n'a pas voulu se souiller en parlant un langage chrétien. Il n'avait pour inter-

prète (1836) que quelques soldats qui, ayant longtemps habité Oran et Alger, parlaient la langue franque, mélange de patois français, italien et espagnol. Vers la fin de ma captivité, il ne voulait pas d'interprète; je comprenais assez l'arabe et je lui répondais en *petit mauresque* ou *langue franque*, que je connaissais. »

Erratum. « Au moment où ils ne sont plus éloignés du sultan que par une portée de fusil, » *lisez* : « Au moment où ils atteignent le sultan, ils détournent le bout du canon, » etc.

I

LA MITIDJA

La révolution de juillet et la conquête d'Alger. — Changements dans les hommes et dans les fortunes. — Émigration en Algérie. — Succès. — Revers. — Les prisonniers français chez les Arabes. — Esprit et but de ce livre. — M. Meurice, arpenteur-géomètre. — Le duc d'Orléans. — Une course dans la Mitidja. — Fatale rencontre. — Résistance héroïque d'une jeune fille. — La lâcheté d'un frère. — M. Muller recouvre la liberté. — M. Meurice est fait prisonnier.

Les événements politiques qui, en juillet 1830, précipitèrent du trône de France la branche aînée des Bourbons et placèrent la couronne dans les mains de la branche cadette, entraînèrent à leur suite la ruine de nombreuses existences publiques et privées. De grandes positions sociales furent bouleversées, des fortunes militaires furent brisées, des entreprises commerciales et industrielles se virent compromises ou perdues.

Les individus ainsi frappés dans leur richesse et dans leurs espérances s'appliquèrent à réparer leurs désastres et à se créer de nouvelles ressources. Plusieurs d'entre ces personnes parvinrent à rétablir leur crédit ou à reconquérir leurs grades et leurs emplois auprès du gouvernement issu de la révolution de juillet.

D'autres abandonnèrent la France et allèrent, dans des pays étrangers, exercer leur génie aventureux. Quelques unes passèrent en Algérie. Une terre nouvelle leur était livrée dans ces contrées barbares que notre civilisation allait disputer pied à pied à l'ignorance et au fanatisme des Arabes. Un vaste champ était ouvert à toutes les ambitions. Le courage et la persévérance, aidés d'une sage prudence, devaient produire de brillants résultats. Aussi notre domination était-elle à peine établie dans ces contrées conquises, que l'on voyait rentrer en France, des familles dont les efforts et les entreprises avaient été couronnés de succès après quelques années de séjour en Algérie.

Mais la fortune ne favorisait pas toujours les travaux de ces émigrés. Plusieurs échouaient; quelques uns se voyaient entraînés dans des catastrophes telles qu'ils ne pouvaient plus se relever et qu'ils succombaient sous le poids de la misère, de la faim et des traitements les plus cruels. Ces infortunés, et, grâces à Dieu, ils étaient en minorité, tombaient entre les mains des Arabes et devenaient leurs prisonniers. La captivité de nos compatriotes chez les Arabes forme un des épisodes les plus sombres et les plus douloureux de l'histoire de notre séjour en Algérie. Le récit de leurs souffrances porte avec lui un terrible enseignement, et excite notre curiosité et nos sympathies. Aussi devons-nous recueillir, avec une sorte de piété filiale, le souvenir des tortures qu'ils ont endurées. C'est un hommage respectueux que nous rendons à ceux qui sont morts parmi les barbares; c'est un témoignage

d'intérêt et de sollicitude que nous donnons à ceux qui ont eu le bonheur de rentrer dans leurs foyers.

Oui, si nous avons des chants de triomphe et des récompenses nationales pour les héros qui s'illustrent sur les champs de bataille de l'Algérie, nous devons avoir aussi des paroles de consolation et de bienveillance pour les enfants de nos camps et de nos villes qui sont soumis à toutes les misères de la captivité. Dieu ne nous a-t-il pas recommandé de prier particulièrement en faveur des prisonniers?

Il faut que les malheureux captifs se persuadent bien que la France recueille leurs lamentations et leur sang; qu'elle s'émeut au récit de leurs tortures; qu'elle s'inquiète de leur sort. Il faut encore que ces infortunés se persuadent que l'admiration du pays est acquise à leur constance dans l'adversité, à leur résignation dans les fers. Qu'ils se disent aussi que, même dans cette condition déplorable, ils rendent de précieux services à la France. Transportés violemment dans les tribus des Arabes, emprisonnés dans les villes de l'intérieur, internés dans les camps du kalifat ou dans la Smala d'Abd-el-Kader, ils partagent la vie des Arabes, s'initient à leurs mœurs et à leurs usages, étudient leurs instincts, et, par contre-coup, répandent parmi les barbares des idées, des sentiments et une langue qui finiront par triompher d'un fanatisme sauvage et grossier. Nouveaux missionnaires, s'ils arrivent chargés de fers dans ces solitudes sinistres, au lieu de s'avancer le glaive à la main, ils n'en accomplissent pas moins une tâche utile et sainte. Ils voient

de leurs propres yeux, ils entendent de leurs propres oreilles, ce qu'il nous importe tant de connaître, et ils rentrent dans leurs foyers avec une ample moisson de souvenirs utiles et de renseignements curieux. N'ont-ils pas parcouru des contrées inconnues à nos soldats? n'ont-ils pas calculé les forces et les ressources de nos ennemis? n'ont-ils pas apprécié la fidélité des tribus et leurs véritables dispositions pour la guerre ou pour la paix? n'ont-ils pas mesuré les résultats que nos armes et notre civilisation ont produits sur ces peuplades sauvages et indisciplinées?

Depuis les premiers jours de notre occupation, les Arabes ont accompli un progrès, si nous ne sortons pas de la question qui nous occupe. Ils n'égorgent plus leurs prisonniers, ils les conservent et les échangent. Ainsi ce progrès ne se manifeste que depuis une dizaine d'années. Parfois il se produit quelque exception. Des massacres sont encore ordonnés, mais ces massacres viennent plutôt de l'impossibilité où se trouve l'Arabe de garder ses prisonniers, que de sa cruauté.

A côté de l'utile se rencontre le charme de semblables récits. Ce qui plaît davantage dans les relations sur l'Algérie, c'est l'imprévu dans les situations, dans les paysages et dans les personnages ; c'est l'inconnu dans les excursions. L'Arabe qui habite Alger, Constantine, Oran, ne ressemble en aucune façon à l'Arabe des tribus nomades. On nous raconte chaque jour ses mœurs et ses usages. Nous vivons avec lui dans les cafés, nous pénétrons dans sa maison, et nous assistons à ses pratiques religieuses. Nous voyons ses femmes dans les lieux pu-

blics. Si nous suivons les prisonniers français dans l'intérieur du pays, nous entrons dans la vie intime du Nomade, nous nous asseyons sous la tente d'Abd-el-Kader, nous causons avec le chef des tribus insoumises, et nous recueillons les détails les plus intéressants sur ces existences patriarcales; en même temps que nous suivons, avec une émotion poignante, les péripéties douloureuses qui signalent la captivité de nos frères.

De fatales rencontres, des imprudences téméraires, le sort des armes, précipitent aussi bien nos soldats et nos cantinières que nos citadins, nos colons et leurs femmes, dans les embuscades des Arabes. Plusieurs rentrent à Alger. Leurs récits font le sujet des conversations de la ville; les journaux publient quelques détails, et au bout de huit jours, il n'est plus question de rien.

Il est bon de sauver ces aventures et ces souvenirs de l'oubli et de les reproduire dans toute leur sincérité et leur naïveté. Notre tâche se borne donc à montrer les hommes et les choses sous leur véritable jour, et à respecter aussi bien l'individualité du simple soldat que celle de l'officier. Nous en avons dit assez sur l'esprit et le but de CETTE HISTOIRE DES PRISONNIERS FRANÇAIS EN ALGÉRIE, pour qu'il nous soit permis d'entrer, sans un plus long préambule, en matière. . . . .

. . . .

. . . .

Au nombre de ces Français entreprenants que la révolution de juillet avait frappés dans leur prospérité, se trouvait un jeune et intelligent spéculateur nommé M. Meurice.

Dès qu'il se vit compromis dans sa fortune, M. Meurice se décida à quitter Paris et à partir pour l'Algérie. Il eut bientôt terminé ses préparatifs, dit adieu à sa mère et pris passage, avec une jeune et charmante femme (Clarisse), pour l'Afrique. La traversée fut heureuse, nos deux voyageurs fixèrent leur séjour à Alger. M. Meurice s'occupa d'arpentage; il devint arbitre des contestations qui s'élevaient au sujet de l'achat et de la vente des terrains; et l'on apprécie combien ces opérations devaient gagner chaque jour en importance et en nombre, à la suite des mutations foncières produites par notre conquête et par les changements que notre occupation apportait dans la condition des indigènes.

M. Meurice était donc fort occupé; il était largement rétribué, et il n'avait qu'à se louer de sa nouvelle position. Le duc d'Orléans avait eu l'occasion de le voir, et S. A. R., charmée de son esprit et de son cœur, lui avait témoigné le plus vif intérêt. Pour un Parisien, comme l'était M. Meurice, le séjour d'Alger offrait de rares distractions. L'ennui et la monotonie d'une place de guerre devaient fatiguer le nouvel arpenteur-géomètre. Mais il s'était habitué à la vie de famille; son aimable femme, Clarisse, le charmait par sa tendresse; il trouvait auprès d'elle ces douces distractions qu'inspirent aux âmes sages un esprit indulgent et dévoué, un cœur bon et fidèle.

Aucun événement digne de remarque n'était venu briser le calme de cette existence. M. Meurice avait établi des relations de société avec quelques habitants d'Alger.

Il voyait M. Lafont, négociant , et nous n'aurions pas relevé ce fait si, plus tard, il ne s'était lié à un autre fait dont la coïncidence présenta un contraste aussi étrange que douloureux.

En dînant à la table de M. Lafont, M. Meurice se trouva placé à côté d'un jeune officier de marine, M. Auguste de France, enseigne de vaisseau à bord du brick le *Loiret*. La verve et la saillie pétulantes du jeune marin firent les délices de la table. M. Meurice se montra ravi de la franchise et de la cordialité de M. A. de France, et, en se séparant, les deux convives de M. Lafont se donnèrent rendez-vous, pour l'année suivante, à Paris.

Qu'ils étaient loin , ces deux jeunes hommes si radieux et si confiants à cette époque, de prévoir qu'ils se retrouveraient, quelques mois après cette heureuse rencontre, parmi les PRISONNIERS D'ABD-EL-KADER, et qu'ils ploieraient sous le poids des chaînes, de la vermine, des blessures, du froid et de la faim.

Le 25 avril 1836, M. Meurice fut chargé d'aller visiter une propriété qui était située du côté de la Mitidja. Cette excursion avait été aussi agréable qu'intéressante. Un ingénieur civil, M. Muller, M. D... et sa sœur, jeune et jolie personne de vingt ans, avaient accompagné M. Meurice. Nul danger n'avait signalé le passage de cette petite caravane. Au retour, nos voyageurs, pleins de sécurité, regagnaient lentement Alger, en admirant le paysage qu'ils traversaient. M. Muller montait une mule et M. Meurice précédait, à cheval, une voiture dans laquelle M. D... et sa sœur étaient assis. Soudain une

troupe d'Arabes, postés dans un ravin, se précipitent sur nos voyageurs. MM. Muller et Meurice avaient négligé de porter leurs armes ; M. D... avait son fusil. Il avait vu venir les Arabes ; en cet instant, égaré par une pusillanimité inqualifiable, M. D..., ne songeant qu'à sa propre conservation, se jette à bas de la voiture, et sans tirer un coup de fusil, sans s'arrêter à l'idée du danger que courent ses compagnons, il se met à fuir à travers champs et va se cacher dans un marais où les Arabes ne peuvent le poursuivre.

Les Arabes brandissent leurs fusils, poussent leurs chevaux et remplissent l'air de leurs cris sauvages en entourant les trois Français. Dans la précipitation et la confusion de l'attaque, M. Muller est atteint d'une balle qui lui traverse la cuisse. M. Meurice est fait prisonnier sans avoir été blessé, et mademoiselle D... est arrachée de la voiture.

A peine cette jeune fille, si lâchement abandonnée par son frère, a-t-elle mis pied à terre, que ses ravisseurs, excités par sa jeunesse et sa beauté, se jettent sur elle, la couvrent de leurs hideuses étreintes et la dépouillent de ses vêtements. Elle repousse leurs caresses, embrasse leurs genoux, leur demande de l'épargner et de respecter sa pudeur. Mais ses prières et ses larmes ne font qu'irriter la brutale convoitise des Arabes ; ils recommencent leurs attaques et ils annoncent à la jeune fille, en la menaçant de leurs yatagans, que de gré ou de force, elle va payer du sacrifice de son honneur le tribut que doit prélever sur ses charmes la tendresse rugissante

du ravisseur. Ces menaces, loin d'intimider la jeune fille, ne font qu'enflammer son courage. Elle s'arme d'une sainte résignation et d'une héroïque constance; elle répond qu'elle préfère mourir plutôt que de s'abandonner à leurs abominables souillures, et, sans proférer une plainte, un reproche, un regret, elle tombe à genoux en élevant ses mains et ses yeux vers le ciel.

En ce moment les Arabes, dans l'espoir de vaincre cette résistance, accablent leur victime de coups de bâton, de crosse de fusils et de pistolets. Ils lui piquent les joues avec la pointe de leurs yatagans et lui tirent des coups de fusil aux oreilles. L'infortunée roule sur le sol, baignée dans son sang et toute meurtrie de coups. Ses vêtements sont en lambeaux; mais elle oppose une barrière invincible à la brutalité de ses bourreaux. Alors les Arabes, exaspérés, désespérant de triompher de cette noble créature, se décident à remonter à cheval : mais avant de s'éloigner, ils égorgent impitoyablement mademoiselle D... à coups de yatagans.

Tandis que l'infortunée exhalait son dernier soupir, MM. Meurice et Muller étaient obligés d'assister à cette horrible agonie, sans pouvoir disputer cette vie si pure et si chère à ces abominables assassins; le premier était garrotté; le second était blessé grièvement. Mademoiselle D... reçut le coup mortel; elle jeta sur ses deux compagnons un dernier regard, regard plein d'une douce résignation et d'une touchante piété; puis, elle ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

Tandis que cette sanglante tragédie se jouait, tandis

que cette chaste fille, massacrée par les Arabes, rendait son âme à Dieu au milieu des souffrances les plus atroces, son frère, qui tenait dans ses mains un fusil, se cachait dans un marais : il voyait tout du point où il s'était blotti, le malheureux !

Et lorsque le sacrifice sanglant fut consommé, il rentra dans sa maison, ce frère abominable, tout chargé du trépas de sa sœur, semblable à Caïn après le meurtre de son frère. Et si les hommes ne l'ont pas maudit, du moins la voix céleste, qui demandait au bourreau d'Abel — Qu'as-tu fait de ton frère? — la voix céleste a dû demander à D..., qui se sauva dans les marais de la Mitidja — *Qu'as-tu fait de ta sœur?*

. . . .

. . . .

. . . .

Les Arabes, après avoir accompli cet exécrable forfait, remontèrent précipitamment à cheval, et entraînèrent à leur suite MM. Meurice et Muller. La blessure de ce dernier offrait une telle gravité qu'elle mettait ses jours en péril. M. Muller ne pouvait marcher ; le sang s'échappait de sa plaie en abondance, et la rapidité de la course ajoutait aux tortures du prisonnier. Les Arabes, en voyant l'épuisement du blessé, comprirent qu'ils le perdraient bientôt, s'ils persistaient à l'exposer aux fatigues de la route. Ils délibérèrent longuement sur le parti que les circonstances leur commandaient de prendre, et ils arrivèrent chez les Hadjoutes sans avoir embrassé une résolution. Ils avaient hâte de rejoindre Abd-

el-Kader : aussi se décidèrent-ils à laisser M. Muller chez les Hadjoutes, et il fut convenu que l'on attendrait le rétablissement du blessé pour l'échanger, un peu plus tard, à Alger, contre des prisonniers Arabes.

En effet, après une halte de quelques minutes, les Arabes abandonnèrent M. Muller chez les Hadjoutes, et reprirent, avec M. Meurice, la route du camp d'Abd-el-Kader.

Plus heureux que son compagnon d'infortune, M. Muller ne tarda pas à entrer en voie de guérison ; un échange fut proposé : trois prisonniers arabes payèrent sa rançon. Il lui fut accordé ainsi d'échapper aux fers des barbares et de revoir Alger après quelques jours de maladie. Quant au malheureux Meurice, il était traîné dans l'intérieur des terres, il subissait les traitements les plus inhumains, et il allait bientôt désespérer de revoir jamais sa mère, sa Clarisse, la France, sa patrie... Mais, n'anticipons pas sur la marche des événements.

II

SHIKAH-TRARA

Barbarie des Ouled Chélifs. — Un supplice épouvantable. — Dix jours de marche. — Victoire du général Bugeaud. — Le lendemain de la bataille de la Shikah. — Portrait d'Abd-el-Kader. — Sa famille. — Sa jeunesse. — Son cœur et son esprit. — Ses projets. — Son autorité. — Ses ressources. — Sa tristesse devant Meurice. — Quatre nouveaux prisonniers. — Débandade des Arabes. — Révolte. — Les prisonniers partent du camp.

Des quatre prisonniers français que venaient de faire les Arabes, le premier, M. D..., était parvenu à s'échapper; le second, M. Muller, avait reçu une balle dans la cuisse et avait été confié aux Hadjoutes; mademoiselle D... avait été tuée; le quatrième, M. Meurice, était demeuré au pouvoir des ses ravisseurs.

Les Arabes contraignirent ce dernier à les suivre à pied, bien qu'ils fussent montés sur des chevaux. Après quelques heures d'une marche rapide, parmi les broussailles et les pierres, le prisonnier avait les pieds déchirés et tombait exténué de fatigue. Ses ravisseurs n'avaient aucune pitié de ses souffrances et de sa faiblesse; ils l'accablaient de coups et lui adressaient des menaces de mort : ils marchèrent ainsi jusqu'à la tombée du jour et traversèrent jusqu'à dix fois, pendant cette funeste journée, plusieurs courants d'eau.

Il est impossible de reproduire les tortures auxquelles Meurice fut exposé. Non contents de le frapper avec leurs bâtons et avec les crosses de leurs fusils, les barbares se précipitaient sur lui, le roulaient par terre ; et se livraient sur son corps à mille abominations.

Un fait, choisi entre cent, donnera une idée de la cruauté de ces hommes, sur le sort desquels certains philanthropes s'évertuent à émouvoir les sympathies du gouvernement et des chambres.

Dans une tribu des Ouled-Chélifs, les Arabes attachèrent leur prisonnier à un arbre ; ils l'avaient complètement déshabillé, et lui avaient lié les mains derrière le dos. Dans cet état de nudité, M. Meurice demeura pendant vingt-quatre heures exposé au soleil brûlant de la journée, et à la fraîcheur de la nuit. On lui refusait à boire et à manger. Les femmes et les enfants ramassaient les ordures des bêtes et des hommes, et barbouillaient le visage de notre malheureux frère avec cette boue pestilentielle; puis ils inondaient son front d'urine, faisaient de son corps un but contre lequel ils lançaient des cailloux, tandis que, parmi cette population de mécréants, quelques misérables des plus dissolus, profitaient de l'immobilité à laquelle le prisonnier était condamné, pour le flétrir de traitements plus infâmes encore. Et s'il se plaignait, les enfants ramassaient des excréments, en faisaient un masque qu'ils lui appliquaient sur la bouche et sur les narines, tout en lui pinçant et en lui mordant les cuisses.

A la lecture de telles abominations et de telles cru-

autés, notre imagination évoque le souvenir de Régulus et du supplice auquel fut condamné ce magnanime citoyen ; et nous demeurons convaincus que les barbares, qui habitent les plaines de l'Algérie, sont aussi féroces que l'étaient les Carthaginois.

Après dix jours de marche, les Arabes qui emmenaient Meurice arrivèrent à Mascara. De cette ville, le prisonnier fut conduit à Abd-el-Kader dont le camp était assis aux environs de la Tafna.

Le sultan, c'est le titre que les Arabes donnent à Abd-el-Kader, accueillit Meurice avec bonté. Il l'acheta à ses ravisseurs et lui fit espérer une prochaine délivrance.

C'est le moment de faire connaître en peu de mots à nos lecteurs, la personne et le caractère de ce chef habile et intrépide qui a su conquérir le premier rang parmi les Arabes de l'Algérie.

Abd-el-Kader était à cette époque âgé de vingt-huit ans.

Sa taille n'atteint pas cinq pieds. Il a la figure longue et le teint de son visage est d'une excessive pâleur. Il a de grands yeux noirs, et son regard est empreint d'une douceur caressante. Le nez est aquilin et la bouche est petite et gracieuse. La barbe est claire et noire. Les traits, naturellement fins et bienveillants, empruntent à une petite moustache qui surmonte la lèvre supérieure, un air martial. L'ensemble de la physionomie est agréable. Une main charmante et un pied mignon, donnent à Abd-el-Kader le type d'un fils de l'aristocratie. Il porte le soin de ses pieds jusqu'à la coquetterie. On le voit à

toute heure du jour occupé à les laver. Lorsqu'il cause, accroupi sur ses carreaux, il fouille les doigts de ses pieds avec les doigts de ses mains, et il se complaît à rogner ses ongles avec un canif-ciseau, dont le manche en nacre est finement travaillé.

Le costume de ce chef est des plus modestes. Ses *burnous* (espèce de manteau en laine, sans manches avec un capuchon) ne sont jamais brodés de fils d'or et de soie. Il porte une chemise de toile très fine, dont les coutures sont cachées par des gances en soie. A l'extrémité de ces gances pend un petit gland en soie. Sur la chemise est passé un *haïk* (couverture de laine très claire, sans aucune façon, dont les Arabes entourent leur corps et leur tête). Sur ce haïk, Abd-el-Kader jette deux burnous en laine blanche, et un troisième burnous en laine noire. Quelques glands en soie relèvent seuls la simplicité de ce costume. Nos prisonniers ont toujours vu Abd-el-Kader chausser ses pieds nus dans des babouches : il se fait raser la tête à la mode des orientaux, et la coiffure se compose de trois ou quatre calottes grecques, placées l'une dans l'autre, et sur lesquelles le capuchon du burnous se rabat.

Ce sultan ne porte jamais d'armes à sa ceinture.

D'après ce portrait, pris sur nature par les prisonniers français, il est aisé de se convaincre que les marchands d'estampes mystifient grossièrement le public en exposant ces images apocryphes sur lesquelles Abd-el-Kader est représenté dans un brillant costume, armé jusqu'aux dents comme un corsaire de mélodrame, et grimaçant de la façon la plus féroce.

Abd-el-Kader est issu de race arabe. Il est sorti de la tribu des Hachem. Cette tribu est située dans le sud de Mascara ; elle est considérable et possède des troupeaux magnifiques. Une partie de la plaine, un jardin et un marabout appartiennent en propre à Abd-el-Kader. Ses trois frères, dont le plus jeune est à cette heure âgé de vingt ans, habitent, ainsi que sa femme, cette localité.

Abd-el-Kader a perdu son père, il y a déjà douze ans. C'était un marabout (prêtre). Il se nommait Mahidin. La fortune, l'intelligence, la réputation de sainteté dont jouissait ce personnage, lui avaient acquis une grande autorité parmi les tribus. Il accomplit deux fois le voyage de la Mecque. Son fils, Abd-el-Kader, alors âgé de huit ans, l'accompagna dans son second voyage. Malgré son jeune âge, l'enfant du marabout Mahidin, sut voir, observer et se souvenir. Il savait déjà lire et écrire l'arabe : à cette époque il apprenait l'italien. A son retour de la sainte expédition, le père guida son enfant dans l'étude du Coran, et l'initia à la pratique des affaires.

Quelques années s'écoulèrent : les Français occupèrent Alger. Après les hostilités, nous conclûmes la paix avec les Arabes. Dès ce moment, le jeune *Sidi-l'Hadj-Abd-el-Kader-Mahidin* (en français : monsieur le saint Abd-el-Kader Mahidin. L'épithète de *l'hadj*, saint, est appliqué à Abd-el-Kader, parce qu'il a fait le pèlerinage de la Mecque) travailla à séparer sa cause de celle des Français. Il se donna pour mission de combattre l'invasion de la France et de relever la nationalité arabe, et il assigna pour but à son ambition et pour récompense à

ses efforts, le rôle de chef, l'autorité d'un sultan. Dès cet instant, il s'appliqua à soulever les tribus, à nourrir et à envenimer leurs ressentiments, et à exalter le fanatisme religieux de ses coreligionnaires.

Nous savons la lutte qu'Abd-el-Kader soutient depuis quinze années contre notre armée. Dans cette lutte, ce chef a déployé une prudence remarquable, une habileté incontestable, une activité et une bravoure prodigieuses. Il s'est montré opiniâtre, plein de ressources, homme de guerre et de religion. Il a obtenu le titre de sultan de l'admiration des Arabes. Il s'est distingué de ses coreligionnaires par un esprit de justice, de chasteté, de sagesse et de sobriété, qui lui a valu, de la part de ses ennemis, les éloges les plus mérités. Et en dépit des haines stupides, des préjugés grossiers, du chauvinisme exclusif et féroce, les écrivains qui racontent l'histoire de l'Algérie depuis 1830, sont obligés de reconnaître la supériorité d'Abd-el-Kader. Ce n'est ni un grand capitaine, ni un grand génie politique, ni un héros. C'est un chef habile, sage et courageux. Ne rabaissons pas sottement le mérite de notre ennemi afin d'exalter outre mesure le courage et les talents des soldats et des chefs de l'armée française en Afrique ; de part et d'autre chacun a fait son devoir.

Abd-el-Kader a donné des preuves de courage dans les premières rencontres qu'il a su affronter contre nos troupes. Depuis lors, il s'est toujours posté à une demi-lieue de la mêlée. Malgré cette inaction, qui n'est sans doute que de la prudence, les Arabes ne doutent pas de sa valeur.

Le sultan a compris qu'il était le seul homme capable de rallier les tribus dispersées et épouvantées par la terreur de nos armes. Il s'est posé comme étant le drapeau autour duquel devait se rallier la nationalité arabe menacée, non de destruction, comme il le pense, mais destinée à subir la bienfaisante civilisation des vainqueurs du Dey d'Alger. Pour accomplir cette œuvre de résistance, pour réunir les Arabes, pour défendre et disputer pied à pied les contrées qu'il voudrait ranger sous son autorité après la défaite des Français, Ab-el-Kader ne possède pas les ressources nécessaires. Nous l'avons culbuté, traqué dans le Maroc, sa smala a été détruite, ses coffres sont épuisés. Les tribus qui consentent à payer l'impôt, ne l'acquittent que très difficilement. Ses magasins ont été dévalisés et ses cavaliers sont démontés.

Abd-el-Kader erre sur les frontières du Maroc ; il travaille à tirer de ce pays les ressources dont il se voit privé en Algérie. Le fanatisme religieux forme à cette heure sa seule arme et sa seule force. Il se présente aux yeux de son peuple, simple dans ses vêtements, austère dans ses mœurs, rigide dans sa dévotion, rusé dans les négociations, noble et fier à cheval, juste et inexorable quand il a prononcé un arrêt, vivant de la vie nomade, à l'exemple des peuples pasteurs dont les tribus sont issues. Alors l'Arabe, devant l'ensemble de ces qualités, de ces pratiques si pieuses, de cette conduite si sainte aux yeux de Mahomet, courbe la tête, et suit, comme poussé par la main du prophète, l'homme habile qui l'entraîne au com-

bat, pour la défense de sa nationalité et de sa religion menacées par les *chiens de chrétiens*.

Pour nous résumer, nous disons que l'esprit d'Abd-el-Kader n'est pas cultivé, comme on a bien voulu l'écrire. C'est un homme ignorant; il connaît le Coran, mais il n'a jamais étudié les lettres, la philosophie et les sciences. Il a pu retirer quelque profit de son pèlerinage à la Mecque ; toutefois il n'avait que huit ans lorsqu'il accomplit cette pieuse expédition. Il est bon, il est généreux et il possède des qualités et des lumières bien supérieures à celles des hommes qui l'entourent.

Lorsque Meurice parut pour la première fois devant Abd-el-Kader, il fut frappé de la tristesse et de l'abattement de ce chef. Le sultan venait de perdre, contre le général Bugeaud, la bataille de la Shikah-Trara. Avant l'action, afin d'exalter la bravoure de ses soldats, Abd-el-Kader avait prédit qu'il remporterait la victoire : il citait un passage du Coran qui annonçait la défaite des chrétiens pendant le cours de la septième année de leur établissement en Afrique.

La victoire du général Bugeaud venait de donner un éclatant démenti aux prophéties du saint livre ; Abd-el-Kader était en pleine déroute. Cette catastrophe avait détruit l'influence qu'il avait su conquérir parmi les tribus à force de mensonges, d'audace et de promesses. Les Arabes l'abandonnaient ; les tribus se promettaient de ne plus venir se ranger sous son étendard fugitif, et ne voulaient plus confier à ce chef le soin de venger leurs griefs. Les cavaliers se débandèrent, et dans la précipita-

tion de leur retraite, ils ne respectèrent même pas le camp de leur sultan ; dans la crainte que ce camp ne vînt à tomber au pouvoir des Français, ils coupèrent la moitié de la tente d'Abd-el-Kader et pillèrent la tente des vivres.

M. Meurice a répété bien souvent que si, à cette époque, notre cavalerie avait été plus nombreuse, nous aurions pu nous emparer du camp d'Abd-el-Kader.

Quelques années plus tard nos soldats ont été mieux traités par la fortune ; ils ont su, sous la conduite du duc d'Aumale, s'emparer de la smala d'Abd-el-Kader.

Sous le coup de cette défaite, le sultan courut s'enfermer dans Mascara avec cinquante cavaliers et cent fantassins ; c'était tout ce qui lui était resté de son armée. La nouvelle d'une contre-marche du général Bugeaud acheva sa ruine. Les magasins furent pillés.

Nous apprécierions fort mal la situation d'Abd-el-Kader et la débandade de ses troupes, si nous la jugions d'après nos armées et nos administrations. Abd-el-Kader solde quelques cavaliers et quelques fantassins — nous nous étendrons bientôt sur la composition de cette petite troupe. — Autour de ce corps régulier viennent se grouper avec leurs armes, leurs chevaux, leur farine de gland, les cavaliers des tribus qui se décident à s'associer à un coup de main, ou à prendre part à une action décisive. Après la lutte, les cavaliers rentrent chez eux, en attendant une occasion favorable de recommencer leurs attaques.

De cette façon et en tenant compte de la mobilité capricieuse des Arabes, Abd-el-Kader, qui vous paraît

aujourd'hui abandonné des siens et réduit à la dernière extrémité, se montre le lendemain à la tête d'un nombreux contingent.

A la suite de cette affaire de la Shikah-Trara, la confusion et l'insubordination régnaient autour d'Abd-el-Kader. Ce chef voyait son autorité méconnue ; il craignait que ses soldats ne tournassent leur colère contre les prisonniers chrétiens. Aussi, pour les soustraire à leur cruauté, se décida-t-il à les éloigner de Mascara. Déjà des menaces de mort étaient proférées contre Meurice : il n'y avait pas de temps à perdre, si l'on voulait conserver ses jours.

Meurice avait rencontré dans le camp d'Abd-el-Kader des compagnons de captivité. C'étaient M. Lanternier, colon d'Alger ; sa femme, âgée de quarante ans ; sa fille, jeune personne de quinze ans, jolie comme un ange ; une Allemande, âgée de quarante ans, et une autre Allemande de vingt ans, plus grande et aussi belle que mademoiselle Lanternier.

Le sultan résolut d'envoyer ces six prisonniers à Droma, en attendant que l'effervescence qui régnait dans son camp fût calmée : il les plaça sous la garde et la conduite de trente nègres. Ces nègres forment la garde particulière du sultan. Ce sont ses hommes de confiance, ses gardes du corps. En leur remettant les prisonniers, Abd-el-Kader leur recommanda de les protéger contre les agressions des tribus qu'ils avaient à traverser pour arriver à Droma ; il leur ordonna de les traiter avec humanité et de respecter les femmes.

Les trente nègres jurèrent, en baisant les plis du burnous de leur maître, qu'ils exécuteraient fidèlement ses ordres et que les femmes seraient respectées.

Nous allons voir de quel façon ces misérables entendaient tenir leurs promesses !

III

DROMA

Orgie des trente nègres. — Les quatre femmes subissent un supplice abominable. — Désespoir d'un père. — La foi jurée. — Les prisons de Droma. — Inquiétude d'Abd-el-Kader. — Meurice est rappelé. —Séparation des prisonniers. Le sultan veut que Meurice fasse venir sa femme dans son camp. — Deux déserteurs. — Trois nouveaux prisonniers. — Misère et désespoir.

Les six prisonniers français, MM. Meurice, Lanternier, madame et mademoiselle Lanternier et les deux Allemandes s'éloignèrent du camp d'Abd-el-Kader, pénétrés de reconnaissance pour la prudence et l'humanité du sultan. Ils se félicitaient d'avoir échappé à la mort qui les avait menacés dans le camp des Arabes, car ces barbares, n'écoutant que leur farouche ressentiment, voulaient immoler les chrétiens que le sort avait fait leurs prisonniers, aux mânes de leurs frères décimés à la bataille de la Shikah-Trara. Ces malheureux cheminaient ainsi paisiblement, pleins de confiance en la parole des nègres, et brûlaient d'arriver à Droma, où ils s'attendaient, sur la recommandation d'Abd-el-Kader, à recevoir des habitants une généreuse hospitalité. Les femmes surtout, selon la mobilité de leur esprit, se livraient à la

joie et à l'espérance. Quelques heures auparavant, elles s'étaient vues exposées aux injures et aux débauches d'une soldatesque effrénée ; en ce moment elles se voyaient sous la protection d'une troupe vaillante et fidèle : elles échappaient aux outrages que leur sexe, au lieu d'écarter, semblait appeler sur leur front, et elles parlaient de leur rentrée dans Alger.

Tandis que ces infortunés se livraient à ces douces pensées, les trente nègres d'Abd-el-Kader s'entretenaient à voix basse, en jetant sur les femmes des regards enflammés : ils détournaient la tête et se montraient impatients de perdre de vue les limites du camp. Lorsque le convoi eut dépassé les dernières tentes et qu'il se fut enfoncé dans un ravin désert, les nègres arrêtèrent leurs chevaux et ordonnèrent aux prisonniers de suspendre leur course. Ils se saisirent des deux hommes, MM. Meurice et Lanternier, et les attachèrent, les mains liées derrière le dos, à un arbre : deux nègres se postèrent à leurs côtés en appliquant le canon de leurs pistolets sur la poitrine des deux patients.

Tous ces préparatifs avaient été accomplis avec une promptitude et un silence sinistres. Les deux hommes n'avaient pu se défendre et ils n'avaient pas jeté un cri, qu'ils étaient déjà enchaînés. Les femmes étaient muettes de douleur : elles allaient assister à la perpétration d'un crime abominable. La mort des deux hommes était-elle résolue, et les nègres devaient-ils les condamner à recueillir le sang d'un époux, d'un père et d'un compagnon d'infortune ?

Qu'elles étaient loin, ces femmes, de pressentir la vérité. Le danger ne menaçait pas les hommes : les femmes seules étaient destinées à se voir suppliciées de la façon la plus horrible.

A peine les hommes furent-ils mis hors d'état de prendre part à la lutte, que les nègres se précipitèrent sur les femmes. L'air retentit de leurs clameurs féroces. Les misérables se disputaient entre eux : ils ne cachaient plus le projet qu'ils méditaient depuis leur départ : ils brûlaient de triompher des femmes, et les plus audacieux prétendaient s'adjuger mademoiselle Lanternier et la jeune Allemande, et abandonner à ceux d'entre leurs compagnons qu'ils mettaient au dessous d'eux, madame Lanternier et l'Allemande. Mais chacun des trente nègres soutenait ses prétentions à s'emparer de la plus belle et de la plus jeune des quatre femmes. Nul ne voulait céder : on s'injuriait, on se menaçait ; les yatagans étincelaient, les fusils s'abattaient sur les poitrines et les pistolets faisaient claquer leurs amorces. Les femmes étaient prises et reprises : leurs vêtements tombaient en lambeaux entre les mains des ravisseurs. Les malheureuses cherchaient à se défendre : mais hélas, elles n'avaient que leurs larmes et leurs prières, tandis que les deux hommes, attachés à un arbre, exaspérés par l'impuissance à laquelle les nègres les avaient réduits, malgré les pistolets qui menaçaient leur poitrine, mêlaient leurs imprécations et leur désespoir aux larmes et aux sanglots de leurs compagnes.

Les nègres ne parvenaient pas à s'entendre ; ils tiraient au sort, et ceux qui perdaient refusaient de se soumettre.

Ils allaient en venir aux mains et tourner leur rage contre eux-mêmes, lorsqu'un orage, mêlé de pluie, de grêle, de tonnerre et d'éclairs, éclate sur leurs têtes. Ils s'arrêtent, ils hésitent, ils craignent de perdre l'occasion qui leur est offerte. Les plus scélérats profitent de cette hésitation, ils se jettent sur les quatre femmes et achèvent de leur arracher les derniers vêtements qui voilent leur nudité. Ce mouvement met fin à la lutte : et alors, à la lueur de la foudre et des éclairs, un père, un époux, un compagnon de captivité contemplent ces femmes et ces jeunes filles qui se débattent avec toute la force, du désespoir, contre une foule d'hommes conjurés contre leur pudeur.

Bientôt, couvertes de blessures et de sang, épuisées dans cette lutte immonde, les malheureuse perdent le sentiment de leur existence et, à demi-mortes, laissent consommer l'épouvantable attentat de ces trente misérables. L'orage gronde toujours ; les deux prisonniers, enchaînés, gémissent : M. Lanternier pleure sur sa femme et sur sa fille flétries et expirantes ; les victimes sanglotent, et les bourreaux célèbrent la joie et la victoire de leur violence par des chansons et des danses.

Les Arabes qui s'étaient attaqués à mademoiselle D... n'avaient pas de temps à perdre : ils redoutaient le voisinage d'Alger et tremblaient d'être surpris par quelque compagnie de soldats français : aussi, égorgèrent-ils leur victime lorsqu'ils virent sa résolution et ses efforts : mais ici les trente nègres étaient à l'abri des poursuites de nos troupes.

Lorsque les satellites de l'Émir eurent épuisé leur fureur ils relevèrent les quatre femmes sanglantes et mutilées, et les placèrent sur des mulets : ils détachèrent les deux hommes et les poussèrent en avant.

Ce fut ainsi que ces misérables obéirent aux généreuses recommandations de l'Émir.

Après une marche aussi pénible par les difficultés de la route, les privations de tout genre, que douloureuse par l'horrible scène qui l'avait ouverte, les prisonniers arrivèrent à Droma.

Les hommes furent séparés des femmes. On jeta MM. Meurice et Lanternier dans une prison infecte ; madame et mademoiselle Lanternier et les deux Allemandes furent, de leur côté, enfermées dans une étroite prison.

A cette époque les Français n'avaient pas encore visité Droma, et M. Meurice en a donné plus tard la description suivante :

Droma est une petite ville : elle est située dans une plaine, au pied d'une montagne, à cinq lieues des frontières de l'empire du Maroc et à deux lieues de la mer. Les Arabes tirent de cette ville leur poterie, leurs tissus de laine, leurs haïks et leurs burnous. Depuis l'occupation de Tlemcen par les Français, et par suite de l'émigration d'un grand nombre de fabricants qui ont transporté leur famille et leur industrie à Droma, cette ville a acquis une grande importance. Elle n'offre cependant pas encore aux Arabes les ressources qu'ils trouvaient dans Tlemcen.

Droma fabrique 200 haïks par jour, tandis que Tlemcen en fournissait 1,000.

Les haïks sont de trois qualités. Ceux de première qualité valent 7 fr. 50 cent., ceux de seconde qualité valent 6 fr. et ceux de troisième qualité valent 5 fr.

On y fait encore un grand commerce de laines : la laine vaut 20 fr. le quintal d'Alger.

La montagne au pied de laquelle Droma est bâtie est couverte de kermès : le kermès vaut 500 fr. le quintal d'Alger.

Les environs de Droma sont très fertiles. Les arbres fruitiers, tels que le cerisier, l'abricotier, le figuier, le jujubier, le grenadier et l'olivier y croissent en grand nombre et produisent d'excellents fruits.

Les bestiaux s'y vendent à bas prix : un mouton vaut 2 fr., une vache 20 fr., et un bœuf 30 fr.

A l'époque où s'ouvre ce récit, les Kabiles, après la défaite d'Abd-el-Kader à Shikah-Trara, ne voulurent pas livrer passage dans leurs montagnes pour ouvrir une route aux fugitifs jusque dans l'empire du Maroc. Les Arabes n'ont pas d'autres points de communication avec cette contrée, que Droma. C'est par là qu'arrivaient tous les subsides que Muley-Abder-Rahmanh, empereur du Maroc, envoyait à Abd-el-Kader. M. Meurice pensait que l'occupation de cette place par les Français aurait porté un coup funeste à la puissance de l'Émir, en le privant de ses ressources les plus précieuses.

Les prisonniers français traînaient, dans les cachots de Droma, leur misérable existence : les jours s'écoulaient

et leur situation ne s'améliorait pas : elle s'aggravait de plus en plus. Ils souffraient du froid, de la faim et de la vermine. S'ils se plaignaient, leurs geôliers les accablaient de coups et négligeaient de leur apporter de l'eau et de la farine de gland. On ne leur parlait jamais d'Abd-el-Kader, et ils commençaient à craindre qu'on ne les eût oubliés.

Le 31 juillet, on vint annoncer à Meurice qu'il allait quitter Droma. Ce ne fut pas sans éprouver une vive douleur qu'il abandonna son malheureux compagnon d'infortune, M. Lanternier. Les deux prisonniers se séparèrent les yeux baignés de larmes. Meurice promit à M. Lanternier de demander son rappel à Abd-el-Kader, et de l'intéresser au sort des femmes.

De Droma, M. Meurice fut dirigé sur Mascara, et de Mascara sur le camp du sultan.

Abd-el-Kader accueillit son prisonnier avec sa bonté accoutumée. Il lui donna l'assurance qu'il le protégerait contre la méchanceté de ses gens, et qu'il l'échangerait bientôt contre des prisonniers arabes.

« Tu rentreras bientôt à Alger, dit l'Émir à Meurice. Je ne veux pas te retenir. Nous allons ouvrir une négociation avec le général français. Tu m'as souvent parlé de ta femme. Tu souffres d'être séparé d'elle. Appelle-la près de toi...

— Que j'appelle ma Clarisse auprès de moi! s'écria Meurice.

— Oui. Elle te consolera jusqu'à ce que tu sois rendu à la liberté.

— Comment peux-tu me faire une telle proposition? Certes, la présence de ma femme adoucirait mes souffrances. Mais, puis-je desirer de la voir dans ton camp, exposée aux privations, aux mauvais traitements, lorsque moi-même chaque jour je succombe sous le poids de la misère et des coups dont m'accablent tes serviteurs.

— Je te promets qu'elle sera respectée et heureuse. Je t'en fais le serment.

— J'ai confiance en ta parole, Abd-el-Kader : je te remercie de ta proposition : elle peint la bonté de ton cœur : mais je ne saurais l'accepter. Vois ma misère : j'ai tant souffert. Je suis bien changé : je sens que je n'irai pas loin pour peu que ma captivité se prolonge. Je n'entraînerai pas ma femme dans mon malheur. Ma pauvre amie aurait trop à souffrir : elle finirait par périr. Qu'elle vive, sinon heureuse loin de moi, du moins à l'abri des injures et des obscénités de tes Arabes. Si Dieu veut que je rentre à Alger, je la retrouverai forte et préparée à soulager mes maux. Si je dois mourir ici, elle n'aura pas du moins sous les yeux le spectacle de mon agonie.

» Je ne lui écrirai donc pas de venir me joindre.

— Tu réfléchiras : et si tu te décides à accepter ma proposition, tu me le diras. Je t'ai fait venir de Droma pour que tu écrives, à Oran et à Alger, sous ma dictée, plusieurs lettres à vos généraux.

» Va te reposer, je te ferai appeler dans quelques heures. »

Meurice se retira et rentra dans la tente qui lui était

destinée. Il avait à peine fermé les yeux, qu'il se vit tiré de son assoupissement par l'arrivée de cinq individus.

Deux de ces hommes portaient l'uniforme des soldats français. Leurs vêtements tombaient en lambeaux, leur teint était hâlé par le froid et le soleil : et malgré l'état de maigreur auquel il étaient réduits, on lisait sur le visage de ces hommes les signes d'une indomptable énergie.

Les trois autres étaient jeunes et n'avaient, pour tout vêtement, qu'un misérable pantalon de toile. Ils commençaient à porter sur leur corps les traces de la misère et des mauvais traitements auxquels ils étaient en butte de la part des Arabes.

L'un des soldats salua Meurice et lui dit :

« Monsieur, vous voyez devant vous deux soldats français, deux déserteurs. Ces trois hommes qui m'accompagnent sont trois pêcheurs de corail : ils appartiennent à la marine sarde.

» Nous avons appris qu'Abd-el-Kader vous avait chargé d'écrire au gouverneur pour traiter de votre rançon. Nous venons vous supplier d'appeler la sollicitude du gouverneur sur notre sort. Vous êtes malheureux : Nous sommes encore plus malheureux que vous. Moi et mon camarade nous avons déserté bêtement. Qu'on nous laisse rentrer.

» Les pêcheurs de corail vous prient de faire informer M. Pelozzo, le consul sarde à Alger, de leur captivité.

— Mes amis, répondit Meurice, je parlerai de vous au gouverneur et je demanderai votre grâce. Quant aux pêcheurs de corail, je ferai connaître leur sort au consul de

Sardaigne. Mais comment Abd-el-Kader retient-il ces trois Italiens. Il n'est pas en guerre avec leur nation. Mes amis, ajouta Meurice en s'adresant aux Italiens, racontez-moi donc par quelle mésaventure vous avez pu tomber entre les mains des Arabes.

— Volontiers, Monsieur, et vous verrez par notre récit, que nous avons droit à votre pitié, et que nous plaçons notre dernière espérance dans la générosité du gouverneur français à Alger. »

Les cinq prisonniérs s'assirent par terre, autour de M. Meurice, et le plus âgé des pêcheurs de corail, nommé Francesco, commença en ces termes le récit de leur captivité.

IV

TÉNÈZ

Trois bateaux de la marine sarde. — Les Maures de Cherchell. — La pêche du corail. — Le rocher de Ténèz. — Trahison des Maures. — Les corailleurs veulent s'éloigner. — Impossibilité de doubler le cap de Ténèz. — Retour. — Massacre des Italiens. — Incendie de la *Conception* et du *Jésus et Marie*. — Quatre prisonniers.

« Deux patrons de barques, Angelo Floria et Laurent Figari, nous enrôlèrent au commencement de la saison, à Gênes, pour la pêche du corail. Floria avait armé deux bateaux — le *Saint Jean Baptiste* et la *Conception* — Figari en conduisait un troisième, le *Jésus et Marie*.

Nos trois bateaux cinglèrent dans les premiers jours de juillet de cette année, vers les côtes de l'Algérie. Angelo Floria avait découvert précédemment un riche banc de corail aux environs de Ténèz. Nous fîmes voile vers ce point, et nous jetâmes l'ancre, vis à vis de Ténèz près d'un îlot inhabité, situé entre Cherchell et Mostaganem, à quelques milliers de brasses de la côte. Cet îlot se compose d'un rocher stérile sous lequel les navires de petite dimension trouvent un abri.

En arrivant sur l'îlot, nous aperçûmes deux barques

appartenant aux Arabes. L'une avait été tirée sur la plage, l'autre était à flot. A peine nous trouvâmes-nous en présence de cette embarcation, que nous vîmes les hommes qui la montaient jeter leurs amarres. Après cette manœuvre, l'équipage nous fit des signes d'amitié et nous complimenta sur notre bienvenue, en nous offrant ses services, ainsi que cela se pratique entre matelots de connaissance. Et nous pouvions dire que nous arrivions en pays de connaissance, car les six hommes qui gouvernaient la barque arabe, étaient six Maures de Cherchell, que nous avions connus à Alger, et avec lesquels nous avions bu et fumé dans les cafés.

Cette rencontre nous fut bien agréable, car on est très enchanté, lorsqu'on pêche sur une côte étrangère, d'avoir une compagnie aux heures où on se repose : et puis, comme les Arabes jouissent d'une détestable réputation, hélas ! bien méritée, et qu'ils ne se font pas faute de piller les chrétiens, nous vîmes avec plaisir, dans les Maures de Cherchell, des amis qui, au besoin, pouvaient nous être d'un grand secours. Nous leur demandâmes donc si nous n'avions pas à redouter quelque mauvais coup de la part des Arabes qui habitent la côte de Ténèz.

Les Maures de Cherchell s'empressèrent de nous rassurer. Vous ne devez redouter les Arabes de Cherchell en aucune façon, nous répondirent-ils, s'ils avaient l'intention de vous attaquer, ils ne pourraient pas le faire, car ils n'ont pas de barques pour se transporter sur l'îlot au pied duquel vous venez de jeter l'ancre. Cependant, il ne faudrait pas compter sur cet empêchement : s'ils s'em-

paraient de nos barques, ils arriveraient bien vite sur vous, du moment où ils auraient découvert vos trois bateaux. Voici ce que nous allons vous proposer pour conjurer ce danger. Nous nous engageons à ne pas démarrer et à rester au milieu de vous, si vous consentez à nous nourrir tout le temps que durera votre pêche. Nous vous promettons de n'aller à terre que le jour où vous quitterez cette côte ; mais pour cela, il faut que vous preniez l'engagement de partager vos vivres avec nous.

Cette ouverture si franche et si amicale nous transporta d'aise. Angelo Floria et Laurent Figari accordèrent aux Maures de Cherchell ce qu'ils venaient de demander, et on leur distribua chaque jour leur ration de biscuit et d'eau de vie. Nous étions pleins de confiance en la parole de ces Maures : n'avions-nous pas, ainsi que je l'ai déjà dit, fraternisé avec eux dans les cafés d'Alger? Ils étaient matelots ; et entre matelots on ne se défie pas de la mauvaise foi et de la méchanceté de ses camarades.

Dès que ces arrangements eurent été pris, nous commençâmes notre pêche. Pendant cinq jours elle fut si abondante que nous récoltâmes pour 1,800 fr. de corail. La joie régnait sur les trois bateaux : nous racontions aux Maures notre succès et nous ne manquions pas de les faire boire à notre heureuse pêche. Mais à mesure que nous nous réjouissions, on voyait les Maures rembrunir leurs physionomies et changer de manières avec nous. Ils ne nous faisaient plus bonne mine ; ils chuchotaient entre eux, et trouvaient mille prétextes pour se retirer de notre compagnie et pour rentrer dans leur barque.

Un revirement pareil devait frapper Angelo Floria, le patron du *Saint Jean Baptiste* et de la *Conception*. Floria fréquentait ces côtes depuis plusieurs années ; il avait appris à connaître les Arabes ; il se défiait déjà des Maures de Cherchell et voyait, dans un séjour aussi prolongé que celui qu'ils faisaient sur un îlot inhabité, le commencement de quelque perfidie. Le patron nous découvrit ses soupçons et nous exhorta à nous tenir sur nos gardes.

A peine Floria eut-il montré ses craintes aux matelots des trois bateaux sardes, que chacun de nous se mit à réfléchir et à recueillir mille particularités, qu'il avait négligées jusqu'à ce moment, sur les allées et les venues des Maures de Cherchell. De tout cela, on en conclut que ces Arabes méditaient quelque mauvais coup, et, qu'au premier moment, ils allaient nous livrer aux Arabes de Ténèz. Il fut convenu qu'on changerait de place ; et dans la matinée du sixième jour, on décida qu'on abandonnerait ce mouillage, et que nous irions en chercher un nouveau le soir même à l'ouest du cap de Ténèz.

Le *Saint Jean Baptiste* exécuta la manœuvre. La *Conception* et le *Jésus et Marie* ne furent pas assez heureux pour arriver au point indiqué.

Le vent avait fraîchi et ces deux bateaux ne purent pas doubler le cap. Le *Saint Jean-Baptiste*, en ne voyant point arriver le *Jésus et Marie* et la *Conception*, revint sur ses pas et reparut sur l'îlot. Pendant cette manœuvre du *Saint Jean Baptiste*, quelques matelots, après avoir amarré le *Jésus et Marie* et la *Conception*, descendirent sur le rocher. Nous étions du nombre de ceux qui mirent pied à

terre. A peine avions-nous paru sur le rocher, que nous étions salués par une terrible fusillade. Une troupe d'Arabes de Ténèz, conduite par les Maures de Cherchell, nous enveloppait et se précipitait sur nous, le yatagan à la main.

Nos prétendus amis, les Maures de Cherchell, avaient profité de la manœuvre que nous avions tentée dans la matinée, pour aller chercher dans leurs barques les Arabes de Ténèz; et ils nous livraient sans défense aux balles et aux poignards des Arabes.

Dans cette attaque, aussi rapide qu'imprévue, Laurent Figari, patron du *Jésus et Marie*, tomba le premier, frappé d'une balle au cœur; les Arabes lui tranchèrent la tête. Bien d'autres furent tués ou noyés. Ceux des matelots qui purent se sauver, se jetèrent à la mer et furent poursuivis par les balles arabes. Mes deux camarades ici présents, *Crescenço* et *Berthoumiau*, un petit mousse, *Benedito* et moi *Francesco*, nous demeurâmes au pouvoir des Arabes. Pour ma part, j'avais reçu huit coups de yatagan, en cherchant à culbuter les scélérats qui nous avaient si lâchement trahis.

Tandis que j'étais accroupi sur le rocher, en butte aux coups de bâton des Arabes et en proie aux douleurs que me causaient mes huit blessures, je voyais nos ennemis massacrer mes camarades, piller le *Jésus et Marie* et la *Conception*.

Les Arabes gagnèrent la côte et prirent la route de Ténèz. Ils s'arrêtèrent à quelque distance de cette ville, et se mirent à délibérer sur notre sort. Les uns exigeaient qu'on nous coupât la tête; les autres demandaient qu'on nous

laissât la vie et qu'on nous conduisît à Abd-el-Kader, afin d'obtenir du sultan une bonne rançon pour prix de nos personnes. La discussion fut longue et bruyante : à la fin, les Arabes tombèrent d'accord, et il ne fut plus question, du moins pour le moment, de nous trancher la tête.

Notre troupe se mit en marche et nous ne tardâmes pas à faire notre entrée dans Ténèz.

Je dois dire que nous fûmes bien reçus et bien traités par les habitants de ce village. Les femmes me prirent en pitié : elles me donnèrent du beurre et du miel pour panser mes blessures ; elles m'apportèrent du pain blanc et des fruits, et ne surent qu'imaginer pour consoler le petit mousse Benedito.

De son côté le caïd de Ténèz nous témoignait une vive sollicitude. Il ne nous quittait pas et nous questionnait sur la pêche du corail. Nos réponses l'intéressaient et il était si charmé de notre compagnie, qu'il empêchait les Arabes de nous frapper.

Nous ne séjournâmes que quarante-huit heures à Ténèz et nous marchâmes dans la direction du camp d'Abd-el-Kader. Le sultan nous a achetés aux hommes de Ténèz. Notre captivité dure depuis un mois et notre condition est des plus misérables. Nous n'avons pas de nouvelles de nos compagnons du *Saint-Jean-Baptiste*.

Je suis guéri de mes blessures ; mais Cressenço et Berthoumiau, mes camarades, n'aspirent qu'à sortir des mains de ces brigands. Je suis aussi impatient qu'eux de rentrer à Alger, et nous plaçons notre espoir dans l'humanité du

gouverneur français et dans les démarches de notre consul, M. Pelozzo.

Le petit mousse n'est plus avec nous depuis notre entrée dans le camp ; Abd-el-Kader l'a envoyé à sa femme. L'enfant se trouve très bien de sa nouvelle vie ; il est traité avec bonté par les Arabes ; ils vont en faire un mahométan.

Tel est, M. Meurice, le récit fidèle de l'incendie du *Jésus et Marie* et de la *Conception*, et de notre captivité jusqu'à ce jour chez les Arabes. »

Meurice promit aux pêcheurs de corail de les recommander aux autorités militaires d'Oran et d'Alger : il serra la main au brave Francesco, et les trois matelots se retirèrent en emportant une douce espérance, qui releva leur courage et réjouit leur cœur.

V

CHERCHELL

Une information judiciaire. — Démarches du patron de barque, Angelo Floria. — Un juge d'instruction à Alger. — Les pèlerins de la Mecque. — Arrestation des incendiaires de la *Conception* et du *Jésus et Marie*. — Un conseil de guerre et les Maures de Cherchell.

Tandis que les trois pêcheurs de corail, Francesco, Cressenço, Berthoumiau et le petit mousse Benedito, étaient retenus prisonniers dans le camp d'Abd-el-Kader, les autorités d'Alger apprenaient l'incendie du *Jésus et Marie* et de la *Conception*, et travaillaient à découvrir les auteurs de ce crime.

Une instruction fut ouverte : on recueillit des faits qui vinrent compléter la seconde partie de ce drame sanglant ; nous avons jugé utile de mettre sous les yeux du lecteur les documents qui furent publiés, quelque temps après la mort de Laurent Figari, sur cette catastrophe : ils forment la suite du récit de Francesco :

Nous avons dit que l'équipage des trois bateaux corailleurs avait résolu de changer de mouillage. Angelo Floria

doubla avec le *Saint-Jean-Baptiste* le cap de Ténèz. Il attendit vainement le *Jésus et Marie* et la *Conception*. Alarmé de ces retards, Angelo Floria rebroussa chemin. Lorsqu'il fut arrivé à une portée de fusil du rocher, le patron Floria découvrit quatre hommes qui luttaient contre les vagues et qui se dirigeaient de son côté. Floria marcha sur eux, et manœuvra de telle façon qu'il parvint à sauver les quatre nageurs. Ces hommes étaient des matelots du *Jésus et Marie* et de la *Conception*.

On les entoure, on les interroge et ils racontent que n'ayant pu, par la violence du temps, doubler le cap de Ténèz, ils sont revenus sur le rocher : En approchant de l'îlot, ajoutent-ils, nous avons vu à terre les Maures de Cherchell. Ils nous ont invités à descendre, et au moment où nous avons quitté nos embarcations nous avons été accueillis par une vive fusillade : devant ce danger nous avons préféré nous jeter à la mer et venir à la rencontre du *Saint-Jean-Baptiste* plutôt que de nous hasarder parmi les Arabes.

A ce récit, Floria gouverna sur l'îlot ; mais il fut détourné de tenter un coup de main contre les Arabes par la crainte que la moindre démonstration hostile de sa part ne devînt le signal de la mort de ceux de ses matelots qui étaient tombés vivants entre les mains des Arabes.

Le lendemain Angelo Floria fit plusieurs fois le tour du rocher pour s'assurer si quelques uns des malheureux marins du *Jésus et Marie* et de la *Conception* n'étaient pas parvenus à s'échapper : l'îlot était désert.

En côtoyant le rivage de Ténèz, dans la direction ouest,

il reconnut dans la cavité d'un rocher les barques des Maures qui l'avaient trahi. Il s'approcha pour s'en emparer ; mais la falaise était bordée par des indigènes armés qui s'apprêtaient à faire feu. Il fallut renoncer à l'espoir de se venger. En s'éloignant de cette côté qui lui dérobait une bande de traîtres et d'assassins, le *Saint-Jean-Baptiste* assista à l'incendie du *Jésus et Marie* et de la *Conception* que les Maures avaient traînés à terre en face de Ténèz.

Le costume particulier des habitants de Ténèz permit à l'équipage du *Saint-Jean-Baptiste* de s'assurer que les auteurs de ce massacre et de cet incendie appartenaient à la population de ce village.

La perte, dans ce sinistre, fut de treize hommes. Les cadavres de quatre matelots furent retrouvés, le 28 août, à la place même où ces malheureux avaient reçu la mort. Le dégât matériel s'éleva à 8,000 fr., et l'armateur, par l'impossibilité où il se vit réduit de continuer son industrie, perdit une somme de 30,000 fr.

La nouvelle de cet attentat parvint à Alger : l'émotion fut grande dans la ville et dans le port; mais la justice paraissait devoir être impuissante pour atteindre les auteurs de ce crime ; le village de Ténèz se trouvant placé en dehors de la sphère de notre action militaire. Grâce à un concours de circonstances des plus heureuses et des plus imprévues, l'autorité parvint à mettre la main sur les principaux coupables.

Au mois d'octobre de la même année, deux mois après l'événement, M. Giaccobi, juge d'instruction, apprit que parmi les Maures et les Arabes qui venaient d'arriver à

Alger pour entreprendre le pèlerinage de la Mecque, se trouvait un nommé Hassen-Ben-Omar, auprès duquel on pouvait se renseigner sur le crime de Ténèz. Hassen-Ben-Omar disait qu'au nombre des pèlerins, on devait trouver les Arabes qui avaient pris part au massacre des corailleurs sardes.

Sur cette indication, M. Giaccobi, accompagné de ce Hassen-Ben-Omar, du patron Angelo Floria, et suivi d'une forte escorte de gendarmerie, se transporta à bord des navires l'*Albert*, la *Nina*, le *Zèbre* n° 25, sur lequel les pèlerins de la Mecque avaient pris passage.

Les recherches sur l'*Albert* et la *Nina* ne produisirent aucun résultat : mais, à bord du *Zèbre* n° 25, Hassen-Ben-Omar reconnut trois Arabes des environs de Ténèz : Mohamed-Ben-Abd-el-Kader, surnommé Dermouche ; Bourras-Ben-el-Hadji-el-Miloud et Marouen-Ben-Mohamed.

Les deux premiers, contre l'usage de leur pays, avaient mis leur haïk blanc par dessus leur burnous noir : par ce changement ils se donnaient le costume des Arabes qui fréquentent Alger. On les fouilla et l'on trouva sur chacun d'eux un écrit en arabe, adressé par le cadi de Ténèz, au cadi d'Alger et à ses assesseurs. Cet écrit disait en substance que, dans l'affaire de Ténèz, les porteurs des présents écrits étaient innocents, et que le crime avait été commis par des Arabes des environs.

Hassen-Ben-Omar avait en outre déclaré à M. Giaccobi qu'il avait fait le voyage de Cherchell à Alger sur une barque appartenant à un nommé Mohamed-Aly-Kaïd. Cette

barque avait été frétée par un marchand de Cherchell Mohamed-Si-Aoundi qui avait fait un chargement de blé. On disait alors à Cherchell que la voile et les avirons de cette barque provenaient des bateaux corailleurs.

L'embarcation sur laquelle Hassen-Ben-Omar avait fait le voyage de Cherchell à Alger fut également visitée. Angelo Floria reconnut parfaitement une rame qui provenait du *Jésus et Marie* et une voile qui avait figuré dans la voilure de la *Conception*. On apprit encore que le chargement du *Zèbre* n° 25, et celui de l'embarcation appartenaient, du moins en partie, à Mohamed-Aly-Kaïd. Cet Arabe était celui qui avait transporté sur l'îlot les gens de Ténèz.

Un matelot, Pipe Mogli, échappé au massacre du *Jésus et Marie*, reconnut Mohamed-Ben-Abd-el-Kader, dit Dermouche, pour celui qui lui avait tiré un coup de pistolet lorsqu'il se sauvait à la nage. Il désigna Bourras-Ben-el-Hadji-el-Miloud comme ayant massacré un matelot appelé Berdini.

La justice, éclairée par cette information, arrêta les Arabes livrés par Hassen-Ben-Omar, et un conseil de guerre fut appelé à juger et à punir leurs méfaits.

VI

MEZOUNA

Les prisonniers dans le camp d'Abd-el-Kader. — Description d'un camp arabe. — Les tentes. — Les canonniers. — Les muletiers. — Les chameaux. — Cavalier arabe. — Chevaux. — Fantassin. — La manœuvre du fusil. — Un déserteur de la Légion étrangère changé en officier instructeur. — Ses debuts. — Son retour à Oran. — Il est chassé et renvoyé à Abd-el-Kader. — Il fabrique de la poudre. — Fuite dans le Maroc.

Le camp dans lequel M. Meurice et les trois pêcheurs de corail étaient retenus prisonniers auprès d'Abd-el-Kader, occupait un bois de figuiers situé entre Mostaganem et Mascara. Deux cent cinquante cavaliers et cinq cents fantassins, soldés et habillés aux frais du sultan, étaient casernés dans ce camp. Le Kalifa (général en chef) campait avec un pareil nombre d'hommes aux environs de Tlemcen. Le camp était tracé en rond ; les tentes de l'infanterie en formaient les limites : celles de la cavalerie occupaient le milieu.

Au centre du camp s'élevait la tente d'Abd-el-Kader ; un grand espace était ménagé devant cette tente et formait une sorte d'esplanade. Sur cet emplacement se trouvaient

parqués les chevaux et les gens attachés à la personne du sultan. De ce point on découvrait les limites du camp, et une pièce de canon, dont la bouche était tournée vers la plaine : cette pièce était en fort mauvais état. Son affut était à moitié brisé, et sa lumière avait une si grande ouverture que lorsque les canonniers y mettaient le feu avec des mèches non emmanchées, ils se brûlaient les doigts. Elle célébrait les saluts et les réjouissances. Les canonniers avaient leur tente à côté de ce canon, et les muletiers, chargés d'effectuer le transport des campements, étaient logés derrière la tente d'Abd-el-Kader. Les mules sont petites, chétives et écrasées par le travail.

Une centaine de chameaux sur lesquels on chargeait l'orge et le biscuit pour la nourriture du soldat, et un troupeau de moutons et de chèvres étaient parqués aux alentours de la tente affectée au service de la cuisine.

La garde du camp était confiée, pendant la nuit, à des sentinelles. Chaque tente fournissait deux hommes : le premier était de planton depuis la nuit jusqu'à minuit ; le second depuis minuit jusqu'au lever du soleil. Pendant la journée, la garde du camp était abandonnée au premier venu.

Au soleil levant, un rappel de tambour donnait le signal du réveil. On distribuait aux soldats des galettes d'un biscuit exécrable ou du pain d'orge. A quatre heures, on leur donnait de l'orge bouillie, et les chefs recevaient un plat de couscoussou.

Le couscoussou est le mets favori des Arabes. Il est composé avec de petites boulettes de farine de blé, qu'on

sert autour d'une poule bouillie, ou de toute autre viande, comme on garnit chez nous un gigot de mouton avec des haricots. Un Arabe tient un crible, dans lequel on a répandu de la farine de blé ; il agite doucement le crible tandis qu'un autre Arabe jette de l'eau sur la farine. Il se forme bientôt des boulettes; alors les femmes retirent les boulettes du crible et les arrondissent. Après cette préparation, on jette ces boulettes dans un pot de terre dont le fond est percé de petits trous. Les Arabes placent ce pot sur une marmite de terre remplie d'eau qu'ils font bouillir, et ils attendent, pour retirer les boulettes, que la vapeur les ait fait cuire. Dès que les boulettes sont prêtes, on les met dans la volaille, en les arrosant avec du bouillon de viande, ou avec du lait très pimenté.

Il n'y avait pas longtemps que les cavaliers arabes portaient une veste et des culottes rouges à la turque. Ils se couvrent d'un haïk et d'un burnous, et traînent leurs pieds nus dans des babouches. Leur équipement se compose d'un fusil, d'un sabre et d'une giberne qui contient une quinzaine de cartouches : jour et nuit ils gardent cette giberne qui pend sur leur hanche droite au moyen d'un baudrier passé autour de leur cou.

Les selles sont en bois, recouvertes de maroquin. Leur forme est très relevée sur le devant et sur le derrière. Entre la selle et le dos du cheval, l'Arabe étend huit couvertures de mauvais drap pour prévenir les écorchures : cette précaution est inutile, car la plupart des chevaux ont le dos écorché. A la selle pendent des étriers dont la courroie est très courte et dont la plaque est large et forme,

à l'extrémité, une telle saillie, qu'elle sert à piquer les flancs du cheval. Cependant les cavaliers chaussent des éperons, qui sont des clous en fer de huit à dix pouces de long.

Le cheval ne travaille qu'à trois ans ; à cet âge il est monté par les enfants. Les juments sont réservées pour la production, les chevaux pour la guerre. Les Arabes ne font les crins que jusqu'à six ans ; après ce temps ils les laissent pousser : aussi les vieux chevaux se distinguent-ils des jeunes par une crinière et une queue magnifiques. Ces chevaux sont plutôt petits que grands ; leur complexion est maigre et robuste ; ils sont très nerveux et ne mangent que de l'orge et de la paille. Ils boivent une fois par jour, ils ne reçoivent aucun soin : au lieu de les étriller, on leur jette de l'eau sur le corps lorsqu'on les mène boire, et ils demeurent exposés, jour et nuit, devant la tente avec des entraves aux pieds, au froid, au chaud et à la pluie. Aussi ces chevaux sont-ils bien vite usés et ne servent-ils pas plus de six ans. Alors on les attelle à la charrue avec les bœufs.

Les chevaux qui appartiennent à des marchands et qui sont destinés à faire de longs voyages, sont ferrés. Ceux d'Abd-el-Kader ne le sont pas ; les chefs riches font quelquefois ferrer les pieds de devant. Ces animaux ne ruent presque jamais, et comme ils ne se séparent jamais de l'homme, ils acquièrent, à la suite de ces rapports journaliers, un caractère précieux de douceur et de docilité.

L'habillement des fantassins se compose d'un gilet de laine, d'une culotte à la turque, d'une veste noire avec un

capuchon et de babouches : ils portent une giberne, un fusil, un couteau à leur ceinture, et parfois un poignard, des pistolets et un yatagan.

Le corps de musique est formé par trois joueurs de hautbois et par trois timbaliers qui se servent de tambourins, et par trois autres timbaliers qui, accroupis sur leurs jambes, exécutent des roulements de baguettes sur des écuelles couvertes de peau de bouc. Ces musiciens font entendre leurs mélodies à midi, à quatre heures et à huit heures du soir.

La vie des Arabes, dans ce camp, se consumait dans une parfaite oisiveté. Parfois les chefs tentaient de faire manœuvrer les soldats et de leur apprendre l'exercice du fusil. Un Allemand, déserteur de la légion étrangère, avait essayé de remplir les fonctions d'officier-instructeur, mais il n'avait pu dresser qu'imparfaitement ses élèves. Il leur avait enseigné la charge du fusil, en passant par tous les temps, mais il avait échoué complètement lorsqu'il s'était agi d'instruire ces bandes déguenillées et indisciplinées, à la marche et au port du fusil.

Pendant une année ce déserteur avait, ainsi que nous venons de le dire, instruit les fantassins d'Abd-el-Kader ; les Arabes le voyaient d'un mauvais œil, et loin de lui tenir compte du zèle et de la fidélité qu'il témoignait à ses nouveaux frères et au sultan, ils l'avaient menacé de le frapper de leurs balles à la première affaire : les croyants s'indignaient d'obéir au commandement d'un chien de chrétien.

Sur ces entrefaites, la paix fut conclue avec les Ara-

bes. Le déserteur profita de cette circonstance pour rentrer à Oran. Le général, qui commandait cette place, s'empressa d'annoncer à Abd-el-Kader le retour du déserteur à Oran : il déclarait qu'il tenait cet individu à la disposition du sultan ; car je ne consentirai jamais, ajoutait cet officier supérieur, à réintégrer ce misérable dans les cadres de l'armée française.

Les chaous (gendarmes arabes) d'Abd-el-Kader, vinrent, sur l'ordre de leur maître, réclamer à Oran le déserteur. On le leur livra. Ce malheureux se vit alors garrotté et chassé de la ville où il avait espéré rencontrer le pardon et l'oubli. Chemin faisant, il aperçoit sur la route des soldats français qui travaillaient aux fossés ; il les appelle :

« A moi, mes amis ; laisserez-vous emmener chez les Arabes un de vos frères, un camarade qui s'est battu dans vos rangs contre ces misérables ? A moi ! ils vont me couper la tête. Verrez-vous égorger un de vos frères avant d'avoir cherché à le délivrer ? »

A cet appel, fait d'une voix suppliante, les soldats jettent leurs pioches, se précipitent sur leurs fusils. Mais un gendarme, parti d'Oran, arrive bride abattue ; il signifie aux soldats la décision du général et leur enjoint de laisser la route libre aux chaous et à leur prisonnier.

Les chaous profitent de l'hésitation des soldats ; ils doublent le pas, et lorsque l'explication est finie, le prisonnier a disparu ainsi que ses bourreaux.

Ce malheureux fut détenu pendant une année dans les prisons de Mascara avec les fers aux pieds. A sa sortie

de prison, il abjura le christianisme et se mit à fabriquer de la poudre à Mascara ; mais il gagnait si peu avec cette industrie, qu'il se décida à se jeter dans le Maroc, d'où il espérait passer en Espagne.

VII

LE CARNET DU PRISONNIER

Première partiè des notes recueillies par M. Meurice pendant les quatre mois de sa captivité à Droma et dans le camp du sultan. — Du 25 avril au 12 août 1836.

La captivité de Meurice durait déjà depuis près de quatre mois (25 avril—13 août). Notre infortuné compatriote voyait chaque jour décliner sa santé. Ses forces s'épuisaient par suite des privations de tout genre auxquelles il était réduit. L'insomnie, la marche et lá faim le tuaient. Il était forcé de suivre les Arabes dans leur vie nomade. Nos troupes traquaient Abd-el-Kader, et le sultan décampait à toute heure, à tout instant. Les lettres que Meurice écrivait à Alger et à Oran, soit à sa femme, soit aux généraux, demeuraient sans réponse. Un profond désespoir s'était emparé de ses esprits ; il attendait la mort chaque jour, car il souffrait cruellement des injures et des mauvais traitements des Arabes ; au lieu de secouer son apathie, au lieu de mépriser les menaces et les bruta-

lités des Arabes, M. Meurice se laissait aller à une faiblesse déplorable et se montrait offensé d'être un objet de risée et de haine pour les enfants de Mahomet.

La saison cependant était douce ; l'été avait revêtu la campagne de feuillage, de gazouillements, de verdure et de fleurs. La vie était moins dure. Les vivres arrivaient au camp. La chaleur du soleil commençait à ranimer le prisonnier sous ses haillons. Meurice reprenait quelque force et quelque espoir, lorsque l'arrivée imprévue d'un jeune officier, d'un nouveau prisonnier, vint lui donner un compagnon dans sa captivité. La présence d'un compatriote, d'un ami, d'un frère (car le malheur fait une seule et chère famille des victimes qu'elle réunit), pouvait le sauver. Il allait trouver dans son compagnon de misère une énergie si bouillante, un courage si brillant, une volonté si indomptable, une amitié si vraie, un dévouement si intelligent que le passé devait être oublié et que l'avenir devait se montrer, à ses yeux, radieux et triomphant de la captivité. Un sort nouveau s'ouvrait pour Meurice. Ses souffrances étant partagées, étaient allégées. Il ne s'agissait plus que de patienter quelque temps.

Mais, avant de raconter la première entrevue de Meurice et de M. A. de France, il nous reste un devoir à remplir.

Meurice avait préservé du pillage des Arabes un petit carnet sur lequel il avait, à l'insu des barbares, consigné les principaux événements qui avaient signalé sa captivité. Ces notes, jetées en courant par le prisonnier, et qui sont le cri du désespoir, le souvenir d'un bon traitement, la menace d'une vengeance, la recherche des menées des

Arabes, la statistique du pays, ne doivent pas être déchirées et livrées aux flammes. Elles tracent l'itinéraire du chemin qu'a fait le captif, elles nous renseignent sur l'état moral et physique des tribus, elles complètent, jour par jour, le récit que nous avons donné du passage de Meurice parmi les Arabes, depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'août.

Malgré leur laconisme, ces notes intéressent; ici un mot est plus éloquent et plus effrayant que la dissertation la plus pathétique; il rappelle quelque abominable tragédie. Ce carnet, c'est l'odyssée du prisonnier parmi ses ennemis, c'est le martyrologue de Meurice parmi les Arabes d'Abd-el-Kader.

Ce carnet a été rapporté en France par le compagnon de captivité de Meurice. Nous avons nous-mêmes relevé toutes les notes tracées de la main du captif. Nous n'avons pas besoin de dire que nous ne nous sommes permis aucune altération dans le texte; il est tel que nous l'avons copié dans l'original.

Voici donc ces notes; elles partent du jour même où Meurice tomba au pouvoir des Arabes; nous nous arrêtons à l'époque où il rencontre M. A. de France:

NOTES EXTRAITES

D'UN CARNET QUI A APPARTENU A M. MEURICE.

Lundi, 25 avril 1836.

Fatalité. — Arrrestation, lettre à Bro. — Muller. — Pansement. — Partage. — Bataille. — Séparation. — Allegria. — Menaces. — *Horreurs*. — Chaous. — Chaad. — Moktaz. — Souper. — Benchabene. — Départ. — Tribus. — *Horreurs*. — Voyage. — Pays. — Départ à huit heures du soir. — Je passe l'eau plus de dix fois. — Défilé très long.

Mardi, 26 avril.

Déjeûner. — Tribus. — Camp du Bey (douze lieues). — Neuf heures du matin. — Présentation. — Honneurs militaires. — Visite au Bey. — Son secrétaire. — Marabout de Coleah. — Maures d'Alger. — Canonnier français. — Dîner. — Coucher. — Médéah.

Mercredi, 27 avril.

Nuit affreuse. — Pluie, orage. — Désespoir. — Fête du sultan. — Poux. — Misère.

Jeudi, 28 avril.

Visite au Bey. — Envoi à Mascara. — Marabout de Coléah. — Joseph Banon. — Medéah. — Lettre à Clarisse.

— Départ. — Aïk. — Courrier. — Premier gîte après deux heures de marche. — Injures (deux lieues). — Chaad. — Souper. — Visite dans la nuit.

Vendredi, 29 avril.

Départ, dix heures du matin. — On monte toujours. — A deux heures, entrée dans la plaine de Milianah. — A sept heures, vue de Milianah. — .... — Fin de la plaine. — Coteaux. — A quatre heures, deuxième gîte (16 lieues). — Hospitalité. — Fatigue. — Prairies de France. — Pluie.

Samedi, 30 avril.

Départ à quatre heures du matin. — Pluie continuelle. — Halte. — *Maison, ruines, sources.* — Pluie. — Gîte. Caïd (10 lieues). — Injures. — Point d'arbres. — Frênes.

Dimanche, 1er mai.

Départ à deux heures du matin. — Chapeau perdu. — Mostaganem. — Marché du dimanche. — Injures. — Attroupement. — *Mort.* — Inquiétude de mes guides. — On cherche un gîte plus éloigné. Gîte à huit heures du soir (20 lieues). — Tapis de Mascara. — Cascade. — Beau temps.

Lundi, 2 mai.

Départ à trois heures du matin. — ...... Boudje. — Camp du kalifa. — Visite. — Injures. — Mascara, à cinq heures du soir (10 lieues). — Caïd. — Ben Abderrahman. — Français, Léopold Lambert. — Couche sur une pierre. — Chênes en fleur. — Fèves en fleur, six pieds de hauteur.

Mardi, 3 mai.

Départ à cinq heures du matin. — *Source minérale.* — Halte à onze heures. — Gîte à dix heures du soir (18 lieues). — Point d'arbres. — Prairies de France. Pluie.

Mercredi, 4 mai.

Départ à deux heures du matin. — Montagnes. Frênes. — Gîte à six heures du soir (12 lieues). — Injures. — Froid.

Jeudi, 5 mai.

Départ à cinq heures du matin, froid terrible. — Camp d'Abd-el-Kader à onze heures (6 lieues). — Visite. — Interrogatoire. — Magasin général.

Vendredi, 6 mai.

A onze heures, départ pour l'armée. — Interrogatoire en plein air. Bonté d'Abd-el-Kader. — Lettre au général Darlange et à Clarisse. — .... — A onze heures du soir, interrogatoire. — Lettre du général Darlange (1er mai).

Samedi, 7 mai.

Exécution d'un courrier. — Maures d'Alger. — Bonté d'Abd-el-Kader. — Il desire la paix ; je pense qu'il faut la faire.

Dimanche, 8 mai.

Abd-el-Kader aux avant-postes. — Les Arabes ne teignent qu'avec quatre couleurs, rouge, jaune, noir et bleu. Le *rouge* des étoffes se fait avec le kermès, le *rouge* des

maroquins avec un bois nommé .... Le *jaune* des étoffes et des maroquins avec l'écorce de grenade séchée et pilée. Le noir avec......, et le bleu....... Le mordant qu'ils emploient est l'alun.

Lundi, 9 mai.

Toutes les troupes aux avant-postes.

Mardi, 10 mai.

Rentrée des troupes. — Le pain.

Mercredi, 11 mai.

Bonne huile. — Cuisine au beurre.

Jeudi, 12 mai.

Leçon d'arabe.

Vendredi, 13 mai.

Revue. — Pluie.

Samedi, 14 mai.

Diarrhée. — Arrivée du marabout de Médéah. — Prise de Médéah. — Fête, canon, blessés. — Offre de 2,000 douros pour ma rançon. Refus d'Abd-el-Kader.

Dimanche, 15 mai.

Départ des Français pour Oran. — Abd-el-Kader part avec ses troupes. — On entend le canon. — On fait ma barbe. — Abd-el-Kader rentre au camp. Les Français rentrent aussi dans leurs postes. — Lettre au général Rapatel, lettre à Clarisse, lettre à Francis. J'engage à faire la paix.

Lundi, 16 mai.

Estomac malade. — Un homme de Milianah annonce l'arrivée du Bey de Médéah à Mascara. Il dit que le maréchal Clausel n'est plus gouverneur d'Alger, qu'il est remplacé par un autre qui n'a qu'un œil, et que cet autre doit venir à Oran. Je reconnais qu'on veut parler de la fête du roi et du général Rapatel qui porte lunettes.

Mardi, 17 mai.

Il arrive deux hommes de Constantine. — Les blessés d'Abd-el-Kader sont traités dans une petite ville à une journée de marche du camp. — Les tentes sont en toile de laine doublées; il y a quinze fils au pouce.

Mercredi, 18 mai.

Rien de nouveau, — Les blessés d'Abd-el-Kader sont dans une petite ville nommée Droma, entre Tlemcen et la mer. —Canonniers blessés par leur faute.— Première journée chaude, mais beaucoup d'air.

Jeudi, 19 mai.

Deux hommes de Tlemcen. — Lettre de Cavaignac. — Interrogatoire allemand. — Conversation avec Abd-el-Kader. Bonté d'Abd-el-Kader.

Vendredi, 20 mai.

Les deux hommes de Tlemcen sont exécutés.

Samedi, 21 mai.

Un peu de pluie. — Tamarins en pleine fleur. Lauriers commençant à fleurir. — Sol gris sur les montagnes. Salpètre.

Dimanche, 22 mai.

Arrivée du bey de Médéah. — Perte d'un bateau à vapeur. — Mort de Marey.

Lundi, 23 mai.

Confrontation avec le bey de Médéah. — Médecine, chirurgie.

Mardi, 24 mai.

Les Français reçoivent du renfort. Arrivée d'un marabout venant de près du désert avec du monde.

Mercredi, 25 mai.

Abd-el-Kader sort avec ses troupes. — On entend quelques coups de canon. Abd-el-Kader rentre.

Jeudi, 26 mai.

Départ du bey de Médéah pour Maroc.

Vendredi, 27 mai.

Abd-el-Kader va rendre visite à un marabout.

Samedi, 28 mai.

Mésintelligence entre le général Darlange et Ismaël; aussi il quitte les Français pour retourner chez lui avec les Douairs. — Le général Darlange ne quitte pas sa position. — Espion. — Abd-el-Kader lève son camp et le porte à deux lieues plus au sud, sur une haute montagne.

Dimanche, 29 mai.

Départ d'Abd-el-Kader, à cinq heures du matin, avec toute sa cavalerie; il va attaquer les Douairs. — Fromage

de Brie. — Vue de Rachgoun. — Le général Darlange a reçu l'ordre d'aller chercher Cavaignac à Tlemcen; il a répondu qu'il ne pouvait pas bouger. — Roses trémières en fleur.

Lundi, 30 mai.

Un envoyé de Milianah annonce que Clarisse a reçu ma lettre de Milianah. Il confirme la mort de Marey et dit que le maréchal ne reviendra pas. — Muller est tout à fait guéri. — Pleine lune de mai, premier jour de l'été des Maures. — Un espion dit que les Français ont demandé des bâtiments pour partir et que l'on embarquera aussi les chevaux.

Mardi, 31 mai.

Arrivée d'Abd-el-Kader. Il a surpris plusieurs camps des Douairs; il a pris trente femmes, sept nègres et beaucoup de troupeaux; Rahba, un chef de tribu qui lui est soumis, a pris quarante femmes et beaucoup de troupeaux. —Réjouissance, baise-main.

Mercredi, 1er juin.

Journée insignifiante.

Jeudi, 2 juin.

On lève le camp. Abd-el-Kader le place sur la route d'Oran à Tlemcen, à quatre lieues environ de la position des Français, mais du côté d'Oran. — Montagne férugineuse. — Blés avec coquelicots et bleuets violets. — J'apprends positivement qu'Abd-el-Kader a refusé ma rançon. — Chagrin. Lettre à Clarisse.

Vendredi, 3 juin.

On annonce que Ben-Ismaël et les Douaires ont demandé à faire leur soumission si Abd-el-Kader voulait leur conserver leur vie et leurs biens. Abd-el-Kader a répond qu'ils pouvaient venir en toute sûreté. — Chaleur. Les lauriers fleurissent.

Samedi, 4 juin.

Quatre bâtiments sont arrivés à Rachgoun. — J'entends le canon. — Je pense que le général Rapatel est arrivé. Cela me fait douter de la nouvelle d'Ismaël. — Les tribus des environs sont parties pour Oran.

Dimanche, 5 juin.

La nouvelle sur Ismaël ne concerne que les Douaires; ils n'attendent que le moment favorable pour se réunir à Abd-el-Kader. — Le Caïd de Tlemcen, Ben-Nouna, est parti pour ramener les tribus des environs qui étaient parties.

Lundi, 6 juin.

Les coups de canon entendus le 4 étaient des mines, les Français s'étant procuré de la pierre.

Les quatre bâtiments n'ont amené que 500 hommes, des vivres et des munitions. — Cent quatre Douaires ont quitté les Français, laissant leurs chevaux; ils sont partis à pied pour se rendre dans leurs tribus. Ce sont ceux dont on a pris les femmes et qui veulent rejoindre Abd-el-Kader. — On dit que Boudarba et Durand sont partis pour la France depuis quinze jours et que les négociants

d'Alger et d'Oran ont envoyé des députés pour parler de la paix.

Mardi, 7 juin.

On dit qu'un homme de Tlemcen est venu, de la part des Turcs, proposer de livrer les Français à Abd-el-Kader si celui-ci leur promettait la vie et leurs biens. — Les rames de papier balle pour faire les cartouches sont de quatre-vingt-huit cahiers de cinq feuilles, en tout quatre cent quarante feuilles.— .... —Ben-Nouna part pour Amiens.

Mercredi, 8 juin.

Les Français construisent cinq forts. — Conversation avec Abd-el-Kader. Il m'apprend que le fils du maréchal, sa femme et les passagers ont péri avec le colonel Marey. Il m'offre de faire venir Clarisse et de me donner tout ce que je voudrai.

Jeudi, 9 juin.

On se prépare à lever le camp. Ce mouvement n'a pas de suite. — Abd-el-Kader a, dit-on, refusé l'offre des Turcs de Tlemcen; il espère prendre Turcs et Français par la famine. — Mostaganem est levé par le kalifa de Mascara. — Le pain y est cher. — Cerises, abricots.

Samedi, 11 juin.

Un envoyé de Milianah m'apprend que mes trois lettres sont arrivées à Alger et que le général Rapatel a tout envoyé en France. Il paraît que mes lettres ont produit de l'effet.

Dimanche, 12 juin.

Les Français quittent leur camp et se dirigent sur Oran. — Abd-el-Kader les suit. C'était une longue marche. — Bientôt il se dirige sur Tlemcen. — Départ pour Tlemcen. Nous couchons sur la route. Onze lieues avant d'arriver dans cette ville. On s'est battu toute la journée. — Les Bédouins seuls ont donné. — Pas d'eau.

Lundi, 13 juin.

Les Français sont retournés sur leurs pas. C'était une fausse manœuvre pour donner le temps d'embarquer le matériel. — Ils partent pour Oran. — Nous partons au lever du soleil. Nous allons camper près de Droma. — Les Français ont perdu dix hommes. — Il fait froid.

Mardi, 14 juin.

Les marches et contre-marches des Français ont dérouté Abd-el-Kader. — Il rentre au camp. — Le départ pour Oran lui semble présager la paix. Il est content.

Mercredi, 15 juin.

Départ à quatre heures du matin pour Tlemcen.— Pas d'eau en route. Arrivée à midi. — Environs de Tlemcen. Micocoulier, ormes à petites feuilles, fruits, figuiers, oliviers, vignes, abricotiers, cerisiers, mûriers, grenadiers, saules, saules pleureurs, jujubier. — Pluie froide le soir.

Jeudi, 16 juin.

Un envoyé de Milianah annonce que les Hadjoutes ont

brûlé les blockhaus de Blidah, qu'ils ont tué deux bourgeois d'Alger et pris deux autres et quatre femmes qui y déjeûnaient. — Abd-el-Kader donne ordre de les amener ici. — Tentative de séduction sur les Turcs de Tlemcen.

Vendredi, 17 juin.

Rien de nouveau. — Départ d'un homme de Milianah qui porte l'ordre d'amener les deux bourgeois et les quatre femmes prisonniers (M. Lanternier).

Samedi, 18 juin.

Les Turcs n'ont pas accepté les conditions.

Dimanche, 19 juin.

Déserteurs de Tlemcen. — Une portion des Turcs et des Maures voudrait se rendre à Abd-el-Kader, l'autre portion et les Juifs sont pour la France.

Lundi, 20 juin.

Quelques déserteurs de Tlemcen arrivent. — Les Hadjoutes ont pris six hommes. Les quatre femmes et les deux hommes sont en route.

Mardi, 21 juin.

Il est arrivé quatre hommes de Rachgoun. Ils annoncent que les Français y débarquent des troupes et beaucoup de canons.

Mercredi 22 juin.

Les Français marchent sur Tlemcen. Ils marchent la nuit et se reposent le jour. On se prépare à partir.

4.

Jeudi, 23 juin.

On lève le camp à deux heures du matin. A la rapidité avec laquelle on opère et l'on marche, je juge que les Français doivent être bien près. On marche dans le nord. Nous campons, à neuf heures, sur la Tafna, entre Droma et notre ancien camp.

Vendredi, 24 juin.

Tentative d'assassinat, pendant la nuit, sur le caïd des Beni-Amet ; il est blessé grièvement. — Il y a un engagement entre les Français et les gens d'Abd-el-Kader. L'Agha est tué avec quarante hommes. Il y a trois prisonniers et cinq blessés. — Démoralisation complète. Les cavaliers bédouins quittent Abd-el-Kader. — Les nègres montent la garde autour de la tente. — Il arrive deux déserteurs de la légion.

Samedi, 25 juin.

Départ à quatre heures du matin. — Nous suivons la Tafna et nous nous rapprochons de Droma. — On campe à huit heures. — Abd-el-Kader a très peu de monde. — Un homme de Mascara annonce qu'une fausse marche des Français a fait croire aux habitants qu'ils marchaient sur cette ville, et ceux-ci ont pillé les magasins d'Abd-el-Kader. Consternation.

Dimanche, 26 juin.

La désertion continue. — Tous les Bédouins se sont joints aux Français. On annonce, à sept heures du soir, que les Français sont partis pour Rachgoun. Abd-el-Kader

part, avec sa cavalerie, pour reconnaître ce mouvement. — On passe la nuit à attendre des nouvelles.

Lundi, 27 juin.

A cinq heures du matin l'ordre arrive de se porter à deux lieues dans l'ouest, direction de Droma. — On part. Abd-el-Kader à onze heures. — Il repart à trois heures. Il est obligé d'attendre ses soldats.

Mardi, 28 juin.

Abd-el-Kader est à deux lieues du camp. — On annonce que les Français se dirigent sur Rachgoun.

Mercredi, 29 juin.

Abd-el-Kader fait venir le reste de ses soldats qui quittent le camp à cinq heures du matin. — Les Français sont arrivés à Rachgoun.

Jeudi, 30 juin.

Abd-el-Kader envoie l'ordre de venir le joindre. Nous partons à quatre heures. — On fait halte à six heures et demie. Nous avons marché dans le nord-est. — Je reçois deux lettres dont une de Clarisse. — Le découragement continue.

Vendredi, 1er juillet.

Rien de nouveau. — Médecine et chirurgie. — Abd-el-Kader me fait dire de prendre courage, que je reverrai bientôt ma femme.

Samedi, 2 juillet.

Trois déserteurs s'en vont.

Dimanche, 3 juillet.

Les trois déserteurs sont ramenés. — Abd-el-Kader leur fait grâce. — Deux d'entre eux veulent se rendre à Droma ; ils sont massacrés à deux cents pas du camp. — Le kalifa de Mascara est arrivé. Il campe à trois lieues de nous. — Abd-el-Kader se rend près de lui avec ses soldats. Il arrive un peu de monde.

Mardi, 5 juillet.

Arrivée des prisonniers.

Mercredi, 6 juillet.

On est éveillé par le canon. On se bat jusqu'à dix heures. On lève le camp et on le porte au sommet de la grande montagne. — Son autorité est méconnue des Bédouins qui veulent nous tuer. Nous arrivons à trois heures. Abd-el-Kader arrive à cinq heures.

Jeudi, 7 juillet.

Abd-el-Kader est parti à trois heures pour rejoindre son Kan et suivre les Français qui vont à Tlemcen. — Bestiaux en bon état. Moutons plus petits qu'à Alger, mais laine plus belle. Culture à l'espagnole. Oliviers greffés. Blés et orge arrosés. Lauriers roses en fleur.

Vendredi, 8 juillet.

Abd-el-Kader rentre à quatre heures. On s'est battu le matin ; il a été complètement défait. Il ne ramène que soixante-dix cavaliers. Consternation. Son kalifa est campé à trois lieues de nous.

Samedi, 9 juillet.

Le kalifa arrive avec son monde à huit heures du soir. — Un cavalier part pour Maroc.

Dimanche, 10 juillet.

Le kalifa et ses gens veulent retourner à Mascara. — La plus grande agitation règne dans le camp. — Abd-el-Kader ne veut pas quitter sa position.

Lundi, 11 juillet.

Départ du kalifa. Inquiétude dans le camp. — On ne me laisse plus sortir de la tente de peur que je ne sois tué.

Mardi, 12 juillet.

On fait partir les prisonniers pour Droma. — Nous arrivons à une heure. — Dangers que nous avons courus en route.

Mercredi, 13 juillet.

Séjour à Droma. — Côtes d'Espagne. — Mélia. — Végétation.

Dimanche, 17 juillet.

Montagnes couvertes de kermès, c'est le seul bon de la côte d'Afrique ; il vaut 500 francs le quintal d'Alger.

Mercredi 20 juillet.

On parle de l'échange des prisonniers.

Samedi, 23 juillet.

Je suis mis aux fers par ordre de Sid-Bachir, Marabout.

Samedi, 30 juillet.

Bruits d'échange. — Arrivée de l'agha du kalifat.

Dimanche, 31 juillet.

Départ à sept heures du matin. — Arrivée à quatre heures dans la tribu de l'Agha. Coucher.

Lundi, 1er août.

Départ à quatre heures du matin. — Arrivée à cinq heures au camp du kalifa. — Départ à neuf heures du soir. — Nous marchons toute la nuit. — Repos à deux heures du matin dans la plaine des Beni-Amet.

Mardi, 2 août.

Départ à quatre heures du matin. — Arrivée à neuf heures du soir dans une tribu voisine du bain thermal.

Mercredi, 3 août.

Départ à trois heures du matin. — Nous arrivons à onze heures au camp d'Abd-el-Kader, situé à une lieue et demie au delà de Mascara, dans la plaine.

Vendredi, 5 août.

Départ à cinq heures du matin. — On campe à deux lieues plus loin, dans un endroit où il y a beaucoup d'eau et cinq marabouts.

Samedi, 6 août.

Lettre au général Rapatel.

Dimanche, 7 août.

Arrivée d'un convoi de Maroc.

Mercredi, 10 août.

On part à cinq heures du matin. — Nous passons dans Borgia. — On suit la route faite par les Français pour aller à Mostaganem. — On campe, à dix heures, entre Borgia et Kaala. Deux marabouts.

Samedi, 13 août.

Arrivée de A. de France, officier de marine. — Pluie abondante. — Froid.

. . . .

Ces notes, on vient de le voir, donnent, jour par jour, l'itinéraire de Meurice, itinéraire sur lequel nous avions passé légèrement dans le récit des événements qui signalèrent les premiers jours de sa captivité.

Du moment où Meurice est réuni à M. de France, nous rapportons jour par jour l'histoire des prisonniers français qui se trouvent réunis, à cette époque, dans le camp d'Abd-el-Kader. Quand il en sera temps, nous publierons la deuxième partie du carnet de Meurice.

VIII

ARZEW

Un officier de marine dans le camp d'Abd-el-Kader. — Meurice reconnaît le nouveau prisonnier. — Joie. — Tristesse. — La tente du captif. — La langue maternelle.—Un brick au port d'Arzew. — L'équipage du *Loiret*. — Tir au boulet. — Une excursion dans les terres. — Contre-ordre. — Les boulets des canonniers du brick. — Une perdrix et une épaule fracassée. — Le nœud coulant des Arabes. — Combat. — Blessures. — Le nouveau Mazeppa. — Une mort jouée au sort et la tête d'un trépassé. — Adda. — Trois chevaux tués sauvent la vie d'un chrétien.

Depuis son arrivée dans le camp d'Abd-el-Kader, Meurice avait été livré à l'isolement le plus complet. Il avait laissé M. Lanternier, sa femme, sa fille et les deux Allemandes dans les prisons de Droma. Au camp, il avait rencontré, depuis six semaines, les trois pêcheurs de corail, Francesco, Berthoumiau et Crescenço ; mais ces trois prisonniers étaient casernés dans une tente éloignée de la sienne, et les Arabes les assujettissaient aux plus pénibles corvées. Les déserteurs avaient trouvé un refuge auprès du sultan : ils échangeaient bien quelques paroles et quelques services avec Meurice ; ils ne pouvaient

tenir compagnie au prisonnier; car des rapports trop fréquents avec Meurice auraient excité les soupçons des Arabes. Et puis un cœur animé de quelque fidélité devait éprouver une vive répulsion contre ces hommes qui avaient abandonné leur drapeau, et qui servaient dans les rangs de nos ennemis.

Meurice vivait donc seul parmi les Arabes; cet isolement n'avait pas peu contribué à détruire sa résignation et à entretenir son découragement. Aussi son corps et son esprit étaient-ils tombés dans un épuisement et un marasme tels, que ses forces physiques et morales allaient s'éteignant chaque jour. Pour peu qu'Abd-el-Kader prolongeât ses négociations, il était évident qu'il n'aurait plus qu'un cadavre à rendre aux Français en échange des prisonniers Arabes.

Telle était la situation de Meurice lorsque, le 3 août, un samedi, notre infortuné compatriote vit arriver, dans le camp, une troupe de cavaliers arabes. Il s'approcha du rassemblement qui s'était formé autour des nouveaux venus, et il aperçut un jeune homme, un Français, couvert de sueur, de boue, de sang, et à moitié nu. Les Arabes l'accablaient d'injures et de coups. En proie à une curiosité poignante, Meurice se fait jour à travers les Arabes, il se précipite sur le captif, le dévisage; soudain il jette un cri mêlé de surprise, de joie et de terreur.

Le prisonnier contemple Meurice à son tour : une vague inquiétude se répand sur ses traits.

« Vous ne me reconnaissez donc pas, s'écrie Meurice.

— Non, Monsieur, répond le nouveau venu.

— Je suis Meurice.

— Meurice.

— Oui : j'ai dîné avec vous, chez M. Lafont, à Alger, il y a quelques mois, et vous êtes M. Auguste de France, enseigne de vaisseau.

— En effet, M. Lafont, M. Meurice, je me rappelle : vous êtes donc prisonnier des Arabes?

— Oui, depuis quatre mois ; et vous?

— Depuis vingt-quatre heures.

— Oh ! que je suis heureux de vous voir, M. de France, et de vous entendre parler la langue de notre pays. Ce langage sonne délicieusement à mes oreilles. — Je suis heureux, et cependant combien je gémis de vous rencontrer dans une telle infortune.

— Oh ! plus de monsieur entre nous. Nous sommes frères par le malheur : votre main, Meurice...

— Oui, de France... »

Et à ces mots les deux prisonniers se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Cette scène avait arrêté les Arabes : ces barbares étaient émus des témoignages d'amitié que se donnaient les deux chrétiens, réunis par un concours de circonstances des plus extraordinaires et des plus imprévues ; ils s'éloignèrent des captifs, et remirent à un autre moment la présentation de M. A. de France au sultan.

Meurice entraîna de France dans sa tente : il le fit asseoir sur une natte, et lui donna quelque fruit et quelque biscuit. Tout en mangeant, M. de France examinait Meurice des pieds à la tête, et il ne pouvait reconnaître dans

cet homme, enveloppé dans un mauvais haïk, au visage pâle et décharné, à la barbe longue et inculte, à la poitrine nue, aux jambes décharnées et sales, le riche et élégant habitant d'Alger avec lequel il avait dîné chez M. Lafont.

Les deux prisonniers s'accablèrent de questions ; ils se fortifièrent l'un et l'autre. La nuit vint : un nègre apporta du couscoussou pour souper. Il alluma une bougie de cire jaune, qu'il piqua sur un bâton fiché en terre. Alors, sous cette tente obscure et sauvage, encombrée de ballots, Meurice, sale et livide, et les yeux à demi-éteints, commença d'une voix lamentable le récit de l'horrible événement qui, d'une heureuse position, l'avait précipité dans une condition aussi misérable qu'affreuse et abrutissante. Lorsqu'il eut achevé, M. de France entama le récit de sa mésaventure. De France était jeune, intrépide, fort, plein d'espérance et d'énergie ; aussi ses accents renfermaient-ils une chaleur et une vivacité qui contrastaient avec la voix sourde et découragée de Meurice. Nous rapportons la narration telle que ce jeune officier l'a donnée dans l'*Histoire des prisonniers d'Abd-el-Kader* :

« Vous savez, mon ami, que j'appartiens au corps de la marine ; je suis enseigne de vaisseau, à bord du brick le *Loiret*, et j'ai vingt-deux ans.

Quelques jours après notre rencontre chez M. Lafont, à Alger, je reçus l'ordre de me tenir prêt à partir. Notre brick, le *Loiret*, fut destiné à tenir la station d'Arzew. Je me rendis à mon poste. La vie que nous menions sur cette côte était des plus monotones. Arzew est un port de mer situé entre Oran et Alger. Nous avons ramassé

quelques pierres couvertes d'inscriptions et un grand nombre de médailles en or et en argent de l'empire romain. Les médailles arabes et espagnoles sont rares. Ce métier d'antiquaire n'était guère fait pour nous distraire de la solitude de cette côte déserte. Notre unique distraction consistait dans une promenade de tous les jours, sur la plage ; encore ne pouvions-nous pas dépasser les avant-postes, car les Arabes rôdaient sans cesse autour des quelques maisons que les Français ont construites à Arzew. Les sauvages convoitaient nos troupeaux, et il y avait du danger à franchir la ligne gardée par nos troupes. Il fallait toujours se tenir sur le qui-vive.

Le 11 août, c'est à dire jeudi, il y a deux jours, nous avions fait, à bord, l'exercice du tir à boulet. Une pièce de bois, peinte en blanc, placée à cent pas environ de la plage, nous servait de but. Nous reçûmes, après l'exercice, l'ordre de tenir prêts, pour le lendemain, quarante hommes de l'équipage, qui, joints aux troupes de la garnison, devaient aller reconnaître une source située à deux lieues de nos avant-postes. Je fus désigné pour faire partie de cette expédition.

Hier, vendredi, jour à jamais néfaste dans ma vie, à quatre heure du matin, M. Roland de Chabert, capitaine du *Loiret*, le docteur Clinchard, M. Bravais et moi, avec quarante hommes armés de l'équipage, nous descendîmes à terre, et nous rencontrâmes sur le quai M. le capitaine Reveroni, commandant de la place d'Arzew. M. Reveroni nous communiqua un ordre du général de Létang, par lequel cet officier supérieur nous enjoignait de sus-

pendre notre expédition jusqu'à ce qu'il nous eût envoyé de nouveaux renforts. Ce contre-ordre nous chagrina : nous nous étions promis une partie de plaisir, il fallait y renoncer. Cependant nous avions tout disposé à bord pour cette petite campagne, à laquelle nous comptions employer tout le jour, aussi résolûmes-nous d'utiliser notre descente à terre. Le capitaine et les officiers du *Loiret* convinrent d'aller ramasser les boulets que nos canonniers avaient lancés pendant l'exercice du tir de la veille. Nous consultâmes, sur l'opportunité de ce projet et sur le danger qu'il y avait à s'avancer dans la plaine, M. le commandant d'Arzew, capitaine Reveroni. Cet officier approuva notre projet; il nous dit que nous pouvions, sans danger, franchir les avant-postes, tout en nous recommandant de ne pas trop nous écarter.

L'agrément de M. Reveroni nous ravit. Nous prenons congé du commandant, et nous nous engageons dans la plaine. A une centaine de brasses des avant-postes, nous faisons halte. Une partie de nos hommes est postée sur un plateau, afin qu'en cas de surprise des Arabes, ils se trouvent en état de nous donner le signal d'alerte. Cette précaution prise, je me mets en devoir, avec le reste des matelots, de chercher les boulets et de mesurer la portée de nos canons. En ce moment, le capitaine du *Loiret*, le docteur Clinchard, deux matelots et moi, nous calculons la distance parcourue par nos projectiles, lorsque je vois partir une perdrix à quelques pas. Sans tenir compte des recommandations de M. Reveroni, je me laisse emporter par ma passion pour la chasse; je montre la perdrix à

Clinchard, et je m'élance à sa poursuite en la tenant en joue.

J'avais à peine fait quelques pas, qu'une bande de cavaliers arabes, sortant tout à coup d'un ravin, d'où elle épiait l'occasion favorable de se jeter sur nos avant-postes, fond sur nous, bride abattue, et nous enveloppe de toutes parts.

Soudain trois cavaliers se précipitent sur moi, en criant : *Semi! Semi!* (amis! amis!) Ceux qui les suivent poussent le même cri. Je reviens de la surprise dans laquelle m'avait jeté la présence imprévue des cavaliers. Leurs exclamations amicales me rassurent, et je me retourne vers Clinchard pour lui expliquer les bonnes dispositions des Arabes, lorsque l'un des cavaliers fait un mouvement pour se saisir du mousqueton que je tenais dans mes mains. Cette tentative m'éclaire sur les intentions des Arabes; je relève mon mousqueton, j'ajuste l'Arabe qui avait voulu me désarmer, et je lui envoie une balle qui lui fracasse l'épaule. Il laisse échapper son fusil, encore chargé, qui roule à terre; il chancelle, et il est obligé, pour ne pas tomber, d'embrasser l'encolure de son cheval. Je m'élance pour ramasser le fusil; deux cavaliers me tiennent en joue; je détourne la tête pour éviter leurs balles; deux explosions se font entendre : une balle me blesse légèrement à la tête; une autre balle traverse ma chemise et va se perdre après avoir effleuré ma poitrine.

Pendant cette attaque simultanée, je n'avais pas perdu de vue le fusil du blessé : j'avais à cœur de le rapporter à bord, et d'en faire un trophée qui aurait raconté mon

adresse à mes amis et à mes ennemis : je me baissais de nouveau pour le ramasser ; soudain, je sens quelque chose de rude glisser sur ma figure ; je porte les mains à mon visage, et je saisis une corde qui entourait mon cou. En même temps une secousse violente me renverse à terre ; et un Arabe, qui avait attaché l'extrémité de cette corde à l'arçon de sa selle, pique des deux, et m'entraîne au galop.

Le cavalier m'emporte de toute la rapidité et de toute la force de son cheval. J'ai beau crier et demander grâce ; l'Arabe presse davantage l'allure de son cheval, et me traîne impitoyablement sans détourner la tête, à demi étranglé, à travers les rocs et les broussailles. Cette course impétueuse dura plusieurs minutes. A la fin, le cheval, obligé de gravir un tertre assez escarpé, ralentit sa marche, et je parvins, non sans peine, à me relever. Tout étourdi par une aussi rude secousse, les mains et la figure meurtries, les jambes déchirées, je trouve encore assez de vigueur pour prendre la corde à deux mains, pour la soutenir, afin que la force de la traction ne porte pas entièrement sur mon cou. Je cours, j'attrape le cheval et je me suspends à sa queue.

L'alerte avait été donnée. Nos matelots avaient mis en fuite les Arabes qui avaient accompagné mon ravisseur. Les Arabes tournèrent bride, et rejoignirent leur camarade : dès qu'ils furent arrivés, ils m'accablèrent d'injures, et déchirèrent ma redingote en lambeaux. Une minute leur suffit pour me dépouiller presque entièrement. Ils ne me laissèrent qu'un méchant pantalon de toile, et mes bottes, que les cailloux et les broussailles, sur lesquels je venais

d'être traîné, avaient trouées. Du brick, on avait aperçu notre mésaventure : aussi tirait-on sur les Arabes; mais chaque coup de canon m'était rendu par des coups de crosse de fusil, tandis que le cheval auquel j'étais attaché, excité par le bruit de l'artillerie, bondissait avec une nouvelle impétuosité, et me jetait à terre. Si, avec toutes les peines imaginables, je parvenais à me relever, mon bourreau impitoyable, qui s'en apercevait aussitôt, se mettait à galoper de plus belle, en me lançant des regards de mépris.

La course rapide et saccadée du cheval, les violentes étreintes de la corde qui me faisaient rouler sur un lit de pierres et de broussailles que j'inondais de sang, les injures et les coups des Arabes durèrent à peine un quart d'heure, et cependant quelque courte que fut la durée de ce moment, il me parut avoir eu la durée d'un siècle. Chaque seconde avait été marquée par une injure, une blessure, une goutte de sang. Lorsque les Arabes eurent calculé que la distance qu'ils venaient de franchir était assez considérable pour les mettre à l'abri de la poursuite des hommes du bord, ils firent une halte, et s'apprêtèrent à me trancher la tête. On débarrassa mon cou de la corde. Cette corde avait une vingtaine de pieds de long. L'une des extrémités de la corde était garnie d'un œillet qui servait à faire un nœud coulant; l'autre, d'un crochet en fer. Vous savez, mon cher Meurice, que les Arabes se servent de ces cordes pour enlever, sur le champ de bataille, les cadavres de leurs frères auxquels ils veulent rendre les honneurs de la sépulture; ils s'en servent encore, et

j'en suis un exemple, pour opérer la capture des prisonniers.

Lorsqu'on m'eut ôté cette horrible cravate, on me lia les mains derrière le dos, et l'on m'attacha à un palmier nain. Je m'étendis par terre, tant j'étais brisé par la fatigue, et j'attendis la mort avec assez d'indifférence. J'avais fait mes adieux à la vie en tombant entre les mains des Arabes. Je savais le sort que ces barbares réservaient à leurs prisonniers. Je n'eus en ce moment qu'une seule idée triste, encore fut-elle bien vite effacée, soit par l'approche de la mort qui me menaçait, soit par la scène tumultueuse et passionnée dont j'étais, quoique enchaîné et silencieux, le principal acteur. Je pensais à ma famille, et je me disais :

« Quelle douleur au récit de cet événement !

» Pour moi, c'est fini, mes comptes sont réglés : mais mon vieux père, mon frère, ma chère sœur... »

J'étais devenu l'objet d'une violente discussion. Les Arabes agitaient leurs sabres sur ma tête et se disputaient le plaisir de la trancher. Ils criaient tous à la fois :

« C'est moi ! C'est moi qui l'ai pris ! je dois lui couper la tête ! »

Et tous, pour prouver le mérite de leur droit, montrèrent un lambeau de ma chemise ou de ma redingote. Plusieurs allèrent jusqu'à coucher en joue leurs camarades en vociférant :

« C'est moi qui veux lui trancher la tête : Je te tue, si tu ne me laisses pas exercer ma volonté et mon droit !

En ce moment un Arabe arrive au galop : il jette sur mes genoux la tête de l'un de nos matelots, celle du

malheureux Jonquié ; il veut ajouter, par la vue de cet affreux trophée, à la terreur que je dois éprouver, et il m'annonce le sort qui m'attend. Je détourne les yeux avec dégoût de cette tête sanglante et mutilée, et j'aperçois, étendu par terre, à une cinquantaine de pas, l'Arabe que j'avais blessé au commencement de la partie.

» Le cavalier, dont l'épaule était fracassée, se soulevait avec peine, et cherchait à me viser avec un pistolet qu'il tenait dans sa main gauche. Mais les Arabes, dans le feu de leur discussion, allaient et venaient, passaient et repassaient devant le patient, de façon qu'ils contrariaient son tir : il laissait retomber son arme et attendait l'instant favorable pour m'ajuster. Je voyais sa manœuvre, mais elle m'effrayait si peu, que je me disais :

« Si je dois mourir, ce ne sera certes pas de ce gaillard qui m'ajuste avec la main gauche, que je recevrai une balle dans le corps. »

La discussion dont ma tête était l'enjeu se prolongeait ; à chaque minute un yatagan s'abaissait sur mon front, j'attendais le coup de ma mort, lorsque l'arrivée d'un cavalier vint alimenter le débat qui commençait à s'épuiser.

Le nouveau venu se nommait Adda. Je le connaissais. Nous l'avions vu souvent à Arzew ; il se disait notre ami, et nous affirmait qu'il voulait s'établir à Arzew. Pour éloigner les soupçons que pouvaient faire naître ses fréquentes visites, il nous racontait qu'il cherchait un emplacement favorable pour s'y installer avec sa tribu. Nous étions si bons enfants, que nous ajoutions foi aux protestations d'Adda, et il nous arrivait de l'inviter quelquefois à dîner.

Mais Adda n'était rien autre qu'un espion d'Abd-el-Kader. Il se faufilait dans nos établissements, pour parcourir nos lignes, étudier nos bivouacs et les parcs de nos troupeaux. Il ne travaillait qu'à nous voler nos bœufs et nos moutons, et c'était pour exécuter un coup de main contre le troupeau d'Arzew qu'il s'était caché dans le ravin avec la troupe qui nous avait surpris et qui m'avait fait prisonnier. A la vue de ces furieux qui se disputaient ma vie, Adda s'écria :

« Ne le tuez pas ! c'est un officier. Abd-el-Kader paiera beaucoup plus cher sa personne que sa tête : le sultan remplacera les trois chevaux que nous avons perdus, si nous lui amenons le chrétien vivant. »

Pour toute réponse, les Arabes continuaient de brandir leurs sabres sur ma tête et de me coucher en joue, en vomissant des torrents d'imprécations contre le chien de chrétien.

Adda entre dans de nouvelles explications ; il fait emporter l'Arabe que j'avais blessé (le malheureux mourut le lendemain), et finit par convaincre les Arabes. Il est décidé qu'on me conduira vivant à Abd-el-Kader, qu'on laissera au sultan le choix de mon supplice, après qu'il aura payé ma rançon et rendu les trois chevaux que nos hommes du *Loiret* venaient de tuer à Adda et à ses compagnons. »

IX

EL-KAALA

Les ruines d'une ville arabe et d'une ville romaine. — La tête d'un mort dans un chapeau de paille. — La plaine de la Macta. — Les Arabes au bord du puits. — Ils refusent à boire au chrétien. — Gentillesses à coups de fusils. — Le lit de la rivière et une immersion volontaire. — La tribu des Borgia. — La halte des Arabes. — Le souper du prisonnier. — Les fers aux pieds. — La méchanceté du nègre. — Arrivée au camp d'Abd-el-Kader. — Encouragements et consolations. — Le bal masqué de l'Opéra, à Paris.

« Dès que les Arabes eurent arrêté, sur l'avis d'Adda, qu'il valait mieux me traîner vivant dans le camp d'Ab-el-Kader, que de me trancher la tête, on me détacha du palmier nain. Une corde fut passée dans celle qui déjà liait mes mains : deux hommes en prirent les bouts : on me plaça au milieu de la troupe, et nous nous mîmes en route pour le vieil Arzew.

Chemin faisant je réfléchissais à ce qui venait de se passer : j'aurais voulu pouvoir rendre grâce à Adda, mais je me disais : Si Adda m'a sauvé la vie, ce n'est pas à la bonté de son cœur, à la générosité de son caractère, que je suis

redevable d'un tel bienfait, mais à sa cupidité. C'est pour recouvrer le cheval qu'il a perdu, qu'il me conduit à Abd-el-Kader. Reconnaissance, amitié, sont des mots qui résonnent creux aux oreilles des Arabes. Ces barbares ne nourrissent qu'une passion : celle de l'argent. Pour quelques pièces d'or, ces misérables vendraient leur père et leur mère.

Nous courûmes pendant deux heures. Durant cette marche les Arabes me laissèrent quelque repos. Nous arrivâmes au vieil Arzew et nous fîmes une halte pour rafraîchir l'escorte et les chevaux. J'étais exténué de fatigue : les blessures qui sillonnaient mes mains et mes jambes me faisaient cruellement souffrir. J'étais nu, couvert de sueur et de poussière. Une soif ardente me dévorait. Je m'étendis par terre, désespéré, en maudissant mon sort. Je ne pensais pas pouvoir aller plus loin, et je me persuadais que mon cadavre demeurerait sans sépulture dans l'enceinte du vieil Arzew, tandis que ma tête irait orner pendant un jour la tente d'Abd-el-Kader.

Placé, comme je l'étais, à l'avant-garde des Arabes, j'arrivai un des premiers au vieil Arzew. Je m'étendis par terre, à quelques pas d'une fontaine, et je vis défiler la bande qui nous avait attaqués : je comptai deux cents cavaliers. Nous fîmes une halte d'un quart d'heure. Pendant ce temps, les cavaliers donnèrent à boire à leurs chevaux et mangèrent eux-mêmes un peu. On m'apporta quelques figues et on me donna dans une raquette (feuille de figuier) de la farine de gland de chêne délayée dans

de l'eau. Mais, fatigué comme je l'étais, je me contentai de boire et de mâcher quelques figues : Je ne pus jamais parvenir à avaler cette farine de gland de chêne. Je commençais à peine à goûter quelque repos, que la voix du chef donna le signal du départ ; et je me remis en route sous l'escorte de vingt-sept cavaliers. Le reste de la troupe demeura au vieil Arzew pour préparer un nouveau coup de main contre nos avant-postes. Ce vieil Arzew est une petite ville située sur une colline, à un quart d'heure de marche de la mer ; les Arabes ont abandonné cette ville en 1832. Je vis encore quelques pans de murailles et quelques baraques à moité renversées. Cette position est entourée d'arbres, on y rencontre des pierres couvertes d'inscriptions romaines et les ruines d'un aqueduc.

Au moment où nous nous disposions à partir, un Arabe vint à moi avec un chapeau de paille à la main. La tête du matelot Jonquié avait été jetée dans ce chapeau. L'Arabe m'ordonne de porter ce hideux trophée : je refuse net. Ses camarades accourent, on m'entoure, on m'accable de coups et d'injures, et les plus furieux s'écrient :

« Chien de chrétien, tu porteras cette tête !

— Non, je ne la porterai pas !

— Tu la porteras, reprennent les Arabes, en m'assommant de coups de bâton.

— Vous réussirez plutôt à me tuer qu'à me faire porter cette tête. Au fait, je souffre trop ; je ne veux plus marcher : tuez-moi. »

En disant ces mots, je me couchai par terre. C'était ma seule ressource pour vaincre la méchanceté de ces mi-

sérables. Je n'avais qu'à les menacer de m'arrêter et qu'à les prier de me tuer pour obtenir d'eux quelque concession. Cependant je vis le moment, où, furieux de mon obstination, ils allaient m'assommer sur la place. Fort heureusement pour moi, le bruit de cette querelle fit revenir sur leurs pas Adda et plusieurs cavaliers, qui marchaient en avant. Je cherchais toujours à me rapprocher d'Adda et à faire parvenir ma voix jusqu'à lui, parce qu'il comprenait assez bien ce que je disais, et que, tenant à me livrer vivant à Ab–el–Kader pour remplacer le cheval qu'il avait perdu, il ne manquait jamais d'accourir dès qu'il voyait mes jours menacés. Adda et ses cavaliers s'étant informés du sujet de la querelle et jugeant à ma fermeté que ma résolution était inébranlable, finirent par calmer l'irritation de leurs camarades, et firent emporter la tête de Jonquié qu'on avait placée devant moi. Un Arabe accrocha cette tête à l'arçon de sa selle. Les cavaliers m'administrèrent quelques coups de bâton pour me faire expier leurs mécomptes. Je me relevai ; nous franchîmes les ruines du vieil Arzew, et nous dirigeâmes notre course dans la plaine.

Nous trouvâmes trois puits en traversant la plaine de la Macta. Plusieurs Arabes des tribus environnantes vinrent à notre rencontre : ils puisèrent de l'eau et donnèrent à boire aux chevaux et aux cavaliers. Je m'approchai du premier puits : l'eau en était mauvaise et bourbeuse. Je voulais boire, mais l'Arabe qui tenait le sceau me cracha à la figure en m'apostrophant ainsi :

« Cette eau n'est pas pour un chien de chrétien tel que toi ! »

Je fus tenté de souffleter ce butor, mais je changeai bien vite de résolution, et bien m'en prit ; car j'aurais été assommé sur la place. J'étais prisonnier, je devais supporter sans me plaindre les mauvais traitements et les injures de mes maîtres. Je ne répondis pas et j'allai au second puits ; mais l'Arabe qui puisait de l'eau me cracha au visage et m'apostropha dans les mêmes termes que son camarade :

« Cette eau n'est pas pour un chien de chrétien tel que toi ! »

Je ne me décourage pas et je m'achemine vers le troisième puits. Ici l'Arabe ne se contente pas de me cracher au visage et de m'adresser le compliment de ses camarades ; il me jette le sceau plein d'eau à la figure. J'étais trempé de sueur. Dans toute autre occasion, j'eusse attrapé une fluxion de poitrine, mais je n'avais pas le temps d'être malade; j'en fus quitte pour quelques frissons et un mouvement de désespoir.

J'eus recours à la manœuvre qui m'avait réussi jusque là. Je me roulai par terre et je m'écriai :

« Je meurs de soif, vous m'empêchez de boire. Vous pouvez me tuer : je ne ferai plus un pas. »

Je ne mentais pas en déclarant que je mourais de soif. J'avais la bouche et la langue aussi sèches qu'un morceau de liége. Adda et le kaït de la tribu d'Amiens m'avaient entendu : ils allèrent eux-mêmes puiser de l'eau à la fontaine et me firent boire.

Nous continuâmes notre course. Dans la campagne que nous traversions, les Arabes récoltaient l'orge : les

cavaliers leur criaient — *Venez voir le chien de chrétien !* — A cette invitation, les Arabes abandonnaient leurs travaux ; ils se rapprochaient de nous et me crachaient à la figure.

Lorsque les hommes de mon escorte découvraient dans la plaine quelques individus de leur nation, une tribu, ils s'échappaient à environ une centaine de pas et criaient de toutes leurs forces — *Venez voir le chien de chrétien !* — puis ils revenaient sur nous au grand galop, en agitant dans l'air leur fusil et en dirigeant le bout du canon sur ma tête. Lorsqu'ils n'étaient plus qu'à vingt pas de moi, ils m'ajustaient, détournaient un peu leur arme et tout à coup lâchaient la détente. Je n'étais pas habitué à cette singulière manœuvre, et ces plaisanteries me faisaient passer par d'assez vives angoisses; j'avoue que je frissonnais en entendant les balles siffler à mes oreilles. C'était tout simplement pour célébrer leur prise qu'ils se livraient à ces démonstrations. C'était l'histoire des paysans qui dans nos campagnes fêtent les mariages à coups de fusils et de pistolets. Mais je ne me fiais guère en l'adresse des Arabes ; je finis cependant par m'habituer à ces *fantasia* et par en prendre mon parti.

Nous franchîmes plusieurs rivières. J'étais accablé de fatigue, ruisselant de sueur et couvert d'une poussière brûlante. Je mourais de soif; mais les misérables qui m'escortaient me frappaient lorsque je m'arrêtais pour boire. Quand nous passions les rivières à gué, j'avais souvent de l'eau jusqu'à la ceinture, eh bien ! les bourreaux ne me permettaient pas de ramasser quelques gouttes

d'eau dans le creux de ma main. Alors, sourd à leurs menaces et insensible aux coups de bâton et de crosse de fusils dont les cavaliers m'accablaient, je me laissais tomber, comme épuisé de fatigue dans le lit de la rivière. Je me couchais dans l'eau et je buvais à longs traits. Je me relevais plus dispos ; mais bientôt la fatigue et la chaleur faisaient renaître le besoin de boire, et à chaque rivière que nous traversions, il me fallait recommencer la même manœuvre.

Nous courions toujours et mes forces s'épuisaient : il était trois heures, et je marchais depuis cinq heures du matin. Mes pieds étaient déchirés par les pierres et j'avais toutes les peines du monde à suivre les Arabes qui couraient à cheval. A la fin, je tombai, au milieu de la route, exténué de lassitude.

On me ramassa et on me plaça sur un cheval : un quart d'heure après, le propriétaire du cheval me força de descendre en me tirant par les jambes. Je marchai encore pendant deux heures : puis on me fit remonter à cheval ; et, à la nuit tombante, après une marche de douze heures, nous arrivâmes dans une tribu des Borgia.

A peine arrivé, je me vis exposé aux insultes, aux coups des hommes, des enfants et des femmes. C'était à celui qui pouvait le mieux me pincer et me cracher au visage.

Le kaït de cette tribu fit dresser la tente sous laquelle nous devions passer la nuit. Je ne fus reçu qu'à moitié dans la tente ; on me fit coucher par terre hors du tapis.

Les hommes de la tribu des Borgia servirent aux

cavaliers de notre escorte, pour leur souper, des poules bouillies au *couscoussou*. De mon coin, je regardais les Arabes dévorer leur pitance ; j'en aurais partagé un morceau avec plaisir, mais ils me trouvaient indigne de manger de la viande. Ils jetèrent, avec mépris, dans une écuelle que j'avais près de moi, une poignée de *couscoussou*. Je délayai les boulettes dans de l'eau, mais je ne pus pas les manger, je les trouvai d'une fadeur exécrable.

On me rendit ma chemise, lorsque les Arabes eurent achevé leur repas : ensuite, afin de prévenir toute évasion, pendant la nuit, on me mit les fers aux pieds. Mes pieds étaient si gonflés que le nègre chargé de l'opération éprouva mille difficultés à les faire entrer dans les anneaux, il fut obligé, pour fermer les anneaux avec le cadenas, de forcer en serrant mes jambes. Je souffris le martyre. Mais à la vue de mes fers, je sentis des larmes mouiller mes yeux ; oui, je pleurai en me voyant enchaîné comme une bête fauve. La précaution était aussi barbare qu'inutile : hélas! ils voyaient bien que je ne devais pas songer à la fuite, car je ne pouvais seulement pas me tenir sur mes jambes.

Mes gardiens avaient refusé de me recevoir sur le bord du tapis : je m'étendis par terre, et après avoir placé mes pieds de manière à ce que les fers ne me fissent pas trop de mal, je m'endormis profondément.

La fatigue avait tellement brisé mon corps, que je prolongeai mon sommeil jusqu'au jour. Je fus réveillé par le nègre qui vint me délivrer des fers. Sans me prévenir, ce butor secoua brusquement les anneaux qui étrei-

gnaient mes pieds. Cette secousse me causa une douleur si vive que si j'avais eu des armes, je n'aurais pas donné à ce brigand le temps d'appeler à son secours. Je tentai de me lever, mais je retombai aussitôt à terre. Mes pieds étaient gonflés et déchirés : les blessures dont mes mains et mes jambes étaient labourées, à la suite du sommeil de la nuit et du froid du matin, entretenaient dans tous mes membres des douleurs aiguës. Les Arabes eurent pitié de mon état ; ils virent que s'ils me forçaient à marcher, ils seraient obligés de m'abandonner au milieu du chemin. On me donna un cheval et nous nous mîmes en route pour le camp d'Abd-el-Kader dont nous n'étions éloignés que d'une dizaine de lieues. Mais, poussés par leur instinct de férocité, les Arabes avaient suspendu à l'arçon de ma selle la tête du malheureux Jonquié. Cette tête exhalait une odeur fétide : les cavaliers s'aperçurent bientôt de la répulsion que j'éprouvais pour cette dépouille ; soudain ils se mirent à percer de part en part ces lambeaux de chair humaine avec la pointe de leurs sabres et à fouiller le crâne avec leurs yatagans, afin de hâter la putréfaction en exposant la cervelle à l'action de l'air et du soleil.

La route que nous parcourions était celle de Mascara à Mostaganem : la voie était creusée par les roues des canons français ; j'éprouvais une joie secrète à suivre des yeux ces ornières. Elles me parlaient de nos soldats, de mon pays, j'espérais que nous aurions la fortune d'être surpris par nos troupes. Nous pouvions tomber dans quelque avant-poste occupé par les Français. Ces pensées me faisaient oublier mes souffrances, la tête sanglante et putride

qui pendait à l'arçon de ma selle, les injures, les coups, les fers. Je voyais les Français, j'entendais les cris de mes libérateurs, j'étais dégagé, je me retrouvais à bord de mon brick, j'embrassais mes amis, mes parents.... Pendant que je poursuivais ces doux rêves, pendant que mon imagination en délire me présentait des images de bonheur, au moment où je me croyais libre, foudroyant, à la tête de ma batterie, les Arabes ; hélas! mes belles illusions se dissipaient bien vite; les Arabes me rappelaient à la réalité en m'appliquant à tout propos des coups de bâton et de crosse de fusil sur les reins. Si mon cheval ralentissait son allure, ils me frappaient ; si je talonnais mon cheval, ils me rouaient de coups en criant :

« Un chien de chrétien, tel que toi, ne doit pas battre le cheval d'un Arabe.

— Brigands! disais-je, si jamais je puis me venger! Brutes que vous êtes! comment voulez-vous donc que je conduise mon cheval? S'il ne marche pas, vous me frappez ; si je le talonne, vous me frappez : bêtes stupides! sauvages! il n'y a pas moyen, avec la meilleure volonté du monde, de s'entendre et de vivre avec vous. »

Nous marchâmes ainsi pendant six heures, avant d'atteindre le camp d'Abd-el-Kader. A la fin, les Arabes poussent des cris de joie, et Adda accourt m'apprendre que nous arrivons au camp du sultan. Nous filons près d'*El-Kaala*. C'est une petite ville située au pied des montagnes, dans une gorge très fraîche et très boisée ; elle est dominée de tous côtés par de hautes montagnes et de jolis jardins lui forment une brillante ceinture. Des sources nom-

breuses y entretiennent une vigoureuse végétation. Adda m'a dit que la ville était défendue par un fort muni de trois pièces de canon. Les principaux habitants sont des *coul-ouglis*; ils fabriquent une grande quantité de haïks. Cette ville renferme douze cents habitants : les sites y sont fort beaux et l'eau y est excellente.

Dès que j'aperçus la tente d'Abd-el-Kader, je sentis battre vivement mon cœur. J'allais me trouver en face de l'homme qui allait décider de mon sort, et je crois qu'il y avait bien quelque sujet d'être vivement ému.

A peine fûmes-nous arrivés à la première tente, que mes guides me firent mettre pied à terre, et nous nous vîmes entourés par des centaines d'Arabes. Hommes, femmes, enfants remplissaient l'air de leurs clameurs confuses, telles que — *Fils de chien* — *chien de chrétien* — *couper sa tête* — le tout accompagné des coups de bâton et des crachements de salive d'usage. Les chaous venaient à mon secours; ils écartaient à coups de bâton ces sauvages, lorsque vous vous êtes présenté devant moi, mon cher Meurice.

Vous savez le reste.

Tel est, mon cher ami, le récit de ma capture. J'ai été bien éprouvé depuis vingt-quatre heures ; mais je n'ose plus me plaindre depuis que je vous ai vu ; vous avez dû cruellement souffrir ; vous êtes bien changé. Je connais déjà toutes les méchancetés des Arabes ; mais cette torture ne durera pas longtemps. Du courage, nous sommes deux, Abd-el-Kader est bon, nous serons bientôt échangés.

— Oui, répondit Meurice, Abd-el-Kader est bon ; mais ses compagnons ne lui ressemblent guère.

— Nous lui demanderons sa protection contre ces misérables. Allons, Meurice, du courage ; nous ne resterons pas ici. J'ai une bonne chance, je suis matelot ; un matelot meurt rarement à terre, ce ne serait ni décent, ni dans nos habitudes. Au civil, le cimetière près de l'église ; au fantassin, le champ de bataille ; au matelot, un boulet aux pieds, et la mer. Allons, Meurice, courage mon ami,

— Votre insouciance et votre gaîté me font du bien. Je vous promets de ne plus me laisser abattre, si vous êtes toujours d'une aussi charmante humeur que celle que vous montrez dans ce moment.

— Ma foi, faisons contre mauvaise fortune bon cœur. Vous reprendrez bientôt votre embonpoint. »

M. de France en parlant ainsi faisait allusion à l'éclat de santé dont jouissait Meurice avant sa captivité. Mais il était loin de lui faire part de l'impression douloureuse que sa vue avait produite sur lui. A l'aspect de cette figure décomposée par la souffrance, de cette maigreur effrayante, de l'abattement des esprits, de la faiblesse de tous ses membres, on pouvait prévoir que Meurice était un homme perdu. A Alger, au dîner de M. Lafont, il était fort et puissant. C'était un homme de quarante ans, blond, d'une figure agréable, d'un esprit aimable et fin, mais très impressionnable. Les mauvais traitements l'avaient réduit à un état déplorable. La souffrance l'avait abruti ; elle avait étouffé chez lui toute activité, toute rectitude dans les idées ; elle avait détraqué sa machine physiquement et

moralement. Elle en avait fait un être faible, crédule, imbécile. Il faut dire aussi que M. Meurice avait été exposé à des tortures inouïes, et que jusqu'à cette époque, il avait mené la vie la plus facile du monde.

« Faisons donc bon cœur contre mauvaise fortune, ajouta Meurice en répondant à la dernière phrase de de France. Je suis dans le camp d'Abd-el-Kader depuis quinze jours; je m'y trouve beaucoup mieux que sous les tentes des tribus et que dans les prisons de Droma. Abd-el-Kader contient la haine et la fureur des Arabes contre les chrétiens. Votre présence va consoler ma misère. Je ne suis plus seul. Deux hommes en imposent toujours plus à leurs ennemis qu'un seul. Et puis vous obtiendrez peut-être facilement les bonnes grâces d'Abd-el-Kader ; alors notre sort changerait de face. Le gouverneur tiendra à vous racheter. Votre délivrance entraînera la mienne. En attendant tâchez de dormir ; bonsoir. Si vous avez froid, approchez-vous de moi, nous nous réchaufferons mutuellement. Bonsoir, de France.

— Bonsoir, Meurice.

— Et dire, qu'il y a cinq mois, nous nous étions donné, à Alger, rendez-vous pour l'hiver prochain, à Paris, au bal de l'Opéra!

— Eh bien, répliqua de France, nous sommes en août, les bals masqués s'ouvrent en janvier, nous avons plus de temps qu'il n'en faut pour nous rendre à Paris, commander nos costumes et prendre nos billets. — Je me déguiserai en Arabe... et vous Meurice, quel costume prendrez-vous?

— Moi... y pensez-vous... le carnaval... quand nous sommes à la veille de mourir...

— Vous m'aviez promis de chasser ces tristes pensées, Meurice, nous sortirons d'ici ; je vous le répète, nous irons passer l'hiver à Paris pour nous refaire — vous vous déguiserez en Arabe au bal de l'Opéra. Nous saurons porter notre costume, et à la fin du bal, je vous invite à souper au Café Anglais. Un souper ds matelots — vous verrez le charme et l'abondance du festin. C'est convenu. Adieu, bonne nuit et bon courage. Abd-el-Kader va nous renvoyer au premier jour.

— Dieu vous entende, cher de France ; votre voix me ravive, je vais m'endormir plus content.

— Tant mieux, mon ami; pour moi je tombe de sommeil, je suis sur pied depuis le jour, adieu. . . . .

. . . .

. . . .

X

MOSTAGANEM

L'audience du sultan. — La tente impériale. — Lit, cabinet. — Divan. — Caisses. Tapis. — L'interrogatoire du prisonnier. — Bonté d'Abd-el-Kader. — Le général Bugeaud et le général Trézel. — Combats de la Macta et de la Tafna. — L'équipement du prisonnier, — L'écritoire et la plume d'Abd-el-Kader. — On change de camp. — Infanterie. — Muletiers. — Chameliers. — Cavalerie. — Encore les trente nègres. — Ben-Faka et Ben-About. — L'étape d'une colonne arabe. — Campement. — Entrée triomphale du sultan dans sa tente. — Abd-el-Kader passé maître dans l'exercice de l'équitation.

Adda et les cavaliers qui l'accompagnaient étaient impatients de présenter leur prisonnier à Abd-el-Kader. Lorsqu'ils jugèrent le moment opportun, ils allèrent chercher le nouveau compagnon de Meurice et ils le conduisirent devant leur sultan.

La tente dans laquelle le prisonnier venait d'être introduit était la plus importante et la plus magnifique du camp. Ceux de nos lecteurs qui ont eu l'occasion de visiter, dans le jardin des Tuileries, la tente dite de l'empereur du Maroc, que l'on installa sur le grand bassin après la bataille d'Isly, pourront se faire une image de la disposition de la

tente d'Abd-el-Kader. Pour ceux de nos lecteurs qui n'ont pas vu ce trophée de notre victoire, nous allons leur donner une description aussi exacte que complète de la tente d'Abd-el-Kader, telle qu'elle existait en 1836.

Cette tente avait trente pieds de long et onze pieds de haut. Elle était tapissée intérieurement de draps de diverses couleurs sur lesquels, au milieu d'arabesques et de croissants rouges, jaunes, bleus, verts, se détachaient des *larmes en argent* pareilles à celles qui, chez nous, surchargent les poêles mortuaires. Un rideau de laine la séparait en deux parties égales. Dans la partie du fond était disposé un matelas sur lequel se couchait le sultan aux heures de la sieste et du sommeil. Une petite porte de service qui s'ouvrait sur le derrière livrait une entrée aux esclaves attachés à la personne d'Abd-el-Kader. C'était encore par cette porte que sortait le maître lorsqu'il se dirigeait vers une autre petite tente, espèce de cabinet dans lequel on avait pratiqué un trou. Nos lecteurs ont deviné l'usage auquel était destinée cette tente. Deux anciens serviteurs, Ben-Faka et Ben-About, sur le compte desquels nous aurons à nous étendre particulièrement, avaient l'office de veiller sur le maître lorsqu'il s'échappait par cette porte, et de lui présenter, au retour, l'eau pour les ablutions.

Les rideaux qui fermaient la tente restaient attachés à deux longues perches pendant la journée et laissaient ainsi accessible, au premier venu, l'entrée de la demeure du maître. Par terre, dans l'un des coins, étaient roulés les quatre drapeaux que quatre cavaliers portaient devant le Sultan lorsqu'il était en marche. On y voyait un tabouret

recouvert en soie rouge, dont Abd-el-Kader se servait pour monter à cheval; à côté était étendu un matelas couvert d'un tapis et garni de deux carreaux en soie rouge. A chaque extrémité de ce matelas étaient disposées une caisse formant accotoir et deux autres caisses qui formaient dossier. Un tapis recouvrait le tout. Tel était le sopha d'Abd-el-Kader. Les caisses renfermaient son argent et sa garde-robe. Les étrangers admis à la présence du sultan s'asseyaient sur un tapis.

Après avoir rassuré le nouveau prisonnier, Abd-el-Kader lui ordonna, avec un sourire plein de bonté, de s'asseoir, et lui dit :

« Où as-tu été pris?

— A Arzew.

— Ton nom?

— France.

— Ah! oui, Français.

— Oui, je suis Français, mais ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Mon nom est France.

— Oui, Français.

— Non, France, comme, par exemple, si tu t'appelais Mascara, Alger, Oran.

— France?

— Oui.

— Ton grade?

— Lieutenant de frégate.

— Capitaine?

— Non, lieutenant de frégate.

— Adda m'a dit que tu étais capitaine. Explique-moi ce que tu étais sur ton navire.

— A bord d'un navire il y a un capitaine ; après le capitaine vient le lieutenant en second ; puis viennent les lieutenants de frégate, au nombre desquels il faut me compter ; ensuite les maîtres, les quartiers-maîtres, les matelots, les novices et les mousses. Ces derniers sont des enfants.

— Je comprends, lieutenant. Tu es le troisième sur le navire ?

— Oui.

— Ne crains rien ; tant que tu resteras près de moi tu ne seras exposé à aucun mauvais traitement. Que deviennent vos généraux ?

— Ils se portent à merveille. Le général Bugeaud t'en a fait voir de cruelles au combat de la Tafna. Cet officier a réparé l'échec que nous avions essuyé à la Macta, où nous avions perdu cinq cents hommes. Quant au général Trézel.....

— Trézel, voilà l'auteur de tous nos maux. Voilà celui qui, en rompant la paix, a causé tous nos désastres.

— Combien as-tu perdu de cavaliers à la Tafna ?

— Combien, répondit Abd-el-Kader avec dépit et colère, qu'est-ce que ça te fait ? L'Arabe n'a pas fait à la Tafna les pertes que le Français a faites à la Macta. Vous n'avez pas réparé la grande victoire que j'ai remportée sur vous. A la Tafna notre perte n'a pas été de cinq cents hommes.

— Nous avons cru que le général Bugeaud t'avait tué douze cents hommes. On nous avait trompés.

— Qui les avait comptés, les morts?

— Ce n'est ni toi ni moi.

— Il faut me croire.

— C'est entendu.

— As-tu besoin de quelque chose aujourd'hui?

— J'ai soif, j'ai faim, je suis tout nu. Fais-moi donner des vivres et des habits. »

Aussitôt Abd-el-Kader fit conduire le prisonnier dans le magasin aux vivres : là, on lui fournit une culotte, un haïk très léger, une chemise et des babouches. On lui rendit son pantalon, et quoiqu'il fût en lambeaux, il se vit dans la nécessité de le mettre, car on n'en trouva pas d'autre dans le magasin. Il reçut en outre pour pitance un melon, des raisins, du pain blanc et de l'eau.

La bienveillance et les bons procédés d'Abd-el-Kader, touchèrent le prisonnier. De France était jeune (la jeunesse est si confiante !) il oubliait déjà les mauvais traitements des cavaliers d'Adda : des espérances rafraîchissaient ses esprits, et lui faisaient savourer avec délices le melon et l'eau que les serviteurs de son nouveau maître lui avaient donnés.

De France avait demandé à écrire à l'amiral Dufresne et au général Rapatel. Sur les huit heures un marabout vint le prendre et l'introduisit dans la tente du sultan. Celui-ci lui prêta sa plume qui n'est autre chose qu'un morceau de roseau ; il reçut une feuille de papier écolier, grande comme la main, et un écritoire.

Cette écritoire était en cuivre et de forme longue et carrée. Dans un des côtés on avait placé l'encre, et dans l'autre, un tiroir ménagé dans l'épaisseur de la boîte, dans lequel on serrait les plumes. De France s'assit par terre, et à la lueur d'un grand chandelier de cuivre et de plomb, dans le goût des chandeliers d'église, il écrivit sur un coffret dans lequel le sultan renfermait ses bijoux.

Ces détails sont bien minutieux, mais ne font-ils pas connaître, mieux que les somptueuses déclamations des rhéteurs, les mœurs, la vie et le dénûment des Arabes et de leur chef. La description de la tente du sultan et de son mobilier n'exprime-t-elle pas abondamment la civilisation des tribus nomades.

D'ailleurs les aventures romanesques et les histoires lamentables ne nous manqueront pas.

Au lever du jour, Meurice et de France furent réveillés par le chef de la tente : — « Chiens de chrétiens, criait-il, fils de chiens, levez-vous : on va démolir la tente, car le sultan a ordonné de lever le camp. »

Et il n'avait pas fini de prévenir les prisonniers que les piquets et la toile de la tente tombaient sur les deux prisonniers, et les mettaient dans la position de poissons pris dans un filet.

C'était une des mille gentillesses dont les Arabes gratifiaient nos compatriotes.

En ce moment un premier roulement de tambour do n nait le signal du ré veil du camp.

Un second roulement de tambour annonça le départ de l'infanterie : on plaça dans des paniers jumeaux, tressés

avec des feuilles de palmiers nains, les objets de campement, et on les chargea sur les chameaux, les mulets et les chevaux de bât.

Un troisième roulement de tambour donna l'ordre aux muletiers et aux conducteurs de chameaux de se mettre en route. Les prisonniers furent placés dans le milieu du convoi : Ben-Faka devait les surveiller pendant le voyage. Meurice et de France, montèrent sur les mulets qui portaient les coffres du sultan et les matelots italiens cheminèrent sur des chameaux.

Pendant les préparatifs que nécessitait la levée du camp, Abd-el-Kader, qui s'était mis en prières dès trois heures du matin, ne cessa de prier qu'au moment où toutes les tentes furent abattues et lorsque les esclaves n'eurent plus qu'à plier la sienne.

On sait que les Arabes, à la ville comme au désert, prient six fois par jour : à trois heures, à six heures, à huit heures du matin, à midi, à quatre heures et à huit heures du soir. Des marabouts, se tournant vers les quatre points cardinaux, appellent les fidèles à la prière, en criant avec une voix lente et grave :

« Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète, venez leur rendre vos hommages. »

Alors un marabout récite la prière dans chaque tente. Les serviteurs d'Abd-el-Kader se rangent en ligne droite à l'entrée de sa tente. Les fidèles commencent par se frotter les mains et la figure avec la poussière. Ils répondent : DIEU EST GRAND, et s'inclinent à tous les signes de salut et d'adoration que fait le marabout à la gloire de l'Être Su-

prême, Ils embrassent la terre en signe d'humilité. La prière finie, ils se lavent les mains et la figure.

Tandis que les nègres pliaient la tente du sultan, celui-ci, entouré des marabouts et des principaux chefs, s'asseyait sur un coussin. Les cavaliers venaient se ranger en ligne à la droite d'Abd-el-Kader, en ayant à leur tête Mouftar, commandant. Trente esclaves nègres occupaient la gauche.

Ces trente nègres étaient attachés à la personne du sultan. Ils formaient sa garde du corps. Ils couchaient à la belle étoile autour de la tente du chef, aux pieds de leurs chevaux, sellés et bridés à toute heure et en tout temps. On a vu, par la conduite que ces trente nègres tinrent à l'égard des dames Lanternier et des deux Allemandes, quelle était la moralité de cette troupe d'élite.

Lorsque la cavalerie, sous le commandement de Mouftar, et les trente nègres, eurent formé leurs lignes, les chefs et les marabouts montèrent à cheval; un esclave conduisant le cheval du sultan par la bride, et un autre esclave, portant le tabouret dont le maître fait son marche-pied, se présentèrent sur le front de la ligne; Abd-el-Kader se leva et se mit en selle.

Alors les chefs donnèrent le signal du départ. (Les Arabes ne se mettent en route qu'au moment où le soleil commence à se montrer.) Les neuf musiciens dont nous avons déjà parlé ouvrirent la marche.

Ils furent suivis par huit Arabes qui portaient, dans des fourreaux de drap rouge, huit longs fusils appartenant au sultan.

Après eux s'avancèrent les quatre porte-drapeaux.

Le premier drapeau, celui de la cavalerie, était en soie rouge.

Le second drapeau, celui de l'infanterie, portait une bande jaune entre deux bandes bleues horizontales.

Le troisième drapeau portait deux bandes horizontales, vert et blanc.

Le quatrième était mi partie jaune et rouge. (Chaque vendredi, jour de repos pour les Arabes, ces drapeaux sont exposés et déployés devant la tente du sultan.)

Les quatre drapeaux précédèrent une ligne de cavaliers au milieu desquels se plaça Abd-el-Kader; puis vinrent les trente nègres, et la marche fut fermée par le reste des cavaliers qui cheminèrent pêle-mêle.

Pendant l'étape, cette colonne n'observait aucun ordre. Cavaliers et fantassins s'abandonnaient aux caprices de leur humeur vagabonde. S'ils découvraient un fruit sur un arbre, une tente isolée, ils sortaient des rangs et allaient cueillir le fruit et piller la tente. Ce corps d'armée, si l'on ose donner ce nom à un millier d'individus, mal armés, mal habillés, arriva à une heure de l'après-midi dans la plaine de Mostaganem.

Cette ville est située à six lieues de la rive gauche de la rivière du Chélif, et à un quart de lieue de la mer. Elle est occupée depuis longtemps par notre armée.

Le lieu du campement fut désigné par le nègre Ben-Faka. L'infanterie arriva la première. Les muletiers et les conducteurs de chameaux déchargèrent les fardeaux, et les

soldats dressèrent les tentes; l'entrée de chaque tente, selon la coutume des Arabes, fut tournée du côté du sud-est. Ces peuples s'orientent si bien, même par les plus mauvais temps, qu'ils ne se trompent jamais, et que le premier soleil qui point à l'horizon dore leur porte de ses rayons naissants. L'habitude leur tient lieu de science et les conduit à des résultats que l'homme civilisé ne finit par obtenir qu'après de longues et patientes études.

Tandis que les esclaves, sous la direction de Ben-Faka, mettaient la dernière main à consolider l'édifice de la tente du sultan, les sons rauques et discordants de la musique militaire annoncèrent l'arrivée d'Abd-el-Kader. La cavalerie n'était plus éloignée du chemin du camp que par une distance de dix minutes. Les cavaliers commençaient à se détacher par bandes du corps principal de la troupe ; ils partaient au grand galop, et, lorsqu'ils avaient franchi une distance de trois cents pas, ils tournaient brusquement leurs chevaux, revenaient ventre à terre sur le front de la colonne, en tenant Abd-el-Kader couché en joue; au moment où ils n'étaient séparés du sultan que par une portée de fusil, ils détournaient le canon de leurs armes, et les déchargeaient dans les jambes de son cheval. Ce manége, dont le but était de rendre au sultan les honneurs militaires dus à son sang, se continua jusqu'à l'arrivée du chef dans le camp. En cet instant, les cavaliers coururent se former en bataille à la droite de la tente, et les trente nègres s'échelonnèrent à gauche un à un sur une même ligne.

La musique remplissait l'air de ses sauvages mélodies;

le rugissement du canon, porté par la brise de colline en colline, annonçait aux tribus du voisinage l'entrée du sultan dans son camp, et Abd-el-Kader traversait la haie que formait sa cavalerie, en faisant caracoler son cheval et en promenant sur ses Arabes un regard dans lequel se peignaient son despotisme et son orgueil.

Soudain deux esclaves, armés de longues perches, soulèvent les coins de la tente impériale ; le cheval se cabre ; il remplit l'air de ses sauvages hennissements : l'animal aiguillonné, se dresse sur ses jambes de derrière et il marche ainsi tout droit dans l'intérieur de la tente, en foulant sous ses pieds les tapis qui couvrent le sol. Pendant cette entrée triomphale, Abd-el-Kader prend un air superbe et dégagé et passe en revue ses Arabes, qui, la bouche béante, restent en admiration devant son adresse et sa grâce à manier un cheval.

Abd-el-Kader est le meilleur cavalier que nos prisonniers aient encore rencontré parmi les Arabes. Le sultan, disent-ils, a les jambes courtes et le buste très long. La coutume qu'ont les Arabes de tenir leurs étriers très peu allongés, favorise singulièrement Abd-el-Kader : elle empêche de remarquer la disproportion des jambes avec le reste du corps. Le sultan possédait plusieurs chevaux, mais il montait de préférence un cheval noir magnifique.

Dès que le coursier eut cessé de marcher, le zélé Ben-Faka se prosterna et offrit au sultan pour descendre de cheval son dos en manière de tabouret. Un esclave emmena le cheval, et le fit promener pendant dix minutes devant la tente. Les marabouts et les principaux chefs entourèrent

l'émir. Mouftar ordonna aux tambours de battre ; on rompit les rangs, et chaque cavalier alla attacher son cheval devant la tente que les gens des bagages lui avaient dressée.

XI

OUED-CHÉLIFF

Excellent procédé pour recueillir l'impôt. — Le sac d'une ville. — L'alerte au camp d'Abd-el-Kader. — Marche de nuit. — Tumulte. — Retour des cavaliers. — Marche. — Le bey Ibrahim à Mostaganem. — La montagne des Lentisques et des Chênes verts. — Un paysage délicieux et une belle source d'eau vive. — Raffinements d'un échanson. — Les kaïts et les tributs. — Impôts en nature. — Un don d'Abd-el-Kader de quarante-huit sous aux prisonniers. — Bon repas. — Café. — Ben-Faka et son miroir. — Les convois du Maroc. — La trahison de l'empereur.

Le bruit du canon avait prévenu les chefs des tribus voisines de l'arrivée du sultan. Ils vinrent lui rendre leurs hommages et entrèrent pêle-mêle dans sa tente. Là, ils s'avancèrent vers Abd-el-Kader, qui était assis sur son canapé, et lui baisèrent, en signe de respect et d'obéissance, sa main, le turban formé par les plis de son haïk et un des coins de son burnous. Abd-el-Kader faisait le simulacre de leur baiser la main. Les visiteurs étaient en petit nombre; plusieurs tribus venaient de se rallier aux Français; aussi le camp ne reçut-il le soir que quelques plats de couscoussou pour la nourriture du soldat.

Les tambours donnèrent, au milieu de la nuit, le signal d'alerte ; chacun se mit sur pied ; le bruit courait qu'Ibrahim, bey de Mostaganem, avait fait une sortie et marchait à la rencontre du Sultan. A minuit, Abd-el-Kader partit du camp avec la cavalerie, et se dirigea du côté d'Ibrahim, afin de surveiller ses mouvements.

A la pointe du jour, Abd-el-Kader était de retour dans son camp. Il n'avait pas vu Ibrahim et il apportait la nouvelle que l'armée française était sortie depuis quatre jours des murs d'Oran. Les mouvements d'Ibrahim l'inquiétaient, aussi fit-il porter son camp à cinq minutes du chemin d'El-Kaala.

Le canon avait beau annoncer l'arrivée du Sultan aux habitants d'El-Kaala, personne n'accourait dans le camp impérial. La présence prolongée des troupes d'Abd-el-Kader dans ces contrées avait épuisé la ville et les tribus environnantes. Les Turcs d'El-Kaala se sauvèrent dans les montagnes en emportant leur argent.

Il fallait nourrir les soldats. En cette occurrence, Abd-el-Kader eut recours au procédé brutal et expéditif des gouvernements despotiques. Il se dirigea vers El-Kaala avec cinquante cavaliers et il ramena quelque temps après dans son camp ses soldats chargés des tapis, des vêtements et des vivres qu'ils venaient de piller chez les plus récalcitrants de la ville.

Dès le lendemain de la visite du sultan dans Kaala, les Arabes levèrent leur camp et se dirigèrent vers le nord. Une marche de sept heures porta les troupes à l'extrémité de la plaine de Mostaganem du côté de l'*Oued*-Chéliff. (*Oued*,

ruisseau, rivière). La rivière du Chéliff prend sa source dans les montagnes, au sud de Milianah, coule de l'est à l'ouest, et se jette dans la mer, près du cap Ivi, entre le cap de Ténèz et le golfe d'Arzew. Ben-Faka assit le camp sur une montagne, au milieu d'un bois de chênes verts et de lentisques. Cette montagne bordait la plaine de Mostaganem, et de ce point, la vue embrassait la plaine dans toute son étendue.

Cette position était des plus pittoresques et des plus riantes. La plaine était couverte de tentes, de troupeaux et de moissons. Un ravin, couronné de figuiers, d'oliviers d'amandiers, de pêchers, d'abricotiers et de vignes, liait la plaine à la montagne. Des jardins, abondamment fournis d'arbres fruitiers et de fleurs, offraient un aspect varié et charmant. Ils étaient tracés sur les deux versants du ravin et recevaient les eaux des mille sources qui allaient alimenter la plaine dans leur course limpide et capricieuse.

Ce site, comme on le voit, est délicieux, et lorsque le poète en fait la description, on est tenté de s'y arrêter, pour chanter les ruisseaux murmurants qui roulent sur un sable d'or le cristal argenté de leurs ondes fugitives, le parfum et l'éclat des fleurs, et les plantes peintes des plus vives couleurs, et qui, pareilles à des odalisques, nonchalantes et rêveuses, au milieu de ces verdoyantes solitudes, prêtent l'oreille aux gazouillements des oiseaux et leurs lèvres aux baisers embaumés de la brise amoureuse.

A quelque distance du camp, on voyait les ruines d'un moulin à eau, dont la construction doit, sans hésitation, être attribuée aux Espagnols. Espérons qu'un jour nous

saurons tirer partie de cette admirable contrée, en formant des établissements agricoles dans la plaine, et en fondant des usines dans cette gorge de montagnes. Les chutes d'eau communiqueraient la vie et le mouvement à des fabriques de tout genre. Outre le blé et l'orge qu'on récolterait en abondance dans la plaine, si on réunissait les eaux aux pieds de la montagne dans de vastes réservoirs, on obtiendrait de belles et de bonnes prairies dont on retirerait beaucoup de foin, sans compter le regain qui équivaudrait souvent à la première récolte.

La tente du sultan fut dressée à trois cents pas d'une source qui jaillissait de terre et qui formait un bassin d'eau vive, d'une surface de vingt pieds carrés. Zaka, échanson d'Abd-el-Kader, fit creuser par les esclaves, pour tempérer la chaleur qui était très forte, deux petites rigoles, au moyen desquelles on amena l'eau du bassin dans la tente impériale. Là, elle fut reçue dans deux tranchées; et lorsqu'on eut soulevé les rideaux qui remplissaient l'espace vide entre les cordes destinées à tenir les bouts de la tente à terre et les pans mêmes de la tente, on eut l'image d'un îlot rafraîchi et caressé par un courant d'eau aussi pur que le cristal, aussi mélodieux que le soupir d'une vierge endormie.

La beauté et la bonté de ce campement excitèrent la joie dans toutes les tentes. Les Arabes s'humanisèrent : la clémence et la générosité du ciel et de la terre influent sur le cœur des hommes et l'invitent à partager ses richesses et sa gaîté avec ceux qui souffrent. Les prisonniers furent mieux traités. On leur donna leur part des melons, des

pastèques, des pêches, des figues et des raisins qui furent distribués dans le camp. Abd-el-Kader fit remettre à Meurice et à de France douze piécettes de huit *mousouné* chaque. (Le *mousouné* vaut un sou ; douze pièces de huit mousouné chacune font 4 fr. 80 cent. de notre monnaie.) Certes, cette gratification était bien minime, mais elle avait une grande importance aux yeux des prisonniers : n'était-elle une manifestation publique que le sultan leur donnait de sa bienveillance et de sa libéralité?

Sur les quatre heures, toutes les tribus des environs, conduites par leurs *Kaïts*, vinrent au camp payer l'impôt.

(Une tribu se compose de plusieurs familles qui habitent sous des tentes. Elles sont gouvernées chacune par un chef qu'on appelle *Kaït* et qui est nommé par Abd-el-Kader.)

Chaque tribu était précédée par son Kaït, à cheval et armé d'un bâton. Les Arabes, hommes, femmes et enfants le suivaient deux à deux, en portant sur leur tête des plats de couscoussou.

Les plus riches d'entre eux marchaient hors des rangs, en tenant dans leurs mains des perches de bois dans lesquelles étaient embrochés des moutons rôtis. Lorsqu'ils furent arrivés devant la tente d'Abd-el-Kader, le Kaït s'avança et annonça au sultan qu'il apportait le tribut. Alors on vit les Arabes appuyer leurs broches sur la terre, en les tenant dans une position verticale, tandis que les autres déposèrent leurs plats de couscoussou à l'entrée de la tente. Ces plats de couscoussou, dorés de miel, farcis d'œufs durs,

assaisonnés de raisins secs, relevés par des volailles bouillies et des quartiers de mouton, présentaient à l'œil un aspect appétissant et varié, et portaient à l'odorat un fumet des plus régalants. Les Arabes se précipitèrent dans la tente pour saluer le sultan : plusieurs d'entre eux à la faveur du tumulte et au mépris de la présence du chef vénéré, se disposèrent à dérober les mets déposés par terre. Les Kaïts dispersèrent les pillards à coups de bâton et parvinrent, non sans peine, à rétablir l'ordre.

Abd-el-Kader promena ses regards sur les provisions, déposées avec symétrie devant la tente, et Ben-Faka en fit la distribution dans le camp.

Aussitôt que le sultan eut terminé son repas, Ben-Faka, qui lui sert de chef d'office, rapporta les débris du dîner impérial dans la tente occupée par Meurice et de France. Les esclaves étendirent sur le tapis qui couvrait le sol, une peau de cuir sur laquelle on servit le plat de couscoussou entamé par le sultan.

Ben-Faka et plusieurs marabouts s'accroupirent en cercle autour de la nappe de cuir, et dévorèrent sans pain et en les dépeçant avec les doigts le couscoussou et le mouton.

Abd-el-Kader avait déjà remis dans le plat les os et les morceaux de viande qu'il avait entamés. Ben-Faka et les marabouts, après avoir mangé le couscoussou et déchiqueté le mouton, rejetèrent dans le plat les os et la viande dont ils ne voulurent pas ; et lorsque ces importants convives eurent satisfait leur faim, leur desserte passa dans de troisièmes mains : elle forma le souper des esclaves d'Abd-

el-Kader, lesquels, avec la férocité gloutonne de chiens affamés, dévorèrent ces os et ces lambeaux de viande.

Ben-Faka était de bonne humeur ; il jeta en dehors du cercle, c'est à dire en dehors du tapis sur lequel il était assis avec les marabouts, à Meurice et à de France, un quartier de mouton qu'il leur fallut manger sans pain et avec les doigts ; ils eurent encore quelques bribes du plat de couscoussou. L'eau claire composait toute la boisson ; elle était renfermée dans des outres en peau de bouc. Une seule et même écuelle était à la disposition des convives ; on ne la lavait jamais, et nous n'avons pas besoin d'ajouter que les prisonniers buvaient toujours les derniers.

Quelque maigre que fût ce repas, les prisonniers n'en furent pas moins très satisfaits. C'était la première fois qu'ils mangeaient de la viande depuis les jours de leur captivité ; et ils n'avaient pas encore eu le temps d'oublier les mauvais traitements et les privations auxquels ils avaient été exposés.

De France, afin de fêter cette heureuse journée, demanda à Ben-Faka la permission de faire apporter du café.

« Du café à un chien de chrétien ? s'écria Ben-Faka.

— Et pourquoi pas ? reprit de France.

— Mais qui le paiera ?

— Le sultan ne m'a-t-il pas donné des piécettes ce matin ?

— Le sultan est grand, généreux, n'est-ce pas ?

— Il est grand, généreux, magnifique, ton sultan ! s'écrie avec emphase le prisonnier : il m'a donné six piécet-

tes (48 *sous*) ; certes, si jamais je suis échangé, je proclamerai sa libéralité chez les chrétiens. »

Cette réponse louangeuse adoucit le rigide Ben-Faka. Son cafetier entrait dans ce moment : il lui ordonna de servir du café aux deux prisonniers.

(Chaque chef mène à sa suite un serviteur qui est chargé de lui préparer son café. Les cafetiers dressent dans le camp une tente dans laquelle on va fumer sa pipe et prendre son café.)

Ben-Faka était un personnage d'importance, ainsi que Ben-About avec lequel il partageait la confiance d'Abd-el-Kader. Ce dernier a été le précepteur du sultan : il est chargé de garder la tente et le trésor de son maître pendant son absence ; c'est une sorte de ministre des finances.

Il bredouille en parlant ; une balle lui a emporté la moitié des dents et la moitié de la langue. Ben-Faka est un ancien esclave nègre du père d'Abd-el-Kader. Il a vu naître le sultan et il l'a soigné pendant son enfance : il lui est très attaché et occupe le poste d'intendant des vivres, de ministre du commerce.

Ben-Faka partageait la gaîté commune à la suite du repas : il se mit à causer avec Meurice et de France et à leur vanter la puissance et les richesses de son maître. Il recherchait, pour ainsi dire, les bonnes grâces des prisonniers, afin de leur arracher la promesse de quelques cadeaux s'ils venaient à recouvrer la liberté. Ben-Faka montra à la compagnie une tabatière dont le couvercle était garni d'une petite glace. Les marabouts et les Arabes qui étaient pré-

sents, ne se lassaient point d'admirer ce bijou. Ben-Faka était aussi glorieux et aussi heureux de posséder cette tabatière, qu'un Juif l'aurait été de posséder le joyau le plus riche de la couronne des rois d'Espagne.

M. de France faisait remarquer un peu plus tard, à cette occasion, que les Arabes étaient aussi étrangers aux produits de la civilisation que les sauvages des îles les plus reculées. Lorsque ceux des Arabes qui étaient à cette époque nos alliés, montèrent à bord de *l'Alcyon*, ils ne cessèrent de regarder le dôme en cuivre qui couvrait l'habitacle. Ce dôme était bien poli et bien fourbi. Les Arabes se miraient dedans et on en voyait plusieurs qui, pareils à des singes auxquels on présente un miroir, allaient, venaient, tournaient, cherchaient à saisir leur image : ils finissaient par faire enlever le dôme pour s'assurer s'il n'y avait pas quelque personne cachée dessous.

Meurice ne perdit pas cette occasion d'entretenir les bonnes dispositions de Ben-Faka ; et il se hâta de lui promettre, s'il recouvrait la liberté, de lui envoyer d'Alger une tabatière en or. Nous vous laissons à deviner la joie de Ben-Faka et les assurances de bons traitements, qu'il fit au chien de chrétien.

En ce moment l'esclave du cafetier de Ben-Faka vint interrompre la conversation : il portait sur un plateau en ferblanc deux petites tasses en faïence qu'il posa devant les prisonniers. Ces tasses n'avaient pas d'anses ; et elles étaient placées, afin que l'on pût s'en servir sans se brûler les doigts, dans de petites tasses en cuivre. Le café était délicieux et on le servit à la turque, avec le marc. Chaque

tasse avec la cassonade, coûta un sou, et on donna de plus une pipe à fumer.

Certes, si Meurice et de France avaient été traités pendant les jours que durèrent leur captivité avec l'humanité que Ben-Faka leur témoigna sur les bords du Chéliff; si les généreuses intentions d'Abd-el-Kader avaient été secondées ainsi qu'elles le furent dans ce campement, les prisonniers n'auraient pas eu à se plaindre de leur sort. La saison était chaude et belle; les vivres arrivaient régulièrement et en abondance; la présence du sultan contenait les mauvais instincts des Arabes. Aussi les prisonniers conservèrent-ils un doux souvenir de cette journée: ils jouirent de quelques heures de repos; ils goûtèrent presque quelque bonheur. Mais cette tranquillité et ce bien-être ne devaient pas être de longue durée.

A l'époque où les évènements dont nous nous sommes fait l'historien se passaient dans le camp d'Abd-el-Kader, on se préoccupait beaucoup en France des relations que notre ennemi dans l'Algérie, pouvait entretenir avec l'empereur du Maroc. On savait l'insuffisance des ressources d'Abd-el-Kader, on connaissait la pénurie de son trésor et les difficultés qu'il rencontrait lorsqu'il s'agissait pour lui de faire rentrer l'impôt. Le bruit était généralement accrédité à Alger qu'Abd-el-Kader recevait des subsides du Maroc. Cependant on répondait que ces *on dit* ne devaient inspirer aucune créance sérieuse. Le ministère français envoyait des agents dans le Maroc pour s'assurer de la neutralité de l'empereur: celui-ci jurait qu'il ne favorisait en aucune façon la résistance d'Abd-el-Kader; et, fort des

réponses de Muley-Abd-er-Rhaman, notre gouvernement publiait dans les journaux et dans les chambres que l'empereur du Maroc ne fournissait aucune espèce de secours à Abd-el-Kader. Tandis que le ministère se reposait sur le rapport des agents qu'il avait accrédités dans le Maroc, les prisonniers français voyaient chaque jour arriver dans le camp d'Abd-el-Kader des convois en argent, en poudre, en effets d'habillements, en biscuits et en armes que l'empereur Muley-Abd-er-Rhaman expédiait à notre compétiteur.

Ainsi le 7 août 1836, Meurice notait sur son carnet, qu'Abd-el-Kader avait reçu du Maroc, un convoi qui apportait des chemises, des calottes, des babouches, des culottes et des capotes pour six cents hommes.

A la date du 15 août, Meurice avait encore inscrit sur son carnet l'arrivée d'un convoi expédié du Maroc et chargé de poudre et de balles.

Le 25 du même mois, Ben-Faka faisait appeler de France, et après avoir compté des ballots que les esclaves emmagasinaient :

« Regarde, lui disait-il, si le sultan n'est pas grand. Sa puissance s'étend au loin. Ses alliés ne l'ont pas abandonné. Voici qu'ils lui envoient du biscuit et du salpêtre.

— De quels alliés veux-tu parler? demanda le prisonnier.

— De Muley-Abd-er-Rhaman, empereur du Maroc.

— Tu es bien sûr de ce que tu dis ?

— Quel autre que l'empereur du Maroc nous expédie-

rait ces provisions ? Vois la marque ; interroge les muletiers et les chameliers. Abd-el-Kader vous chassera de l'Algérie ; car Dieu ne le laissera jamais manquer de rien, tant qu'il s'agira de réconquérir nos villes et de combattre les chrétiens.

— Tu crois donc ton maître plus puissant que le roi des Français? Tu crois que les ressources qu'il tire à grand'-peine d'un allié, peuvent se comparer à celles que fournit notre beau pays ? Va, une journée de combat, une nuit de mauvais temps auront bien vite épuisé ces provisions.

— Fils de chien ! gouverne mieux ta langue,» s'écria Ben-Faka en crachant à la figure du prisonnier et en lui administrant un coup de bâton sur les jambes, argument sans réplique.

L'arrivée des convois que Muley-Abd-er-Rhaman faisait passer à Abd-el-Kader était signalée dans le camp par des transports de joie, des coups de fusil et de vives acclamations. Les Arabes rendaient au chef du convoi, les honneurs qu'ils rendaient à Abd-el-Kader lorsqu'il faisait son entrée dans son camp.

Aujourd'hui cette question des secours du Maroc et des subsides fournis par l'empereur à Abd-el-Kader est épuisée. Nos ministres ont été contraints d'ouvrir les yeux à l'évidence des faits. Leur hésitation a dû cesser devant les évènements. On s'est décidé bien tard à demander compte au Maroc de ses fausses protestations de neutralité et du concours actif qu'il prêtait à Abd-el-Kader. Il a fallu que les Marocains pénétrassent à main armée sur notre terri-

toire pour que nous nous décidassions à les punir de leur perfidie et de leur témérité.

Le bombardement de Tanger et de Mogador ; la victoire d'Isly ont châtié l'insigne mauvaise foi et l'odieuse forfanterie du Maroc. Muley-Abd-er-Rhaman a juré de respecter nos frontières, de protéger nos compatriotes et d'interner Abd-el-Kader. On lui a donné la paix, alors qu'on pouvait l'écraser.

De telles générosités, si elles ne sont pas une trahison, sont une faute ruineuse lorsqu'elles s'adressent à des barbares, à des mahométans. Ces peuples ne peuvent être réduits que par la force brutale. L'incendie, la ruine des villes et des campagnes, la guerre avec tous ses fléaux peuvent seuls toucher ces populations abruties. Ne voyez-vous pas que les officiers de Muley-Abd-er-Rhaman et d'Abd-el-Kader n'obtiennent respect, soumission des Arabes qu'en les rouant de coups de bâton. Pensez-vous que le génie grossier de ces peuples puisse apprécier le procédé de la France qui se dit *assez riche pour payer les frais que lui a coûtés sa victoire?* Non : vous ne pouvez le penser qu'en demeurant dans l'ignorance la plus déplorable sur l'instinct de ces peuplades fanatiques, rapaces et méchantes.

L'empereur du Maroc a-t-il tenu ses engagements ? Il en a eu la volonté, dites-vous ; mais la force lui a manqué. Et vous lui expédiez aujourd'hui du canon, pour l'aider dans la guerre qu'il va faire à Abd-el-Kader. A quoi bon alors, avoir culbuté dans la mer les canons qui armaient les remparts de Mogador ?

Quand donc viendra le jour, où l'on agira dans le Maroc

et dans l'Algérie, sans prêter l'oreille aux équivoques et aux menaçantes insinuations de l'Angleterre ? Si le cabinet de Londres tremble pour Gibraltar, le cabinet des Tuileries ne doit-il pas trembler pour l'Algérie française ?

XII

OUED-MINA

Le courrier d'Oran et de Mostaganem. — Par quelles mains passent les lettres de nos généraux. — Abd-el-Kader est mystifié par le prisonnier chrétien. — Agriculture et température de l'Algérie. — La plaine de l'Oued-Mina. — Un marché d'esclaves dans le camp d'Abd-el-Kader. — Le Garabas, la jeune négresse et M. A. de France. — Vente et achat de la captive. — Le coupeur de têtes. — La révolte des Béni-Flitas et des Ouled-Chélifs. — Lettre de l'oncle d'Abd-el-Kader à son neveu le sultan. — Un compétiteur. — Grave complication dans la situation d'Abd-el-Kader.

Abd-el-Kader a trouvé dans le patriotisme et dans la croyance religieuse des Arabes, dans sa connaissance des localités, dans la sobriété de ses troupes, de puissants auxiliaire contre l'armée française. Il a, de plus, été jusqu'à ce jour parfaitement secondé par ses espions et ses émissaires. Ainsi, tandis que l'empereur Abd-er-Rhaman, au mépris de la foi jurée, prêtait la main aux attaques d'Abd-el-Kader, les Arabes auxquels nos généraux accordaient leur protection et auxquels ils confiaient leurs dépêches nous trahissaient indignement. C'était de bonne guerre pour ces misérables que de livrer à nos ennemis la correspondance de

nos chefs. Le sentiment du devoir, la reconnaissance la plus vulgaire leur faisaient-ils une loi de la fidélité? Ce n'était pas possible, lorsque les marabouts leur prêchaient que tromper, piller, égorger les Français étaient autant d'actions aussi agréables à Dieu qu'à Mahomet.

Ainsi trois jours après l'arrivée du dernier convoi marocain en août, deux espions arabes se présentaient dans le camp d'Abd-el-Kader. Le premier apportait une quantité considérable de pierres à fusil qu'il avait achetées à Oran; le second, chargé par l'administration française de porter la correspondance du commandant de Tlemcen à Oran, et d'Oran à Tlemcem, remettait à Abd-el-Kader un paquet de lettres. Le sultan les décachetait, ordonnait à Meurice de lui en faire la lecture; puis, une fois qu'il en avait pris connaissance, il les recachetait et les expédiait à Oran, où elles étaient adressées. Quelques jours après, le même Arabe, qui continuait à remplir l'emploi de courrier des Français, revint au camp porter à Abd-el-Kader la réponse du général de Létang, commandant de la place d'Oran, aux lettres du commandant de Tlemcen.

Abd-el-Kader fit appeler de France, décacheta devant lui avec beaucoup de précaution les lettres du général de Létang et ordonna au prisonnier de les lui lire à haute voix. Le général commençait par annoncer qu'il était de retour de son expédition contre les Béni-Amers. J'ai accompli, disait-il, ce coup de main sans coup férir et j'ai vidé les silos des Arabes contre lesquels j'avais dirigé ma sortie. J'ai une triste nouvelle à vous communiquer, ajoutait en finissant le général, les officiers du brick le *Loiret*,

en station à Arzew, ont fait la folie d'aller à la chasse : M. de France, lieutenant de frégate, est tombé au pouvoir des Arabes.

Le prisonnier ne lut que la seconde partie de la dépêche, celle qui avait trait aux officiers du brick. Abd-el-Kader parut s'étonner de ce qu'il n'était pas question des opérations militaires.

« Est-ce bien tout ce qu'il y a, lui dit le sultan.

— Oui.

— Tu me trompes.

— Lis plutôt. »

Le prisonnier était certain qu'Abd-el-Kader ne savait pas lire le français.

(Le sultan parle un peu français ; il s'exprime aisément en italien, mais soit par orgueil, soit pour ménager la susceptibilité et le fanatisme des Arabes, il ne parle jamais *chrétien* avec le chien de chrétien.)

« Mais, reprit le sultan, il n'est pas question des mouvements des troupes chrétiennes ; il doit en informer cependant le chef de Tlemcen.

— Il paraît qu'il ne le doit pas, puisqu'il ne l'a pas écrit.

— Va-t-en. »

De France, en rentrant dans sa tente, s'empressa de prévenir Meurice de ce qui venait de se passer à propos de ces lettres et du tour qu'il avait joué à Abd-el-Kader. Au même instant parut un marabout qui ordonna à Meurice de se transporter auprès du sultan. De France avait pressenti le projet d'Abd-el-Kader, et il avait été bien inspiré en fai-

sant la leçon à Meurice, car celui-ci reçut l'ordre de lire à haute voix la lettre du général de Létang. Meurice se contenta de rapporter le passage qui avait trait aux officiers du *Loiret*, aussi le sultan le renvoya-t-il très satisfait et tout à fait revenu de la prévention qu'il avait conçue contre M. de France, auquel il avait un moment attribué un mensonge et une trahison.

Après avoir séjourné pendant six jours (du 23 au 29 août) sur les bords du Chéliff, les Arabes, firent une étape de six heures, et postèrent leur camp sur les bords de l'*Oued-Mina*. La Mina est une rivière très encaissée, au courant rapide et qui prend sa source dans l'est de Tekédempta.

Elle se jette, à six lieues de la côte, dans le Chéliff, le fleuve le plus considérable du pays. Ben-Faka assit son camp sur une colline élevée qui se lie aux montagnes aux pieds desquelles s'ouvre la partie ouest de la plaine de Milianah. Cette province n'est pas boisée, mais les montagnes, qui en forment les limites, sont couvertes de chênes verts et de lentisques.

Cet emplacement était aussi beau et aussi pittoresque que celui que l'on venait de quitter sur le Chéliff.

A quelque distance de la tente des prisonniers, une chute d'eau, d'un volume assez considérable, formait une cascade d'un effet délicieux.

On voyait encore les ruines d'une muraille qui avait servi à retenir les eaux et à former une chaussée. Quelques canaux d'irrigation, creusés de main d'homme, prenaient les eaux de ce bassin.

A quels ouvriers aurait-on pu attribuer la fondation de ces travaux? Nul n'aurait osé le dire, ni en faire remonter l'origine soit aux Romains, soit aux Maures, soit aux Espagnols. En attendant, les eaux de la cascade se précipitaient dans la plaine, où elles se perdaient bien vite. Et cependant, si une main habile et prévoyante les avaient rassemblées au pied de la colline, dans un vaste bassin; si elle les avait conduites de ce réservoir dans la plaine par des rigoles qui auraient sillonné les terres incultes, on aurait bientôt fauché de vertes et fécondes prairies, sur ces terres incultes, dévorées par des plantes parasites et les broussailles et les herbes brûlées par le soleil.

La plaine de l'Oued-Mina produirait encore l'orge et le blé en abondance.

Mais les Arabes ne travaillent pas leurs terres : ils sèment très clair, labourent mal et ne donnent qu'une façon aux terres ; leur charrues déchirent tout au plus le sol à un ou deux pouces de profondeur ; et cependant on voit des pieds de blé qui portent jusqu'à sept et huit tiges.

Lorsque les laboureurs rencontrent, en traçant leur sillon, un palmier nain ou des broussailles, ils décrivent une courbe autour de cet obstacle.

Les Arabes conservent le grain dans des *silos*. Ce sont de grands trous pratiqués dans la terre et dont le sommet est récrépi avec de la chaux.

Tels sont les greniers des Arabes ; ils renferment leur blé, leur orge, leurs pailles dans ces caves : on ne pénètre dans l'intérieur, qu'au moyen d'un trou ménagé dans la partie supérieure, dont la forme est celle d'un entonnoir

renversé, par lequel un homme peut à peine passer. Ces magasins sont construits avec un soin si particulier que l'eau et l'humidité n'y pénètrent jamais et que les denrées s'y conservent parfaitement.

Les Arabes récoltent les légumes en petit nombre ; ils les font par saison : ils ont des pois, des fèves, des pommes de terres, des radis, des navets, des oignons, de l'ail et du piment.

Les jardins qui entourent les villes nourrissent une grande quantité d'arbres fruitiers, de concombres, de citrouilles, de pastèques et de melons.

L'herbe en verdure est mangée par les chevaux. Certaine parties de ce territoire, telle que celles de Milianah à Blidah pourraient fournir beaucoup d'huile.

A l'époque où le camp d'Abd-el-Kader s'élevait sur les rives de l'Oued-Mina, la température du mois d'août produisait un bien-être des plus délicieux, et faisait de cette contrée une terre de promission. Mais le ciel de l'Algérie est loin d'être aussi doux qu'on se l'imagine généralement en France. Le climat de ce pays offre beaucoup de ressemblance avec celui qui règne dans les provinces méridionales de notre pays où nous voyons de hautes montagnes dont le sommet est encore couronné de neiges au milieu des plus fortes chaleurs de l'été. L'hiver est pluvieux ; les nuits sont fraîches et humides, circonstance qui doit contrarier la culture de la canne à sucre, du coton, de l'indigo, du café, etc., dans les montagnes : nous verrons bientôt les prisonniers exposés au froid le plus rigoureux.

A peine Abd-el-Kader se fut-il campé sur l'Oued-Mina,

qu'il frappa les tribus des environs d'un double impôt. Le sultan punissait de cette façon les Arabes de cette province parce qu'ils avaient fait un bon accueil au bey de Mostaganem, Ibrahim.

Chaque jour les cavaliers ramenaient dans le camp les chevaux, les bœufs et les moutons qu'ils avaient pillés.

Des journées entières étaient employées à compter, dans la tente du sultan, l'argent qu'on avait volé. Il ne faut pas conclure de cette particularité que des trésors s'engouffraient dans la caisse impériale. Les Arabes sont d'une défiance et d'une avidité excessives.

On les voit compter une somme d'argent dix et quinze fois de suite.

Le premier écrivain d'Abd-el-Kader allait souvent se cacher dans la tente des prisonniers, et là, blotti derrière les ballots et sous son haïk, il employait des heures entières à compter et à recompter son argent.

Les mesures aussi sévères que rapaces dont Abd-el-Kader avait ordonné l'emploi ne produisaient que de médiocres résultats. Les Arabes ne s'exécutaient pas. Alors une partie de la cavalerie se jeta dans toutes les tribus, et le soir elle rentra chargée de butin et en traînant à sa suite des chevaux, des bœufs, des moutons, des nègres, des femmes et des enfants.

Cette razzia nécessita la vente à l'encan de ce bétail humain et l'on vit dans le camp un marché d'esclaves.

A la nouvelle de la mise en vente des prisonniers faits sur les tribus, les Arabes des environs se présentèrent au

marché et marchandèrent les couples de nègres ou de femmes qu'ils jugèrent propres à leur service.

L'acheteur jetait un coup d'œil rapide sur les esclaves qui étaient accroupis par terre. S'il découvrait un individu qui lui convenait, il le faisait lever et le passait en revue, ainsi que dans nos foires, on passe en revue des pieds à la tête, un bœuf ou un porc. Il examinait attentivement les yeux, les mains, les jambes, les pieds de l'esclave ; il lui faisait ouvrir la bouche et comptait toutes ses dents.

S'il s'agissait d'une femme, on lui pressait le sein pour savoir si l'infortunée avait du lait. Les individus des deux sexes, exposés en vente, se laissaient faire avec la plus grande indifférence et la plus complète insensibilité. Le marché conclu, ils se levaient et suivaient, dans une parfaite impassibilité, leur nouveau maître.

Au nombre des prisonniers que Ben-Faka était chargé de vendre pour le compte de l'émir, se trouvait une jeune négresse de quatorze ans, que le fidèle serviteur avait remise dans la tente des prisonniers français.

Ben-Faka avait plus de confiance en Meurice et en son compagnon que dans les Arabes les mieux accrédités par leur fortune et leur piété. Cette pauvre fille était belle. Ses grands yeux exprimaient la douceur et la timidité ; ses lèvres avaient la couleur rouge du corail ; ses dents ressemblaient par leur éclat aux perles enchâssées dans la poignée d'un riche yatagan. Les jambes avaient la finesse de celles d'un cheval de race, et les pieds rivalisaient de petitesse avec ceux d'une Espagnole. Les lignes du corps étaient d'un dessin irréprochable ; la

taille, bien prise , faisait ressortir l'ampleur des hanches ; car la malheureuse enfant, contre l'usage de ces contrées, serrait à l'aide d'un cordon de laine rouge son haïk de couleur blanche autour de ses reins. Elle avait dû appartenir à des maîtres opulents, car tout annonçait chez elle la santé, l'ordre et la propreté.

La malheureuse enfant pleurait et se lamentait ; elle refusait toute espèce de nourriture et s'était couchée auprès de de France. En la voyant si belle et si désolée, le prisonnier chrétien ne put retenir un sentiment de pitié ; il se pencha vers elle et d'un voix pleine de pitié et de bonté , il lui dit :

« Enfant, ne te laisse pas dévorer par une telle affliction. Tes larmes ne changeront rien. Tu le sais, nul de nous ne saurait échapper à son sort.

— Non, nous ne pouvons pas échapper à notre sort, mais nous pouvons pleurer le bonheur que nous avons perdu.

— Tu es si jeune : toute joie serait-elle donc finie pour toi?

— Oui, toute joie est finie. Mais comment se fait-il qu'un chrétien parle à une esclave?

— Le chrétien parle à une esclave aussi bien qu'au sultan, par ce qu'il à un cœur bon et courageux. Je n'ai pas peur d'Abd-el-Kader et je me fais une douce joie de consoler la pauvre fille qui vient d'être arrachée à sa tribu et d'essuyer ses larmes. Le chrétien n'est-il pas aussi malheureux que toi ? n'est-il pas prisonnier.

— Mais le chrétien reverra son pays.

— Qui le sait?

— Le sultan ne te l'a-t-il pas promis? et tandis que tu demeureras parmi les tiens, j'irai servir en esclave de nouveaux maîtres. J'étais si heureuse dans la tente d'où les cavaliers m'ont arrachée pendant que les hommes étaient allés conduire les troupeaux dans la montagne. Je vais être battue ; je serai réduite à coucher auprès des chevaux ; je ne mangerai plus de couscoussou, je porterai un haïk sale et déchiré. Le sort du chrétien n'est-il pas plus beau que celui de la négresse? et en achevant ces mots, l'enfant pleurait à chaudes larmes.

— Le chrétien a laissé dans son pays son père qui est vieux et une sœur qui lui est bien chère. Crois-tu qu'il ne souffre pas de se voir séparé de tous ceux qu'il aime. Crois-tu que le chrétien ne pleure pas souvent la nuit, lorsque l'Arabe dort? Mais à quoi bon montrer sa douleur à ses ennemis? Espère, pauvre enfant, tu es si jeune ; ils auront pitié de toi. Mangerais-tu quelque fruit si le chrétien les partageait avec toi?

— Oui. »

Soudain le prisonnier chrétien courut fouiller dans les sacs de Ben-Faka : il en fit sortir quelques grappes de raisin qu'il porta à la jeune captive.

Celle-ci le remercia par un signe, se couvrit la tête avec les pans de son haïk et mangea les fruits à la dérobée. Quelques minutes venaient de s'écouler, et un chef des Garabas, en compagnie de Ben-Faka, entrait dans la tente. (La tribu des Garabas est située entre Oran et Arzew.)

Le Garabas avait une attitude triomphante. Il marchait la tête fière et glorieuse, car il s'était présenté dans la matinée, devant Abd-el-Kader, en tenant dans sa main la tête d'un soldat français qu'il avait surpris et massacré dans les champs aux environs de Mostaganem. Il était venu réclamer le prix de cette tête, et le hasard l'avait conduit au camp dans le moment où l'on vendait des esclaves.

Le Garabas cherchait l'occasion de faire un bon marché : il était riche et voulait acheter des esclaves.

A peine l'Arabe eut-il aperçu la jeune fille qu'un sourire de satisfaction brilla sur son visage, et qu'il ordonna à la captive de se lever.

La négresse se leva et fut soumise à la visite la plus minutieuse. Cette inspection ne révéla ni défaut, ni vice de conformation.

Le Garabas en se tournant vers Ben-Faka :

« J'en donne cinquante boutjeous.

— J'en veux quatre-vingts boutjeous.

(140 fr. de notre monnaie : le boutjeou ne vaut que 35 sous de France.)

— Elle ne les vaut pas.

— Elle ne les vaut pas ! s'écrie Ben-Faka ; Mais ose dire que tu as jamais vu une négresse aussi belle que celle-là. Voyons, esclave, ouvre ta bouche.

L'esclave obéit.

— Vois quelles belles dents ! il n'en manque pas une. Marche !

L'esclave se mit à marcher.

— Quelles hanches ! son pas est ferme et décidé.

— Est-elle vierge ? demanda le Garabas.

— Elle est vierge. . . . .

Cette dernière épreuve arracha des pleurs à la captive.

— Ne pleure pas, lui dit durement Ben-Faka, ou le chaou te fera taire avec son bâton.

L'esclave essuya ses larmes.

— Allons, décide-toi. Compte-moi quatre-vingts boutjeous.

— J'en offre soixante. La négresse n'est pas forte. Elle ne pourra pas enlever le fumier de l'écurie.

— Dans deux ans, elle portera tout le fumier des chevaux de la tente.

Quatre-vingts boutjeous.

— Soixante-dix.

— Ses mains sont fines ; elle n'a jamais travaillé. Quatre-vingts boutjeous. Décide-toi : le sultan m'attend.

— Voilà quatre-vingts boutjeous ; c'est bien cher.»

Le marché conclu, le Garabas ordonna à sa nouvelle esclave de l'accompagner. La pauvre fille sortit de la tente en jetant un regard d'adieu sur le prisonnier chrétien qui lui avait témoigné une si douce pitié et qui avait partagé son pain avec elle. De France suivit longtemps des yeux la pauvre négresse.

Elle entra dans la tente d'Abd-el-Kader. Le Garabas allait réclamer le prix de la tête qu'il avait coupée.

Il reparut en comptant l'argent qui le payait du sang

qu'il avait versé. Il entraîna son esclave hors de l'enceinte du camp et bientôt les inégalités du terrain eurent dérobé au chrétien l'homme et la femme qui s'éloignèrent à grands pas.

Les déprédations auxquelles venaient de se livrer les cavaliers d'Abd-el-Kader n'avaient pas ramené sous l'autorité du sultan un grand nombre de tribus, découragées et ruinées par un état de guerre permanent. Les unes songeaient à reconnaître la domination française ; les autres ne tendaient rien moins qu'à opposer un compétiteur à Abd-el-Kader ; et elles allaient le chercher dans la famille même du sultan.

Depuis quelque temps, un marabout, oncle d'Abd-el-Kader, s'était déclaré indépendant, et avait refusé de payer l'impôt. Les Beni-Flitas, et les Ouled-Chéliffs, tribus puissantes, riches et nombreuses, qui occupent une partie des terres arrosées par l'Oued-Mina et les montagnes environnantes, acceptèrent l'autorité du marabout et déclarèrent qu'ils ne reconnaissaient plus Abd-el-Kader, pour sultan.

Dans ces circonstances, Abd-el-Kader envoya chez son oncle réclamer l'impôt.

Le marabout refusa de s'exécuter et écrivit à son neveu une lettre, dont nous rapportons le passage le plus important :

« Tu n'étais rien ici avant l'arrivée des Français : tu n'étais rien avant d'avoir conclu la paix avec les chrétiens.

» J'étais alors plus grand, plus puissant, plus saint toi.

» Depuis, poussé par l'ambition et l'envie de la domination, tu as traité de la paix avec les Français. Abd-el-Kader, tu as cherché à usurper une autorité qui ne t'appartenait pas.

» C'est aux chrétiens que tu dois ton élévation et ta puissance.

» Lorsque tu t'es trouvé assez grand, tu as rompu avec les Français, et aujourd'hui tu exiges que nous te reconnaissions pour sultan.

» J'ai toujours été plus grand, plus puissant, plus saint que toi.

» Je ne te reconnaîtrai jamais pour sultan.

» Je ne veux pas payer l'impôt que tes cavaliers sont venus me demander en ton nom. »

Ce manifeste impressionna douloureusement Abd-el-Kader. Il savait qu'une guerre civile serait le prélude de la ruine de sa grandeur : il demeura pendant plusieurs jours dans une cruelle indécision et dans un profond abattement. La consternation était générale dans le camp. Chaque Arabe entrevoyait avec effroi, le jour où il lui faudrait tourner contre ses frères le canon de son fusil.

Abd-el-Kader épuisait toutes les voies de la conciliation. Il envoyait courrier sur courrier à son oncle et l'engageait à se soumettre. Mais le marabout se montrait sourd à toutes les propositions, et se contentait de répondre :

« Abd-el-Kader, j'ai toujours été plus grand, plus puis-

sant et plus saint que toi.

» Jamais je ne te reconnaîtrai pour sultan.

» N'envoie plus tes cavaliers. Je ne veux pas payer l'impôt. »

Pendant ces pourparlers, Abd-el-Kader convoquait toutes les tribus des bords de l'Oued-Mina et du Chéliff.

Les Arabes ne voulaient pas se mettre en hostilités avec leurs voisins ; aussi cent cavaliers répondirent-ils à peine à l'appel du sultan ; et lorsqu'ils eurent passé une journée dans le camp, le plus grand nombre prit la fuite, et l'on se crut obligé de garder à vue ceux qui ne s'étaient pas échappés. Cet exemple était dangereux. Déjà la défection commençait à décimer les troupes régulières du sultan. L'inquiétude et le découragement travaillaient les esprits les plus résolus. Plusieurs tribus, loin de se montrer effrayées par les menaces des cavaliers d'Abd-el-Kader, répondaient qu'elles connaissaient le chemin de Mostaganem et que si on tentait de les inquiéter davantage, elles iraient implorer le secours des Français.

Cette résistance irrita le sultan ; il se mit en mesure d'étouffer ces germes de révolte : il fit arrêter les principaux chefs des récalcitrants. Quatre d'entre eux furent internés dans le camp, les fers aux pieds. Quatre autres, la chaîne au cou, attachés à la suite les uns des autres, furent conduits à Mascara et jetés dans les prisons de la ville.

Sur ces entrefaites, des cavaliers amenèrent au camp neuf Juifs qu'ils avaient enlevés aux environs de Mostaganem ; il rapportaient aussi les têtes de trois Turcs qu'ils avaient massacrés.

Mais nous prions le lecteur de nous permettre de suspendre notre récit en cet endroit pour quelques minutes. Nous écrivons à chaque ligne les noms d'Arabes, de Turcs, de Maures, de Juifs ; n'est-il pas utile de tracer en quelques pages le caractère et les mœurs des *divers genres d'individus* qui vivent dans les villes, dans les campagnes, et dans les montagnes de l'Algérie, afin de bien apprécier la physionomie des peuples de ces contrées si nouvelles pour nous.

XIII

BENI-FLITAS

L'Arabe du désert. — Du littoral. — Des villes. — Des montagnes. — Caractère. — Type. — Éducation. — Occupations de l'homme. — Semences. — guerre. — Chevaux. — Fusils. — Grossièreté des grands personnages. — Vilenies. — Politesse. — Saluts. — Les marabouts se privent de la pipe. — Inclinations belliqueuses. — Appétits désordonnés. — Les femmes arabes. — Caractère de leur beauté. — Leur parure. — Leur condition. — Les Juifs et les Turcs de Mostaganem. — Quatre têtes. — Abd-el-Kader combat contre son oncle. — Triste campagne. — Une condamnation à mort.

L'Arabe qui vit sur les limites du désert, mène seul l'existence des peuples pasteurs ou nomades. Il transporte sa tente suivant son caprice ou en raison des besoins des êtres qui l'entourent, dans les lieux qu'il juge les plus favorables à son séjour temporaire : et il passe les mois, les saisons et les années à poursuivre, au milieu des plaines incultes et inhabitées, son agreste et farouche pérégrination, en emmenant à sa suite ses femmes, ses enfants, ses chevaux, ses chameaux et ses troupeaux de bœufs et de moutons.

L'Arabe du littoral occupe, sous des tentes immobiles,

certaines portions déterminées de terrain. Ces terres ont des maîtres qui les exploitent à leur gré, et elles ne peuvent, sans convention ou marché, devenir le domaine d'un nouveau venu ou d'un dernier occupant.

L'Arabe des premières montagnes de l'Atlas, habite, au milieu de ces régions où le froid est rigoureux, des cabanes construites en torchis ; il possède, à l'exemple de l'Arabe du littoral, une certaine quantité de terre déterminée.

La population des villes se compose de maures, de couloglis et de juifs.

L'Arabe nomade se considère comme étant plus noble, plus grand que l'Arabe du littoral et celui de la montagne. Quant au peuple des villes, il n'a pour lui que du mépris. Aussi Abd-el-Kader s'applique-t-il à reproduire autour de lui et par son propre exemple les coutumes, les mœurs et la vie des Arabes du désert.

Le premier soin des Arabes consiste à développer et à fortifier la constitution des enfants. Ils les assujettissent à de rudes travaux et à de durs exercices, et les exposent aux intempéries des saisons. Dès l'âge de quatre ans, l'enfant monte à cheval, garde les troupeaux et conduit les poulains.

Du jour où l'enfant d'un Arabe se sent la force de manier un fusil, n'aurait-il que dix ans, le père le fait entrer dans la classe des hommes ; dès ce moment sa seule occupation consiste à ensemencer les terres et à faire la guerre.

Ainsi, le premier signe distinctif du caractère arabe se produit par ces goûts et ces penchants qui poussent l'indi-

vidu à suivre le métier des armes plutôt qu'à cultiver toute autre profession. Sa vie n'est plus qu'une suite de hasards et de rencontres périlleuses. Embuscades, assauts, marches, combats, voilà les premiers tableaux qui s'offrent aux yeux de l'enfant, et les impressions que ce spectacle aventureux, bruyant et animé, laisse dans son jeune cœur et dans sa vive imagination, sont trop fortes pour qu'elles puissent jamais s'effacer.

L'Arabe est généralement d'une haute stature, et la façon pittoresque et flottante avec laquelle il se drape dans ses vêtements concourt à grandir les proportions de sa taille.

Il est d'un teint pâle et cuivré et il a des membres maigres, élancés et nerveux. Il se fait raser la tête et porte la barbe et la moustache. Quant à ce qui regarde la propreté, l'Arabe se montre peu exigeant. Il prend bien, dans les villes, quelques bains de vapeur ; il se baigne encore dans les rivières pendant la belle saison, et pourtant il se montre toujours sale et couvert de poux ; mais il est tellement habitué à cette vermine qui pullule sur son corps et sur ses vêtements, qu'il ne paraît jamais en être incommodé, ni occupé à s'en débarrasser.

Cependant les Arabes ne crachent jamais dans le feu. Dans les maisons et sous les tentes, dont le sol est couvert de tapis, ils se déchaussent avant d'entrer et marchent pieds nus sur les tapis. Ils ne fumeront pas en présence d'un saint marabout ; les personnages pieux s'abstiendront, de leur côté, de fumer et ne se montreront pas dans un lieu où des fumeurs seront réunis. Les grands, tels que les marabouts, les beys, les agas, les kaïts, le sultan lui-même, se

permettront des incongruités auxquelles les petits craindraient de se livrer. Ainsi, au milieu d'une conversation, on n'est pas surpris d'entendre Abd-el-Kader pousser des hoquets d'une vilenie repoussante et de le voir, tout en caressant sa barbe, souffler ces miasmes impurs sous le nez de son interlocuteur.

Les Arabes ne s'épargnent pas les témoignages réciproques de leur amitié et de leur respect.

Lorsqu'ils se rencontrent, ils se saluent en se donnant mille marques d'intérêt. D'égal à égal, ils se touchent la main, la retirent et la portent réciproquement à leur bouche. De supérieur à inférieur, le premier présente sa main à baiser au second; celui-ci cherche à embrasser cette main, mais le supérieur la retire avec vivacité, et si l'inférieur n'a pas su la saisir, il se contente d'embrasser sa propre main. Lorsque c'est un marabout qu'il s'agit de saluer, le premier soin de l'Arabe est de baiser la main du saint personnage, puis d'embrasser les pans du haïk. De son côté, le marabout fait toujours le simulacre d'embrasser un des pans de son haïk.

Le culte des vertus hospitalières s'est conservé chez l'Arabe nomade. Les peuples qui passent leur vie à voyager se voient souvent exposés, dans les provinces qui leur sont inconnues, aux plus dures privations; c'est au milieu de pareilles circonstances qu'ils éprouvent le besoin d'être accueillis dans les tentes de leurs frères et qu'ils contractent une dette dont ils doivent se montrer jaloux de s'acquitter tôt ou tard. Les Arabes entreprennent de longs pèlerinages. Tout croyant est tenu d'aller à la Mecque s'a-

genouiller devant le tombeau du Prophète. Les voyageurs éprouvent, pendant cette longue excursion à travers ces contrées inconnues et presque désertes, de cruelles perplexités. La vue d'une tente ranime leurs forces et leur apporte de douces espérances. Autrefois, de distance en distance, les prêtres habitaient des maison appelées *marabouts*, dans lesquelles le voyageur trouvait un asile durant le cours de ses voyages. Aujourd'hui la plupart de ces édifices sont ruinés, ou abandonnés, ou détruits. Aussi les voyageurs reçoivent-ils l'hospitalité dans les tentes des tribus qu'ils traversent. L'accueil le plus cordial et le plus généreux préside à cette réception, et l'étranger se trouve pourvu de tout pendant son séjour sous la tente hospitalière.

En général, les Arabes sont très courageux lorsqu'il s'agit de tenter un coup de main ; leur impétuosité dans l'attaque est sans égale. Pareils à ces comédiens qui, pour imprimer une plus grande terreur dans l'esprit des spectateurs, exagèrent leurs poses et leur déclamation, les barbares agitent, en présence de l'ennemi, leurs sabres, leurs fusils, ils déploient leurs burnous et fondent sur leurs adversaires en poussant des clameurs sauvages. De loin, comme les héros d'Homère, ils défient leurs adversaires du geste et de la voix. Selon les circonstances de temps et de lieu, l'Arabe fera preuve d'une extrême sobriété et d'une rare activité ou d'une gloutonnerie monstrueuse et d'une somnolence sans égale. Il part pour la guerre ; il n'emporte que quelques poignées de farine de gland de chêne dans un des pans de son haïk, et le voilà jour et nuit, à cheval, qui court les plaines, les montagnes, les ravins, qui brave

la faim, la chaleur, le froid, l'insomnie, et qui affronte les plus cruelles privations, les périls les plus grands. De retour de son expédition, il dormira ou demeurera assoupi pendant des journées entières et mangera avec voracité. S'il entre dans une tente et que les habitants soient occupés à prendre leur repas, il déchirera, sans être invité, un morceau de viande avec ses doigts et s'en régalera avec la plus parfaite indifférence sans avoir égard à ceux qui l'entoureront.

Ils n'ont pas de plus grand plaisir et de plus agréable distraction que de brûler de la poudre; ils aiment les enfants et ne se fatiguent jamais de les accabler de caresses.

En un mot, l'Arabe de l'Algérie est avide, sobre, voleur, fourbe, intrépide, menteur, téméraire, cupide, imprévoyant, cruel, ignorant; mais il se montre accessible à toutes les tentatives que l'on fait dans le but d'améliorer sa condition. Il comprend, il touche du doigt les ruines que la guerre amoncelle autour de lui, et il apprécie parfaitement le bien-être et la justice que lui apportent les chiens de chrétiens.

Mais si l'homme dort ou fume au soleil, s'il guerroie par monts et par vaux, la femme s'occupe continuellement des soins du ménage et des travaux des champs. Elle est chargée de l'entretien de la tente; elle moud le grain, pétrit les galettes, les fait cuire, prépare le couscoussou, soigne la volaille, fabrique les haïks sur un petit métier, balaie l'écurie, ramasse le fumier, selle les chevaux et lève la récolte. Leur teint est pâle et cuivré par le soleil; elles ont de beaux yeux. Les femmes grasses, fortes et puissantes, sont

considérées comme les plus belles d'entre les femmes par les Arabes.

Une chemise et un haïk forment l'habillement des femmes. Elles marchent pieds nus et elles portent des anneaux en cuivre aux poignets et au dessus de la naissance des talons. On en voit dont les oreilles sont ornées de trois paires de boucles en corail; elles passent encore autour de leur cou des colliers en pastilles du sérail. Elles coupent leurs cheveux, mais cependant elles en laissent tomber, sous la forme de papillotes, quelques mèches sur leurs tempes. Elles teignent leurs ongles et leurs mains en noir et en rouge, ainsi que leurs cils; et elles se tatouent, sur le front, les tempes et les joues, des étoiles. Les négresses principalement, ont la figure couverte d'entailles pratiquées à coup de rasoir. Ces femmes ne négligent jamais de pratiquer de pareilles incisions sur les joues de leurs enfants mâles et femelles, afin de les reconnaître des autres enfants. Chaque tribu, parmi les nègres, a sa marque qui lui est particulière.

Les femmes qui appartiennent à des maris opulents apprennent à lire et à écrire; les mères nourrissent leurs enfants et les portent sur leur dos, dans les plis de leur haïk; celles qui ne peuvent pas nourrir confient leurs enfants à des négresses; elles teignent en rouge les cheveux de leurs enfants et couchent dans un coin de la tente, séparées des hommes par un haïk qui forme cloison.

Chez les Arabes, l'homme est le maître, la femme est l'esclave.

Nous nous plaisons à croire que le lecteur nous saura gré de la longue digression à laquelle nous venons de nous

livrer, à cette heure il connaît le caractère et les mœurs arabes; il est à même d'apprécier exactement Abd-el-Kader et les hommes qui l'entourent, car il ne faut jamais oublier que les prisonniers français sont les seuls, de nos compatriotes, qui ont eu, jusqu'à ce jour, accès dans les tribus rebelles et dans le camp du sultan.

Nous reprenons notre récit :

Huit des principaux adhérents à la révolte de l'oncle d'Abd-el-Kader avaient été faits prisonniers ; quatre étaient retenus dans le camp, quatre étaient plongés dans les prisons de Mascara. Le 8 septembre, les cavaliers avaient traîné à leur suite neuf juifs, habitants de Mostaganem, et avaient rapporté les têtes de trois Turcs qu'ils avaient massacrés. Les Arabes avaient traité avec leur cruauté aveugle et brutale les pauvres juifs ; ces malheureux étaient enchaînés par le cou à la suite les uns des autres ; les ronces et les pierres du chemin avaient ensanglanté leurs pieds ; de profondes blessures déchiraient leur corps.

Lorsqu'ils se virent en présence de l'émir, ces neuf infortunés eurent recours au mensonge (si l'on doit traiter de mensonge une justification qui s'étudie à donner le change à un ennemi implacable) pour échapper à la mort.

« Lorsque les Français se sont rendus maîtres de Mostaganem, dirent-ils, nous avons fui cette ville en emmenant avec nous nos familles et en emportant nos biens à Mascara. Mais les Français nous ont arrêtés en route ; ils nous ont forcés de retourner à Mostaganem, et nous cherchions à gagner Mascara lorsque les cavaliers nous ont arrêtés.

— Faites venir, leur répondit le sultan, vos femmes, vos enfants et vos biens. Retournez à Mascara. Si vous obéissez, il ne vous sera fait aucun mal. Si vous n'obéissez pas les chaous joindront vos têtes à celles des trois Turcs.

— Abd-el-Kader, répliquèrent sans hésitation les juifs, est un sultan très grand, très saint, très puissant ; nous irons à Mascara avec nos femmes, nos enfants et nos biens. »

Les trois têtes des Turcs, celle du soldat français que le Garabas, l'acquéreur de la jeune négresse, avait apportée, demeurèrent exposées pendant deux jours devant la tente du sultan. Le troisième jour, les enfants les ramassèrent et s'amusèrent à les faire rouler comme des boules en bois; à la fin, les Arabes les jetèrent hors de l'enceinte du camp, et les oiseaux de proie volèrent se disputer ces restes infects et ensanglantés.

Abd-el-Kader ne pouvait pas demeurer plus longtemps dans l'inaction au sujet de la révolte de son oncle, sans courir le risque de se voir accusé d'indécision et de pusillanimité.

Aussi, le 10 septembre au matin, entra-t-il en campagne avec toutes ses troupes et sa pièce de campagne, contre les Beni-Flitas et les Houled-Chéliffs. Le sultan rencontra les tribus insurgées réunies et toutes prêtes au combat, sur une montagne assez élevée, qui borde la plaine de Milianah, au marabout le plus rapproché de l'Oued-Mina et de l'Oued-Chéliff; elles étaient préparées depuis longtemps à une attaque, et elles avaient eu la précaution d'envoyer dans les montagnes leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux.

Les deux partis en vinrent aux mains. Le combat dura toute la journée. Des prisonniers français qui étaient demeurés dans le camp entendirent sept ou huit coups de canon; à défaut de boulets, les canonniers chargèrent la pièce avec des pierres.

A la tombée du jour, les troupes rentrèrent au camp. Abd-el-Kader avait perdu huit hommes et ramenait huit blessés. La tristesse dont le visage du sultan était empreint trahissait assez haut l'insuccès de ses armes. Ses cavaliers rapportaient cinq têtes et poussaient devant eux des femmes et des enfants qui n'avaient pas eu le temps de se réfugier dans les montagnes. Ces infortunés furent dirigés sur Mascara et jetés dans les prisons de la ville.

Parmi les combattants du parti ennemi, un seul était tombé vivant entre les mains des cavaliers du sultan.

A peine Abd-el-Kader fut-il descendu de cheval qu'on amena le prisonnier dans sa tente.

« Tu as été pris parmi les rebelles?

— Oui.

— Qu'as-tu à dire pour ta justification?

— On m'a forcé de combattre contre toi.

— Il fallait alors t'échapper et venir me joindre dans mon camp.

— Mais...

— Assez. »

Abd-el-Kader leva la main.

Le malheureux était condamné à mort, et les chaous l'entraînaient hors de la tente.

Le supplice de ce prisonnier fut un des épisodes les plus

épouvantables de ce drame sanglant qui se jouait chaque jour dans le camp de l'émir. Ce n'est qu'à contre cœur que nous entrons dans le détail de cette horrible exécution.

XIV

TEKEDEMTA

Le chaou. — *Væ victis*. — Le Beni-Flita et son bourreau. — On coupe les quatre membres au prisonnier et on le jette sur un bûcher.—Abattement des troupes. — Plusieurs étapes. — Le marabout des Cinq-Tourelles. — La vermine dévore les prisonniers. — Cruelle alternative. — Le chaud et le froid pendant la nuit. — Campement à quelque distance de l'ancienne Tekedemta. — Ruines. — Forteresses. — Travaux. — Une conversation avec Abd-el-Kader. — Les idées du sultan sur les prisonniers. — L'occupation française. — Un chapeau comme on n'en voit pas.

Au nombre des chaous qui avaient accompagné Abd-el-Kader dans son expédition contre les Béni-Flitas révoltés, on en comptait un que chacun dans le camp remarquait tant il paraissait abîmé de douleur et de désespoir. Cet homme, en partant, avait placé son fils dans les rangs des cavaliers du sultan. Au milieu de l'action, le chaou vit son fils chanceler sur son cheval : une balle venait de le frapper au cœur et un Beni-Flita se précipitait sur le blessé, lui tranchait la tête et s'échappait en suspendant à l'arçon de sa selle ce sanglant trophée. Le chaou pleurait la mort de son enfant, lorsque l'émir ordonna de traîner au sup-

plice le Béni-Flita qu'il avait ramené prisonnier. Les chaous allaient frapper la victime, lorsque celui qui avait perdu son fils, se jette au milieu de ses confrères et leur demande de lui accorder une faveur insigne, celle d'être seul chargé de l'exécution du prisonnier Beni-Flita.

Les chaous repoussent cette demande. Le malheureux père ne se décourage pas, et d'une voix tremblante par l'impatience, la vengeance et la crainte, il supplie ses compagnons de céder à ses desirs.

« Les Beni-Flitas, leur dit-il, ont tué ce matin mon fils sous mes yeux. L'un de nos ennemis lui a coupé la tête et n'a laissé derrière lui qu'un cadavre mutilé dont les oiseaux de proie se disputent àcette heure les lambeaux encore tout fumants d'un sang jeune et vaillant. Je veux me venger. Dieu fournit au vieillard l'occasion d'exercer de justes représailles. Je vous en supplie, par tout ce que vous avez de plus cher et de plus sacré, donnez-moi cet homme. Voyez mes larmes, mes sanglots ; respectez le désespoir d'un vieillard ; accueillez la vengeance du père. »

« Les chaous se laissent vaincre par ses larmes et ses prières et abandonnent à leur compagnon le malheureux condamné.

Les yeux du chaou s'illuminent d'une clarté féroce. Il rugit et frémit dans tous ses membres du tressaillement féroce qui court dans les veines de l'hyène au moment où elle renifle les émanations nauséabondes d'une fosse profanée : il s'empare du Beni-Flita, le jette par terre et lui coupe les mains et les pieds avec son yatagan.

La victime se tord dans la poussière en poussant des cris

de rage et de souffrance ; et les enfants du camp remplissent l'air de leurs clameurs injurieuses et de leurs exclamations d'allégresse en voyant couler le sang de la victime.

Le Beni-Flita ainsi torturé, supplie le chaou de l'achever en lui donnant le coup de la mort. Mais le chaou se montre inexorable : il contemple le supplice de sa victime, il sourit à ses souffrances, il suit le mouvement de ses contorsions, il recueille ses gémissements et ses larmes, il s'enivre de ce sang qui s'échappe à longs flots par ces quatre blessures : s'il répond au malheureux, c'est pour lui reprocher la mort de l'enfant qu'il a perdu et pour l'accabler de railleries et d'injures, et pour lui annoncer la joie qui inonde son cœur, en présence de l'agonie qu'il lui fait subir.

A la fin le Beni-Flita, épuisé par le sang qu'il a perdu, ferme les yeux : une pâleur livide couvre sa face décomposée ; la mort va s'abattre sur son front ; mais l'abominable bourreau n'en a pas fini avec sa victime : au lieu de la poignarder ou de lui trancher la tête, il lui passe une corde autour des reins et la traîne à travers les aspérités du sol, mutilée et sanglante à quelques pas de l'enceinte du camp. Les enfants entassent des fascines d'arbres et de broussailles. La flamme brille sur le bûcher improvisé ; et le chaou jette dans le brasier le condamné qu'il vient de torturer par un supplice aussi horrible que barbare.

Pendant cette abominable exécution, la nuit était venue. La flamme du bûcher éclairait d'une lueur sinistre l'obscurité qui enveloppait les avant-postes de ses ombres lugubres.

Le supplicié jetait par moment une plainte déchirante et les mauvais enfants lui répondaient par leurs cris de dérision : avec leurs yeux étincelants de méchanceté, la nudité sauvage de leur corps, ils ressemblaient, en excitant les flammes du bûcher, à une légion de démons échappés des gouffres de l'enfer. Peu à peu la lueur du brasier s'éteignit ; le Beni-Flita cessa de gémir, le chaou s'éloigna de sa victime et tout rentra dans l'ombre et le silence.

Cette scène de meurtre et de vengeance couronna dignement cette triste journée. Les cavaliers étaient assis devant leur tente et paraissaient abîmés dans de sombres réflexions. Les Beni-Flitas les avaient repoussés et les vaincus déploraient la honte de leur défaite et la mort de leurs frères.

De leur côté, les prisonniers français s'indignaient de ces représailles barbares et gémissaient de se voir condamnés à traîner leur misérable existence au milieu de ces hommes aussi stupides que féroces.

Le lendemain de ce combat, 11 septembre, on leva le camp à la pointe du jour et le convoi et les troupes se dirigèrent vers le sud-est. Ils parcoururent, depuis le lever du soleil jusqu'à trois heures de l'après midi, par des chemins affreux, des montagnes couvertes de lentisques, de frênes, de genevriers et de chênes verts. Ben-Faka fit dresser le camp sur un plateau ; la tente des prisonniers occupait un chaume. Cet emplacement avait conservé les traces du séjour des Beni-Flitas. A quelques pas du camp coulait un ruisseau infect, dont les eaux entretenaient quelque

fraîcheur sur le plateau. Cette contrée est déserte ; elle est entièrement dégarnie d'arbres, mais le sol paraît très favorable pour la culture du blé et de l'orge.

A peine les salves de l'artillerie eurent-elles annoncé la présence d'Abd-el-Kader dans ce canton que les cavaliers se débandèrent, sans débrider, et coururent au pillage des silos des Beni-Flitas. Ils rentrèrent bientôt chargés d'orge, de blé et de paille ; mais ni hommes, ni femmes, ni enfants n'apportèrent au camp du mouton rôti et du coussoussou.

Les prisonniers commençaient à souffrir du froid dans ces provinces montagneuses. Aux aiguillons du froid venaient se joindre la saleté de leurs vêtements et une hideuse vermine.

Les Arabes sont envahis par les poux. Abd-el-Kader, tout le premier, au milieu des entretiens les plus graves, ramasse ses poux sur son haïk, les roule dans ses doigts et les jette sur ses tapis. Les prisonniers français passaient leurs journées, accroupis au soleil, à faire la chasse à ces insectes qui se reproduisaient avec une abondance et une promptitude monstrueuses. Les Arabes, qui se laissaient dévorer, sans montrer le plus léger souci, par cette abominable vermine, accablaient Meurice et de France de railleries et d'injures lorsqu'ils les voyaient chasser leurs poux : mais quel ne fut pas leur étonnement lorsqu'ils virent nos deux compatriotes, avec la permission de l'émir, aller prendre un bain dans l'Oued-Mina. Le sultan se vit obligé de faire accompagner les prisonniers par un de ses nègres, afin de les protéger contre la haine des Arabes

Meurice et de France, échauffés et harassés comme ils l'étaient depuis si longtemps, éprouvèrent un bien-être indicible à se plonger dans une eau fraîche et limpide. Ils noyèrent, de cette façon, leur vermine et leur malpropreté. Mais deux jours après, la saleté et la vermine envahissaient leur corps et leurs haillons. Les poux déposaient leurs œufs dans les coutures de leurs pantalons et formaient ainsi des galons d'une nouvelle espèce. Dans ces montagnes les nuits étaient froides; Meurice et de France couchaient par terre; pour se réchauffer ils se pressaient l'un contre l'autre; mais à peine le sang commençait-il à circuler et la chaleur à reparaître, que les poux sortaient de leur engourdissement. Alors Meurice et de France ressentaient les piqûres de ces milliers d'insectes, et ils en souffraient si cruellement qu'ils desiraient se geler pour échapper à ce dernier supplice.

L'Arabe ajoute ainsi, par sa saleté, aux tortures de ses prisonniers; car, pour l'homme habitué à la propreté, les voies de fait auxquelles il est exposé, doivent être moins cruelles que ces haillons tâchés de poussière et de boue et que cette vermine qui grouille sur son corps.

L'émir eut bientôt acquis la triste conviction que les Beni-Flitas avaient abandonné ces provinces; il ne pouvait nourrir ses troupes, aussi reprit-il bien vite sa vie nomade: et il voyagea, en levant et en abattant son camp, pendant six jours sans découvrir un pays habité. Ce ne fut que le 17 septembre, après une marche de huit heures dans le sud, que le camp s'arrêta dans un pays habité. Quelques tribus conduisirent des chevaux et portèrent un peu d'argent.

Après deux jours de résidence, le sultan fit ployer ses tentes : il marcha pendant cinq heures et s'arrêta sur le versant d'une montagne, dans un pays fertile et cultivé, au *Marabout des Quatre-Tourelles*. De la colline sur laquelle était bâti le marabout, on découvrait, suspendues sur le versant de la montagne et disséminées au loin dans la plaine, les tentes des tribus.

Du marabout des Quatre-Tourelles, le camp s'achemina vers les ruines d'une ancienne ville nommée Tekedemta, où il arriva après une marche de six heures. Le pays dans lequel les troupes d'Abd-el-Kader pénétraient était formé de montagnes incultes très élevées et couvertes de lentisques en arbres (partout ailleurs on ne trouve le lentisque qu'en arbrisseau), de frênes, de genevriers et de chênes verts. Le nombre et la grosseur de ces arbres indiquaient assez clairement que cette contrée était inhabitée depuis un grand nombre d'années.

Les contrées au milieu desquelles les Arabes plantent leurs tentes perdent bien vite les arbres qui se pressaient avant leur arrivée sur le sol. Les indigènes ont l'habitude de brûler les arbres pour le feu de leur cuisine ou pour celui des grands brasiers que les sentinelles des camps et des tribus, entretiennent pendant la nuit, soit pour se préserver du froid, soit pour écarter les bêtes féroces; le procédé qu'ils emploient pour se procurer du bois n'est pas propre à la conservation de leurs forêts ; ils commencent par brûler sur pied, afin de se frayer un passage dans les montagnes, le branchage des arbres qui forme obstacle à leur marche, puis ils coupent le tronc.

Depuis longtemps, Abd-el-Kader songeait à relever les ruines de l'ancienne Tekedemta; aussi, sans se donner le temps de se reposer, après l'étape que le camp venait de faire, changea-t-il de cheval et se porta-t-il, accompagné de quelques marabouts, vers les ruines de la ville. En même temps plusieurs Maures de Mascara arrivaient en conduisant une cinquantaine d'ânes chargés de pioches, de paniers et de tous les outils propres au terrassement et à la bâtisse.

En revenant des ruines, l'émir envoya immédiatement ses muletiers et une partie de ses nègres à Tekedemta, avec l'ordre de déblayer l'emplacement qu'occupait l'ancienne Casbah. Le lendemain un assez grand nombre de soldats furent joints à ces travailleurs afin de pousser les déblais et de construire une redoute. Mais il arrivait que les ouvriers n'étant pas payés, manœuvres et soldats ne se rendaient qu'en rechignant au chantier. Abd-el-Kader se voyait alors obligé de surveiller en personne les travaux des terrassiers et des maçons.

Six jours après son arrivée à Tekedemta, l'émir reçut, par le canal d'un courrier arabe, une lettre des Arabes que le général Bugeaud avait faits prisonniers au combat de Sickak-Trara et qu'il avait fait transporter à Marseille. Les nouvelles que donnaient les auteurs de la lettre remuèrent le camp. La joie était peinte sur tous les visages.

L'émir fit appeler de France et lui dit :

« France, j'ai reçu des lettres de mes Arabes ; ils sont à Marseille; les chrétiens les traitent bien.

— Alors, Abd-el-Kader, répliqua de France, pourquoi

nous traites-tu si mal? Pourquoi, lorsque les tiens n'ont qu'à se féliciter de la conduite des Français à leur égard, nous laisses-tu en proie à la plus affreuse des misères et exposé aux coups et aux insultes de tes soldats? Notre séjour loin de nos compatriotes nous rend déjà bien assez malheureux. Comment un sultan aussi grand, aussi bon, aussi saint que toi autorise-t-il les mauvais traitements que nous endurons? Ton autorité, ta puissance, ta sainteté que tu vantes à tout propos ne sont donc que de vains mots? Les nuits sont froides dans ces montagnes ; et nous couchons sur la terre, et je suis sûr que tes Arabes couchent, à Marseille, dans des lits, qu'ils s'enveloppent dans de bonnes couvertures et qu'ils dorment sur de bons matelas. Nous n'avons pas un misérable tapis sur lequel nous puissions nous étendre la nuit. »

A cette vive réplique, l'émir sourit ; il fit appeler Ben-Faka et lui enjoignit d'accorder à Meurice et à de France ce qu'ils lui demanderaient et de leur donner un tapis pour la nuit.

On comprend que les deux prisonniers français devaient se montrer jaloux de parcourir les ruines de Tekedemta et d'examiner les travaux qu'allait entreprendre Abd-el-Kader.

Ils firent demander au sultan la permission de s'y transporter ; leur demande fut agréée et un nègre les accompagna dans cette excursion, afin de protéger leur personne contre la méchanceté des Arabes.

Le camp du sultan était dressé sur un petit mamelon, à une courte distance d'une source, et à une demi heure de

marche des ruines. L'Oued-Mina coulait à dix minutes de chemin de Tekedemta, audessous du mamelon. Cette position était dominée sur tous les points par de hautes montagnes, sauf dans la partie ouest.

Meurice et de France arrivèrent, de ce côté, aux ruines, après avoir gravi une pente assez douce. (La route tracée conduit à Mascara.) Le sol était assez accidenté, jonché de pierres et ne portait aucune trace de végétation. A en juger par les ruines, Tekedemta avait été une ville trois fois grande comme l'est Alger. On voyait encore debout quelques pans de murailles qui formaient jadis l'enceinte d'une forteresse. La muraille, dans le bas, présentait sept coudées d'épaisseur ; à quelques pieds du sol elle s'élevait en retrait et ne présentait plus que cinq coudées d'épaisseur. Neuf tours, dont on distinguait encore les premières assises, liées à la muraille, mais formant saillie extérieure, défendaient l'approche de cette enceinte qui a douze cents coudées de longueur sur neuf cents de largeur. Des pans de muraille, des débris de construction indiquaient que l'intérieur de la forteresse renfermait jadis des rues sur lesquelles s'ouvraient des maisons et des boutiques.

A quelques cents pas de la citadelle on découvrait, sur un mamelon, les décombres de la casbah.

(Casbah, habitation des chefs d'une ville, des beys. Ces édifices sont ordinairement entourés de fortifications.)

C'est sur ces fondements renversés qu'Abd-el-Kader allait jeter les constructions de la nouvelle casbah de la nouvelle Tekedemta.

Au moment où Meurice et de France s'arrêtèrent sur

ce point, ils aperçurent le sultan étendu sur la terre qu'on avait retirée en creusant un fossé.

Il était coiffé avec un vaste chapeau tressé avec des feuilles de palmier nain ; les ailes qui étaient rattachées au chapeau par des cordons de laine, garnis de glands en laine, avaient bien trois pieds de diamètre. Le chapeau portait un pied et demi de haut et se terminait dans la forme d'un entonnoir renversé.

Ben-About, premier écrivain, et Miloud-Ben-Arrach, kalifat, commandant supérieur du camp de réserve et de la cavalerie, tenaient compagnie au sultan.

Ce Miloud-Ben-Arrach duquel il est ici question est le même personnage qui est venu, il y a déjà quelques années, à Paris, en ambassade auprès du roi, au nom d'Abd-el-Kader. Il s'est montré à l'Opéra où il s'est beaucoup ennuyé.

Meurice et de France s'approchèrent du sultan qui leur rendit leurs saluts avec son sourire et sa grâce accoutumés ; il invita les deux prisonniers à s'asseoir, et de France ouvrit, en ces termes, la conversation :

« A en juger par ces ruines, la ville qui s'élevait jadis à cette place a du être bien grande et bien florissante.

— Oui, répondit le sultan, elle a été très belle et très puissante.

— L'époque de sa fondation remonte-t-elle à une très haute antiquité ?

— Tekedemta est une ville très ancienne.

— Penses-tu que nous trouvions des pierres avec des inscriptions?

— Vous n'en trouverez pas. Cette ville n'a jamais été *chrétienne*.

(Par cette expression : « Tekedemta n'a jamais été chrétienne, » Abd-el-Kader voulait dire qu'on ne trouverait aucune trace de la domination romaine avant Constantin, dans ces ruines. Les païens de la Rome antique ne présentent aucune différence à l'esprit de l'Arabe, avec les chrétiens qui ont recueilli pour eux et pour leurs descendants la croyance de l'Évangile.)

— Tekedemta, ajouta Abd-el-Kader, est une des villes les plus anciennes qu'aient jamais fondées les Arabes. Les sultans, mes ancêtres, qui avaient fixé leur séjour à Tekedemta, commandaient depuis Tunis jusqu'à Maroc.

— Quels sont donc tes projets, en remuant ces débris et en jetant les fondements de cette redoute?

— Je veux relever cette ville et la faire plus grande et plus florissante qu'elle n'a jamais été sous la domination des sultans mes ancêtres. J'y trouverai un rempart invincible contre les attaques des Français. Lorsque j'aurai rassemblé mes tribus ; lorsque j'aurai assuré et consolidé la puissance de la nouvelle Tekedemta, pareil à un vautour qui se précipite sur sa proie de son aire inaccessible et caché dans les nuages, je m'élancerai de ce nid aux abords si rudes et si escarpés, contre les chrétiens et je les chasserai d'Alger, de Bone, d'Oran et de toutes les places dont ils se sont emparés.

— Abd-el-Kader, tu es un fou de nourrir cette espérance et de projeter une entreprise aussi ridicule qu'inexécutable. Tu ne sais donc pas encore toute la puissance de la France. Mais notre sultan n'a qu'à dire un mot et nous traverserons les plaines, nous gravirons les montagnes et nous te refoulerons toi et les tiens dans le désert, où vous irez rôtir comme des moutons écorchés. Souviens-toi que...

— France, s'écria Ben-About, tu es bien insolent de parler en ces termes au sultan : tu oublies que tu es au pouvoir d'Abd-el-Kader et que les chaous ne sont pas tous restés au camp. »

Pendant l'intervention de Ben-About, Abd-el-Kader souriait et avait l'air de prendre en pitié le chien de chrétien qui l'avait si vertement apostrophé.

« Ben-About, répliqua de France, tu n'as pas besoin de me rappeler que je suis prisonnier. Si je l'oubliais un moment, les poux qui dévorent mon corps me le rappelleraient bien vite ; mais je me souviens aussi qu'Abd-el-Kader m'a dit que tant que je resterai en son pouvoir, je ne serai exposé à aucun mauvais traitement. Le sultan m'en a donné sa parole : il est grand, il est généreux. Ne te rengorge pas, Ben-About ; ce que je dis ne te regarde en aucune façon : de tous les Arabes, Abd-el-Kader est le seul qui soit bon, grand, noble et généreux. Il m'a assuré qu'il ne me serait fait aucun mal et fort de sa parole, je ne crains rien.

— France, répondit l'émir souriant, tu as raison

de parler ainsi : je ne prêche pas la mort des prisonniers français ; je demande à mes Arabes qu'ils me les amènent vivants.

— Persévère dans ces idées. Conserve tes prisonniers au lieu de les tuer, car si on te prenait un marabout, et qu'on te demandât beaucoup de prisonniers français pour sa rançon, tu ne pourrais l'échanger.

— Qu'importe ! je l'achèterais avec de l'argent.

— Les Français ne vendent pas les hommes. Tu n'es pas riche, d'ailleurs, il est de ton intérêt de faire des prisonniers.

— Mais les chrétiens ont seulement quelques Arabes. Je veux prendre un général,

— Si tu parviens à t'emparer d'un général, que diras-tu ?

— Je dirai que je veux pour sa rançon ou Oran, ou Bone, ou Alger, ou Mostaganem.

— En admettant qu'on te rendît une de ces villes, quel résultat poursuivrais-tu ?

— J'aurais une ville.

— Le lendemain on t'en chasserait, comme on a chassé le dey qui régnait dans Alger.

— Ce qui a réussi une première fois, ne réussit jamais une seconde fois. Votre orgueil touche au ciel. Les chrétiens sont des fous et des insensés : ils veulent s'emparer d'un pays qui ne leur appartient pas et en chasser l'Arabe auquel il appartient.

Si le chrétien triomphait et devenait le maître du pays, dans quelles contrées irait vivre l'Arabe.

Vous convoitez nos plaines, nos silos, nos champs, nos rivières, nos troupeaux, nos montagnes, nos tentes, nos chevaux, nos femmes, nos chameaux, nos villes et nos marabouts.

Et que deviendra le pays où vous êtes nés? Pourquoi l'abandonner et venir là où vous n'avez que faire ; là où Mahomet a placé son peuple. Ton sultan sait-il monter à cheval comme Abd-el-Kader ? Ton sultan est-il aussi grand, aussi saint que moi? Vous êtes des chiens ! Tu ne pries jamais Dieu.

Encore si vous vous contentiez des côtes de l'Afrique ; encore si vous borniez votre occupation à Bone, à Alger, à Oran, je pourrais vous souffrir près de moi ; car la mer ne m'appartient pas. Je n'ai pas de vaisseaux. Mais si vous aspirez à garder les côtes, vous aspirez encore à posséder les plaines, les villes, les montagnes de l'intérieur et de la limite du désert.

Vous êtes des fous et des insensés : jamais vous n'atteindrez l'Arabe : le pied de son cheval est plus rapide et plus sûr que celui de vos chevaux. Vous mourrez de maladie dans nos montagnes, et aux chrétiens que les maladies n'auront pas tués, mes cavaliers enverront la mort avec leurs balles.

Tu le vois, ce n'est pas nous qui sommes des insensés et des fous, mais c'est bien vous qui êtes des fous et des insensés. »

Ainsi parla Abd-el-Kader. Il n'y avait pas à oser une réplique. Aussi Meurice et de France saluèrent-ils le sultan et allèrent-ils examiner de plus près, les travaux qu'exécutaient les terrassiers et les maçons.

XV

TEKEDEMTA

Une distribution d'orge et une distribution de coups de bâton. — Le cousin d'Abd-el-Kader et ses propositions au prisonnier. — Conversation entre le sultan et de France. — Echange des prisonniers. — Les travaux de Tekedemta. — Une médaille et les pêcheurs de corail. — Les terrassements de la nouvelle redoute et la vieille citerne. — Les canons de Mascara. — Description du pays de Tekedemta et des plateaux du sud. — Les chameaux. — La chasse et la pêche. — Le marché de Tekedemta. — Les vrais croyants se nourrissent de gibier et de poisson, à l'exemple des chrétiens.

Les terrassiers du sultan creusaient un fossé autour d'un espace de terrain de quarante mètres carrés ; ils jetaient la terre qu'ils retiraient du fossé sur la place sur laquelle la redoute devait être assise, à l'imitation de ce que nous faisons lorsque nous élevons des blockaus. Cette redoute était destinée à loger une garnison pour protéger les travailleurs, et les Arabes devaient s'y retirer pendant la nuit, afin de se mettre à l'abri contre les hyènes et les chacals. Cet ouvrage était placé sur un plan incliné, de façon qu'il était dominé par les ruines de l'ancienne forteresse et par un mamelon. De ce mamelon, la vue plon-

geait dans l'intérieur de la redoute, et il est facile de voir qu'on aurait pu, sans canons, forcer la garnison à évacuer la place.

Les prisonniers en rentrant, au coucher du soleil, dans le camp, entendirent de grands cris et au milieu d'un épais nuage de poussière, ils aperçurent un grand nombre d'Arabes qui se roulaient les uns sur les autres et s'accablaient de coups ; c'étaient des clameurs, des injures, des imprécations impossibles à reproduire ; c'étaient encore les coups de bâton dont les chaous gratifiaient à tort et à travers l'échine des émeutiers. La cause de ce tumulte était facile à expliquer. Les chaous venaient de mesurer et de distribuer l'orge aux cavaliers ; il était resté au milieu du cercle quelques mesures dont l'emploi n'était pas déterminé. Les Arabes s'étaient précipités sur ces mesures sans destination, et chacun avait voulu s'en emparer. Les chaous frappaient les voleurs à tour de bras et les voleurs, sans témoigner la plus légère inquiétude, continuaient de se disputer l'orge avec de grands cris et de grands éclats de rire. Au plus fort du pillage, Abd-el-Kader parut sur les premières limites du camp. Les chaous, à la vue du sultan, redoublèrent de colère et de vigueur ; ils avaient toutes les peines du monde, à force de coups de bâtons, à frayer un chemin au sultan parmi ces misérables. Celui-ci, sans s'informer de la cause du tumulte, entra dans la tente, en jetant sur les pillards un regard indifférent. Cependant, quelques jours après, afin de mettre un terme à ces scènes de désordre, Abd-el-Kader décida que la distribution des rations d'orge, au lieu d'être faite comme par le

passé, hors du camp, serait dorénavant faite devant sa tente ; cette mesure vit se renouveler à chaque distribution le même tumulte et les mêmes rapines dont de France et Meurice avaient été les témoins en revenant de leur première excursion aux ruines de Tekedemta.

Dès le matin, les Arabes des tribus situées à une demi journée de marche de Tekedemta, avaient apporté du couscoussou et du mouton rôti. De leur côté, des gens de Milianah avaient procuré des raisins, des poires, des grenades, des pêches, des figues et des coings. Les tribus fournissaient les galettes de pain blanc, d'après les ordres de l'émir. Il les faisait distribuer aux hommes qui étaient occupés aux travaux de Tekedemta : c'était leur unique salaire. Lorsqu'un Arabe allait à la redoute, il venait demander sa ration de galette et de pain blanc, en disant : Je vais travailler.

Ben-Faka n'avait pas encore oublié les recommandations de son maître ; aussi donna-t-il ce jour là à Meurice et à de France des galettes de pain blanc, des fruits et un gigot de mouton rôti.

Tandis que les deux prisonniers mangeaient cet excellent souper, un marabout cousin d'Abd-el-Kader entra précipitamment dans leur tente avec un air effaré. De France se leva à la vue du nouveau venu : il appréhendait que le sultan, irrité de l'audace qu'il lui avait montrée dans sa conversation à Tekedemta, ne voulût, après mûre réflexion, le punir ?

« Que me veux-tu, dit-il au marabout ?

— C'est le sultan qui m'envoie ; il m'a chargé de te

demander si tu voulais demeurer auprès de lui et embrasser notre religion.

— Non, je ne veux pas.

— Tu seras aussi puissant que le sultan, si tu demeures avec nous.

— Je veux retourner chez les chrétiens.

— Tu auras des femmes, des chevaux, des armes, de la poudre, beaucoup de poudre ; tu seras aussi riche, aussi puissant, aussi grand que le sultan. »

— Je me ferai musulman si l'émir me donne un navire ou une barque à commander. Je n'accepterai qu'à cette condition. J'irai avec les Italiens Francesco, Berthoumiau, Crescenco et Benedito sur les côtes de Cherchell pêcher le corail, et j'enrichirai le sultan.

A cette réponse, soit que le marabout eût compris de quel côté l'officier de marine français aurait navigué si ses demandes eussent été accueillies, soit qu'il eût jugé que placer le chrétien, devenu renégat, dans une position égale à celle du sultan parmi les Arabes, était chose impossible à exécuter, le marabout se retira sans ajouter un mot. Les Arabes avaient déjà plusieurs fois engagé Meurice et de France à demeurer au milieu d'eux, mais jamais ce dernier n'avait été l'objet d'offres officielles, pareilles à celles qui lui furent faites en cette occasion au nom d'Abd-el-Kader lui-même.

A peine le marabout fut-il sorti que Ben-Faka, qui sortait de la tente de son maître, vint dire à de France :

« Le sultan veut te parler. »

Le prisonnier s'empressa d'obéir.

Dès qu'Abd-el-Kader l'aperçut, il lui fit signe de s'asseoir et, selon une habitude à laquelle il ne manquait jamais, il commença par lui dire :

« France, comment te portes-tu?

— Assez bien ; les poux me tourmentent ; mais on m'a donné un tapis pour la nuit, et j'ai bien dîné aujourd'hui.

— Es-tu bien traité?

— Pas trop bien.

— As-tu besoin de quelque chose?

— A vrai dire j'ai besoin de tout ; je jouis cependant de tout ce que tu as pu me faire donner.

— Je veux que tu retournes à Alger.

— Je ne desire pas autre chose.

— Je veux t'échanger.

— Tu me demandais tout à l'heure si j'avais tout ce qu'il me fallait ; tu as deviné ce dont j'ai le plus envie.

— Quoi?

— Eh! parbleu , de la liberté.

— Tu vas écrire au général. Demande-lui s'il veut me donner pour toi trois des Arabes qui sont prisonniers à Marseille, et que je désignerai moi-même.

— Si tu ne comprends pas dans l'échange tous mes compagnons d'infortune, je n'écrirai pas. Toi qui es si grand, si bon, si saint, as-tu pu penser que je consentirais à te laisser traiter de mon échange, si tu ne t'occupais pas en même temps de l'échange de mes compagnons d'esclavage. Abd-el-Kader, ces prisonniers sont tombés entre tes mains bien longtemps avant moi ; je ne dois pas recou-

vrer ma liberté avant eux. Demande au général une rançon convenable pour tous les prisonniers, alors j'écrirai.

— Plus tard, je verrai....

— Mais pourquoi veux-tu les garder ?

— Je ne veux pas les garder ; arrivé à Alger tu parleras de leur échange, et cette affaire se terminera bien plus vite.

— Je n'écrirai pas pour moi seul. Demande aussi une rançon pour Meurice, pour les quatre Italiens, le père Lanternier et les quatre femmes qui sont à Droma, alors j'écrirai et j'engagerai fortement le général à t'accorder ce que tu exigeras pour la rançon des dix captifs. »

L'émir consulta ses écrivains et les marabouts qui l'entouraient, puis il répondit :

— Ecris au général que je veux vingt prisonniers Arabes pour Meurice, les quatre Italiens et toi.

— Et les quatre femmes et l'homme qui sont à Droma.

— Ils sont trop loin. Une si longue route fatiguerait les femmes. Dès que vous serez échangés, je les ferai conduire à Oran.

— Abd-el-Kader, il ne t'en coûte pas plus de t'occuper de ces malheureux. Crois-tu que l'espoir de la liberté et la joie de revoir son pays ne donnent pas de force au prisonnier qui voit tomber ses fers? Que sont les fatigues du voyage en comparaison avec les misères et les douleurs de la captivité ?

— Eh bien, France, parle de l'homme, mais je te défends de dire un mot des femmes. Ecris.

— Puisque tu es décidé à garder les femmes, il est inutile de parler de l'homme. Le père Lanternier ne consen-

tira jamais à se séparer de sa femme et de sa fille. Il aimera mieux l'esclavage avec elles que la liberté tansdis qu'elles pleureraient dans les prisons de Droma. Je ne parlerai pas de lui.

— C'est bien. Ecris à l'instant, sous mes yeux. »

Dès que de France eut fait part dans sa lettre des intentions d'Abd-el-Kader à M. le lieutenant-général, baron Rapatel, commandant les troupes à Alger, le sultan lui dit :

—Veux-tu écrire à ta famille ?

— Oui... mais... je crains...

— France, ne crains rien, écris ce que tu voudras. Personne ici ne lira ta lettre. »

Lorsque les deux lettres furent prêtes et scellées par les prisonniers avec un énorme cachet ; l'émir fit venir un homme de Milianah.

—Tu le vois, dit-il au captif, je remets les lettres à cet homme de Milianah. Elles vont partir sur le champ pour Alger. »

De France s'empressa d'apporter à Meurice la nouvelle de leur prochaine délivrance. Il lui donna connaissance de la lettre qu'Abd-el-Kader lui avait fait écrire au général Rapatel. Une joie immense inonda le cœur de Meurice; il pleurait, il souriait et accablait son compagnon de son bonheur et de sa reconnaissance. Les deux prisonniers parlèrent de la patrie absente, de leurs amis, de leurs familles, de liberté. Tout pleins de ces délicieuses images, ils se disposèrent à dormir. De France chercha son tapis. On le lui avait volé. Il voulait aller se plaindre à Abd-el-Ka-

der, mais le sultan était en prières. Les deux infortunés se couchèrent sur la terre humide et glaciale. Le temps était mauvais et froid ; un orage épouvantable éclata au milieu de la nuit ; au lever du jour les captifs étaient trempés jusqu'aux os.

On s'occupait toujours de Tekedemta. Les tribus des environs étaient chargées d'opérer les chariage ; chaque jour on les voyait arriver avec des provisions et des bœufs qui transportaient les pièces de bois. Des Maures étaient allés cuire de la chaux qu'ils avaient trouvée à une demi journée de Tekedemta. Une partie des travailleurs étaient occupés à charier les pierres avec les mules du camp et à rassembler les matériaux pour la construction de la casbah de l'émir ; une autre partie des travailleurs portaient la terre pétrie pour lier les pierres, en guise de ciment et terminaient la redoute. Les outils dont se servaient les ouvriers étaient très mauvais à l'exception de quelques pelles et quelques pioches que les Arabes avaient volées aux Français. Quelques soldats déblayaient une ancienne et vaste citerne voûtée, qui était placée à cent cinquante pas à l'est de la casbah. Abd-el-Kader voulait faire de cette citerne son magasin général des munitions de guerre. Plus tard il y a fait déposer des fers, des plombs, de la poudre, du salpètre et du soufre, et afin de dépister les recherches, on a fait murer la porte, et on a bâti par dessus une baraque en forme de corps de garde.

L'émir continuait à surveiller en personne les travaux de la redoute ; il ne manquait jamais de demander à ses prisonniers s'ils étaient satisfaits de la façon dont

la construction était conduite. Ceux-ci lui répondaient que ces constructions étaient aussi bien entendues que dirigées, et qu'il était facile, à leur seule inspection, de s'apercevoir que le sultan avait étudié nos blockaus pendant la paix. L'émir se montrait enchanté de la satisfaction exprimée par les prisonniers ; mais s'il avait pu lire leur secrète pensée, il aurait éprouvé un amer désappointement. En effet, les fossés n'étaient pas creusés à une égale profondeur sur tous les points ; la largeur variait de distance en distance, et les talus présentaient des aspérités. La redoute, ainsi que nous l'avons déjà dit, était assise sur un plan incliné , on n'avait ménagé aucune ouverture pour l'écoulement des eaux. Les terres étaient liées et retenues par quelques branches de lentisques et de lauriers roses, plantés horizontalement. Ces travaux accomplis avec une telle imperfection , devaient tôt ou tard, dans ces contrées montagneuses, exposées à des pluies torrentielles et à des fortes gelées, s'écrouler et ne présenter qu'un immense monceau de terre détrempée et boueuse.

Tandis que Meurice et de France exploraient les ruines, Franceseo, qui travaillait avec Crescenco et Berthoumiau aux nouvelles constructions vint présenter à de France une médaille arabe qu'il avait trouvée en creusant la terre. De France alla montrer cette médaille à l'émir.

— Cette monnaie est-elle arabe, demanda-t-il au sul tan ?

— Oui, répondit Abd-el Kader.

—Date-t-elle d'une haute antiquité ?

— Elle est très ancienne.

— Pourquoi forces-tu les trois Italiens à travailler?

— Pourquoi ? Ces hommes n'ont-ils pas l'habitude du travail et ne faut-il pas qu'ils gagnent leur nourriture ?

— Mais ils sont pêcheurs et non terrassiers. Pourquoi les traiter si durement? Ils n'ont rien fait contre toi. Tu n'es pas en guerre avec leur nation. Pourquoi les retenir prisonniers ? Ta conduite, en cette circonstance, ne répond pas à ta haute renommée de sainteté et de bonté.

— France, je suis en guerre avec toutes les puissances; je ne possède pas de port de mer ; l'amitié des autres peuples m'est inutile. D'ailleurs, l'armée de ton sultan n'est-elle pas remplie de soldats qui parlent une langue étrangère avec la vôtre ?

— Ces soldats, Abd-el-Kader, sont des déserteurs. Ils sont venus servir sous nos drapeaux d'eux-mêmes et sans en avoir reçu l'autorisation de leur sultan ; s'ils retournaient dans leur patrie, ils seraient fusillés. Ainsi donc, tu as tort de te déclarer en guerre ouverte avec toutes les puissances.

— Je suis le plus fort et le plus grand des sultans, je ne crains pas l'inimitié des autres. Reprends ta médaille. »

En rentrant dans le camp, les prisonniers remarquèrent un nombreux rassemblement d'Arabes devant la tente du sultan. Comme ils ne se trouvaient jamais en sûreté au milieu des Arabes, en l'absence de l'émir, Meurice et de France gagnèrent leur tente. De ce point, ils virent flotter des haïks et des hommes perchés les uns sur les autres. Ben-Faka leur dit qu'une troupe de Bédouins don-

nait des représentations de tour d'adresse, de force et d'agilité. Le lendemain, les sauteurs arabes recommencèrent leurs exercices. Les prisonniers assistèrent à cette représentation. Ces Arabes exécutèrent les mêmes tours de force que nous avons vu faire à leurs confrères sur les théâtres de Marseille, de Toulon, de Bordeaux et de Paris. Lorsque les exercices furent achevés, un des sauteurs fit le tour du cercle formé par les spectateurs, et recueillit un certain nombre de piécettes.

Abd-el-Kader poursuivait avec beaucoup d'ardeur et d'activité les travaux de la redoute. Cinquante ouvriers, maçons et charpentiers, bâtissaient et plaçaient les pièces de bois. Le sultan voulut célébrer l'inauguratiou de la nouvelle Tekedemta ; il fit conduire sa pièce de canon du camp à la redoute ; on chargea avec des cailloux et on tira trois coups, qui furent si mal dirigés que les pierres lancées par les canonniers, faillirent tuer des hommes et des chevaux. A chaque volée, les marabouts et les travailleurs criaient : *sultan grand !*

Abd-el-Kader, depuis cette époque, a fait marcher, de Mascara sur Tekedemta, sept canons de six et de huit. Ce sont de vieilles et de mauvaises pièces espagnoles, qui sont montées sur des affûts de fabrique arabe et qui sont portées sur de petites roues à plein bois. Ces canons ont été encloués, et leurs lumières présentent une circonférence d'une douzaine de lignes. Une garnison de cent hommes à été établie dans la redoute ; on la renouvelle tous les mois, et chaque détachement qui va occuper ce poste emporte des vivres, en biscuit et en orge, pour un mois.

Quinze à vingt familles de Mascara ont, sur les ordres du sultan, transporté leur demeure à Tekedemta. Ces émigrations ne s'effectuent qu'à contre-cœur, dans un pays qui est froid (le 2 octobre il gelait sous les tentes), malsain, privé de ressources et de provisions, qu'il faut aller chercher, à dos de mulet, à six heures de marche dans le sud. Là, on rencontre des plateaux cultivés et peuplés. C'est dans cette province du sud que l'on envoyait les chameaux pour subvenir à leur nourriture, car ces animaux ne trouvaient pas à manger de l'hèrbe à Tekedemta et dans les environs.

Nous devons ajouter que les montagnes de Tekedemta sont très giboyeuses. A chaque pas, les Arabes faisaient partir des lièvres, des lapins, des perdreaux, des grives, des merles, des perdrix rouges (les plumes qui couvrent leur dos sont bleues), des pigeons sauvages, des tourterelles. L'Oued-Mina est, de son côté, abondante en poissons. Les tortues foisonnent dans cette rivière et dans les courants d'eau qui arrosent ces contrées, mais elles sentent la vase et ont un goût détestable.

A l'insu du sultan, les soldats arabes se livraient à la pêche, et commençaient à manger du poisson. Le gibier abondait sur le marché que le sultan avait établi à Tekedemta; les soldats mettaient la main dessus et le dévoraient en cachette.

Ainsi les troupes qui vivaient sous les yeux du sultan, commençaient à enfreindre la règle religieuse qui leur prescrivait de s'abstenir de poisson et de gibier; ils ne se trouvaient pas impunément depuis sept ans en contact

avec ces chiens de chrétiens, dont la civilisation, le bien-être, la justice, plutôt que la force guerrière, finiront par triompher de l'ignorance, du fanatisme et de la misère des indigènes de l'Algérie.

XVI

EL-BORGJ

La chanson du marabout à Tekedemta. — Les femmes arabes. — L'amour et la poésie chez les Arabes. — Les troubadours français. — La civilisation européenne dans l'Algérie. — Le rôle que joue l'émir. — Son ambition. — Ruine de la nouvelle Tekedemta par les soldats français. — Départ. — Les pêcheurs de corail et le macaroni de Francesco. — Le bon lieutenant. — Marches longues et monotones. — La grande montagne boisée. — Départ pour El-Borgj.

Si les prisonniers n'avaient pas souffert du froid pendant la nuit, ils auraient pu se féliciter de leur séjour à Tekedemta. Ben-Faka leur distribuait une nourriture convenable, et l'émir leur accordait la facilité de se promener. Les Arabes eux-mêmes se livraient à la joie ; ils étaient bien nourris et ils s'abandonnaient à la plus complète oisiveté.

Chaque soir un Arabe s'asseyait devant la tente du sultan et chantait pendant des heures entières. Les soldats l'entouraient et prêtaient une oreille attentive à sa criarde psalmodie. Voici quelques fragments de ces chants dans

lesquels les prisonniers ont cru reconnaître des hymnes religieux et patriotiques. Le chanteur réglait sa mélodie sur la cadence et le rhythme de la poésie.

LA CHANSON DU MARABOUT A TEKEDEMTA.

Abd-el-Kader, sultan, a place au premier rang
Entre tous les sultans; Mahomet est plus grand.
Le feu de nos fusils frappe comme la foudre
Nos ennemis.
Jamais par les Français nous ne serons soumis.
Nous avons de la poudre,
Beaucoup de poudre.
Feu!

Notre sultan est saint, il est bon, généreux,
Et sa tente est ouverte à tous les malheureux.
Le feu de nos fusils frappe comme la foudre
Nos ennemis.
Jamais par les Français nous ne serons soumis.
Nous avons de la poudre,
Beaucoup de poudre.
Feu!

Les marabouts qui vont prier à deux genoux
Au tombeau de la Mecqae et qui rentrent chez nous.
Le feu de nos fusils frappe comme la foudre
Nos ennemis.
Jamais par les Français nous ne serons soumis.
Nous avons de la poudre,
Beaucoup de poudre.
Feu!

Ces marabouts sont grands ; ces marabouts sont saints :
L'esprit de Mahomet a germé dans leur sein.
Le feu de nos fusils frappe comme la foudre
Nos ennemis.
Jamais par les Français nous ne serons soumis.
Nous avons de la poudre,
Beaucoup de poudre.
Feu !

Abd-el-Kader, sultan, a beaucoup de chevaux,
Ils sont tous excellents, jeunes, vaillants et beaux.
Le feu de nos fusils frappe comme la foudre
Nos ennemis.
Jamais par les Français nous ne serons soumis.
Nous avons de la poudre,
Beaucoup de poudre.
Feu !

Abd-el-Kader, sultan, possède un grand trésor,
Nul ne saurait compter son argent et son or.
Le feu de nos fusils frappe comme la foudre
Nos ennemis.
Jamais par les Français nous ne serons soumis.
Nous avons de la poudre,
Beaucoup de poudre.
Feu !

Abd-el-Kader, sultan n'a pas un seul soldat
Qui n'apporte une tête à la fin du combat.
Le feu de nos fusils frappe comme la foudre
Nos ennemis.
Jamais par les Français nous ne serons soumis.
Nous avons de la poudre,
Beaucoup de poudre.
Feu !

L'Arabe a des forêts qui couvrent ses montagnes,
Des orges et des blés qui dorent ses campagnes.
Le feu de nos fusils frappe comme la foudre
Nos ennemis.
Jamais par les Français nous ne serons soumis.
Nous avons de la poudre,
Beaucoup de poudre.
Feu !

Il a d'immenses champs, des fleuves, des ruisseaux
Qui nourrissent les foins, abreuvent les troupeaux.
Le feu de nos fusils frappe comme la foudre
Nos ennemis.
Jamais par les Français nous ne serons soumis.
Nous avons de la poudre,
Beaucoup de poudre.
Feu !

Nos femmes ont reçu la force et la beauté,
Nos enfants sont remplis d'adresse et de santé.
Le feu de nos fusils frappe comme la foudre
Nos ennemis.
Jamais par les Français nous ne serons soumis.
Nous avons de la poudre,
Beaucoup de poudre.
Feu !

Nos chameaux sont légers, nos chevaux vigoureux,
Et nul autre animal ne court plus vite qu'eux.
Le feu de nos fusils frappe comme la foudre
Nos ennemis.
Jamais par les Français nous ne serons soumis.
Nous avons de la poudre,
Beaucoup de poudre.
Feu !

Nous coupons dans nos champs d'abondantes moissons,
Nous tondons nos troupeaux de leurs chaudes toisons.
Le feu de nos fusils frappe comme la foudre
Nos ennemis.
Jamais par les Français nous ne serons soumis.
Nous avons de la poudre,
Beaucoup de poudre.
Feu !

Plus nombreuses cent fois que les astres du ciel,
Nos abeilles nous font de beaux rayons de miel.
Le feu de nos fusils frappe comme la foudre
Nos ennemis.
Jamais par les Français nous ne serons soumis.
Nous avons de la poudre,
Beaucoup de poudre.
Feu !

Faisons des vœux afin que les chiens de chrétiens
Qui convoitent nos champs, nos chevaux et nos biens
Meurent sous nos fusils aussi prompts que la foudre.
Aux ennemis!
Jamais par les Français nous ne serons soumis.
Nous avons de la poudre,
Beaucoup de poudre.
Feu !

Cet échantillon de la poésie des Arabes de l'Algérie, n'est pas de nature à nous édifier sur la sensibilité amoureuse et sur la brillante imagination de ces peuplades, que l'on nous a peintes si romanesques et si pindariques. Comme on vient de le voir, la chanson du marabout à Tekedemta

n'exprime que des images matérielles; elle ne parle pour ainsi dire qu'aux yeux et qu'aux oreilles; elle ne s'adresse jamais au cœur : le sens physique étouffe, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, le sens moral. On entend l'énumération des qualités, des biens, de la force des individus : on ne recueille pas le cri de la passion, la plainte de l'âme brisée, la voix de l'amour. C'est que les Arabes de l'Afrique française, courbés sous une loi religieuse qui tolère la polygamie, ne diffèrent en aucune façon des Égyptiens et des Nubiens. Ils ne connaissent pas l'amour. La femme ne leur inspire aucun des sentiments qu'elle fait éclore dans le cœur des Européens. Elle est esclave, elle sert son époux et son maître. La femme, qui est libre chez nous, qui se donne et qui ne s'achète pas, attire l'homme à ses genoux : elle le subjugue, elle s'en fait aimer et devient sa compagne, sa sœur.

Nous pourrions nous étendre sur ce sujet et caractériser d'une façon plus précise, le sentiment brutal que la femme inspire à l'Arabe, mais ce serait sortir de notre sujet. Nous en avons dit assez, et nos lecteurs savent dès ce moment à quoi s'en tenir sur l'authenticité de ces romances, que l'on nous expédie, chaque année, d'Alger, dans lesquelles il n'est question que de beauté, d'amour, de houris, de tendresse et de dévoûment. J'estime qu'il faut rechercher les auteurs de ces charmantes compositions, parmi nos jeunes et spirituels officiers, si galants, si poétiques, plutôt que parmi les marabouts grossiers et sauvages d'Abd-el-Kader.

Meurice et de France avaient pris cette musique des Arabes en horreur. Un ami de Ben-Faka, un marabout, allait presque tous les soirs s'accroupir dans leur tente, et

on l'entendait chanter pendant des heures entières. Il assourdissait les prisonniers de va voix aigre et criarde et les désespérait par la monotonie de ses refrains.

De leur côté, les Arabes se montraient peu sensibles aux charmes de notre musique. Maurice avait une jolie voix. Il chantait quelquefois, devant les Arabes, les plus jolies romances d'Édouard Bruguière et les couplets patriotiques de Béranger. Ses auditeurs demeuraient impassibles et se hâtaient de retourner vers leurs joueurs de hautbois et de timbales. Ils préféraient le bruit à la mélodie. Je n'ai jamais pu oublier qu'un jour, après avoir demandé à l'un de nos paysans, quel était de tous les instruments celui qu'il aurait aimé jouer de préférence aux autres, il me répondit :

— *Le tambour, ça fait beaucoup de bruit.*

La répulsion que ressent l'Arabe pour tout ce qui vient des Européens, sous quelque forme que ce soit, ne tire pas seulement sa source dans l'horreur que lui inspire la religion chrétienne, mais encore dans cet instinct qui fait reculer l'homme inculte et barbare, devant tous les changements que le contact d'une nation civilisée doit apporter dans ses habitudes, ses mœurs, sa vie. Ainsi, à côté d'une activité étonnante, d'une grande vigueur, on trouve chez l'Arabe, comme chez tous les peuples barbares, une indolence, une lâcheté, une apathie dont rien n'approche. L'Arabe fera de longues courses durant une expédition, il endurera les privations les plus cruelles sans témoigner le moindre regret, le moindre desir. Il se battra comme un lion, s'il s'agit de tenter un coup de main. Le froid, la chaleur, la faim, la pluie, l'insomnie passeront sur sa tête sans

la courber ; mais lorsque de retour dans sa tribu, les femmes auront dessellé son cheval, qu'elles auront accroché son fusil, ses pistolets, son yatagan aux piliers de la tente, il demeurera de longues journées accroupi au soleil, sans s'inquiéter du lendemain, à fumer, à boire du café et comme absorbé par de graves méditations. Un cheval, un fusil, de la poudre, un haïk, de la farine de gland de chêne et de l'orge, voilà tout ce qu'il faut à l'Arabe pour rendre sa vie heureuse et satisfaite. Vienne la civilisation, entraînant à sa suite l'ordre, le bien-être, la santé, le travail quotidien, l'élégance, l'art sous ses formes les plus ravissantes, la science aux patients labeurs, le desir du mieux, le progrès incessant, le mouvement continuel : un moment, l'Arabe s'arrêtera devant la porte de sa tente, frappé par le pompeux spectacle qui se déroulera devant ses yeux : on le verra pensif, comme s'il cherchait à rassembler dans sa mémoire des souvenirs confus de gloire, de grandeur, de richesse et de beauté; mais les traditions sont muettes depuis des siècles; elles ne se sont pas penchées sur le tapis dans lequel l'Arabe se roulait aux nuits de son enfance ; elles ne lui ont pas raconté les histoires des anciens temps ; elles ne lui ont pas dit les noms des sultans qui furent de grands victorieux ; elles ne lui ont pas énuméré les splendeurs des villes impériales. Un seul nom a retenti à ses oreilles — MAHOMET. — Le prophète lui a ordonné la haine des chrétiens. L'Arabe tentera de repousser les conquérants chrétiens ; s'il échoue dans cette guerre, il ira, pareil à la bête féroce pourchassée par les chasseurs, cacher sa farouche indépendance dans les gorges impénétrables des montagnes ou dans les

plaines inaccessibles du désert. Aussi, mettons-nous une grande insistance à ce qu'on ne prenne pas le change sur la valeur personnelle et sur les projets politiques d'Abd-el-Kader.

L'émir n'est pas un réformateur. Il ne travaille pas à refondre les institutions du prophète, à modifier les mœurs des Arabes. S'il oppose une longue résistance aux Français, ce n'est pas dans le but de former à la guerre les peuplades errantes et indisciplinées, ni pour jeter après la victoire qu'il prédit chaque jour, dans cette terre si riche et si féconde les semences de la civilisation. Abd-el-Kader est un ambitieux qui veut le pouvoir à tout prix. Sans l'occupation française, il n'aurait été pendant toute sa vie qu'un simple marabout. Il est redevable de son élévation aux malheurs de son pays. Quelques personnages, et on devine aisément l'esprit qui les anime, veulent lui prêter les qualités d'un homme supérieur. Dans son camp, Abd-el-Kader se fait distinguer des Arabes par sa bonté, sa confiance en lui-même, son audace, son adresse et sa prudence. Placez ce héros au milieu de nous, et vous le trouverez, ignorant, despote et fourbe.

A l'époque où Meurice et de France campaient à Tekedemta, l'émir leur annonçait que la ville qu'il allait relever de ses ruines deviendrait une citadelle imprenable devant laquelle, un jour, les Français reculeraient foudroyés par son artillerie.

Trois ans après cette menace, une colonne française franchissait les défilés de Tekedemta et détruisait de fond en comble la forteresse et la casbah d'Abd-el-Kader.

Après avoir séjourné pendant dix jours (20 au 30 septembre) dans le canton de Tekedemta, l'émir donna l'ordre de lever le camp. La colonne se mit en route au lever du soleil, en laissant à sa gauche une grande montagne boisée, à une demi-lieue dans le sud. Au bout de deux heures de marche, on entra dans un pays désert. Le sol était nu, la route difficile et coupée à chaque pas par des ravins. La grande montagne boisée se déroulait toujours à la gauche de l'émir. Ben-Faka fit dresser le camp sur la rive droite de l'Oued-Mina. Le premier soin de l'émir en descendant de cheval, fut d'envoyer ses muletiers dans la montagne où les Maures étaient allés cuire les pierres à chaux. On chargea les mulets : ces bêtes portèrent à Tekedemta la première fournée de chaux et ne rentrèrent au camp que bien avant dans la nuit.

Le camp allait se mettre en marche le lendemain de la première étape de Tekedemta, lorsque Ben-Faka distribua aux trois Italiens Francesco, Berthoumiau et Crescenço trois haïks. Depuis longtemps ces malheureux ne portaient pour tout vêtement qu'une chemise de laine toute déchirée. Les trois corailleurs allaient être séparés de Meurice et de de France; l'émir les renvoyait aux travaux de Tekedemta et dans sa généreuse sollicitude, il avait chargé Ben-Faka de jeter un haïk sur leurs épaules; si cette précaution n'avait pas été prise à leur égard, ils seraient morts de froid sous un climat aussi rude que l'était celui de ces montagnes.

Meurice et de France montèrent sur leurs mules, le cœur navré de tristesse. Cette séparation les accablait douloureu-

sement. Ils aimaient ces Italiens. Ne partageaient-ils pas, ces pauvres corailleurs, la captivité des deux Français, n'étaient-ils pas malheureux et jeunes comme l'était de France, qu'ils appelaient leur lieutenant. N'avaient-ils pas eu faim, n'avaient-ils pas été frappés, n'avaient-ils pas été exposés au froid et à la pluie, ainsi que l'avait été le brave et bon lieutenant français? Ne parlaient-ils pas ensemble de la patrie absente, de leurs souffrances, de leur haine contre les Arabes!

A Tekedemta, de France se levait au milieu de la nuit ; il volait dans les sacs de Ben-Faka, du pain et des figues sèches. Le matin, il allait en compagnie de Meurice se laver à la fontaine, où les Italiens venaient le joindre.

Là, le bon lieutenant distribuait ses provisions : les prisonniers français et italiens déjeûnaient ensemble ; ils parlaient de leur pays. Francesco n'avait qu'un desir, celui de manger du macaroni et de faire un jour de pêche à Alger. Jamais pêcheur ne regretta plus vivément que Francesco sa vie errante sur la Méditerranée, sa barque et ses filets. Le déjeûner terminé, les Italiens lavaient les habits de Meurice et de de France et pansaient leurs plaies. Aussi, en leur voyant reprendre le chemin de Tekedemta, Meurice et le bon lieutenant ne purent-ils retenir un soupir et une larme. Étaient-ils destinés à se revoir jamais!

L'émir poursuivit sa vie errante et marcha vers l'ouest, en ayant toujours à sa gauche, au sud, à une lieue de distance la grande montagne boisée. Après une étape de trois marches, Ben-Faka plaça le camp sur la rive gauche de l'Oued-Mina, au centre d'un plateau couvert de silos qui

tous étaient vides. Le pays était inhabité. Les cavaliers allèrent à quatre lieues de ce plateau chercher de l'orge pour leurs chevaux.

On séjourna trois jours. Le 4 septembre, le camp se mit en marche pour la troisième fois depuis son départ de Tekedemta : la grande montagne boisée n'était séparée du convoi que par une demi-lieue. Ben-Faka s'arrêta dans une petite plaine, audelà d'un ruisseau qui se jette dans l'Oued-Mina. Cette plaine n'était pas cultivée. L'Oued-Mina la coupait et l'arrosait dans tous les sens. Pendant l'hiver elle devait être submergée sous les eaux. Le sol était couvert d'arbustes qui offraient une grande ressemblance avec les buissons et les aubépines. Ils produisent un fruit pareil à la nèfle par la couleur, mais plus petit et renfermant un noyau. Les Arabes mangeaient ces fruits avec plaisir.

Une particularité intéressante s'attache à ces buissons : ainsi que les arbustes de ce pays, ils sont couverts de coquilles terrestres (*candidissima*, *lactea*) et d'escargots qui se collent à l'écorce, au moyen de leur bave. La nature, dans son admirable et infinie prévoyance, a teint les écailles de ces mollusques d'un blanc si fin et si net et qui réfléchit si bien les rayons du soleil, qu'ils ressentent à peine les chaleurs de l'été, en présentant leur dos au soleil. Une armée pourrait sans peine se nourrir pendant quelques jours avec les fruits des buissons, les poissons de l'Oued-Mina, les escargots, les lactea et les candidissima dont cette plaine abonde.

Le lendemain de ce campement, le sultan continua sa route vers l'ouest, quelques degrés nord : on avait quitté

l'Oued-Mina qui suit sa direction vers le nord, mais la grande montagne boisée était placée toujours au sud. L'avant-garde fit lever un cerf; les cavaliers qui escortaient les bagages se lancèrent à sa poursuite. Le cerf, le nez en l'air, s'enfuit avec la rapidité d'un oiseau et disparut bientôt dans les broussailles qui couvraient le pied de la grande montagne boisée. On marcha pendant six heures et l'on s'arrêta sur un plateau couvert de monceaux de pierres. Abd-el-Kader et ses marabouts ne surent pas dire aux prisonniers si jamais une ville avait existé sur cet emplacement. Au soleil levant, le 6 octobre, le camp fit une étape de deux heures et s'arrêta sur le dernier plateau qui borde la plaine de Mascara, à l'extrémité, dans un endroit qui se nomme Teknifill. Abd-el-Kader en arrivant apprit que les Français étaient sortis d'Oran et que le général de Létang se dirigeait vers El-Borgj, à deux lieues au nord de Teknifill. Cette nouvelle força l'émir à se mettre en campagne; il courut bride abattue avec sa cavalerie sur El-Borgj, afin de forcer les habitants de ce village à l'évacuer avant l'arrivée des Français.

XVII

TEKNIFILL

Pillage d'El-Borgj par les cavaliers de l'émir. — Emigration des tribus. — La fontaine des Cinq-Marabouts. — Les femmes arabes au cimetière. — Ennui et désœuvrement des prisonniers. — La nécessité est la mère de l'industrie. — Un larcin. — Un jeu de cartes et un échiquier improvisés. Excentricité des figures des cartes. — Admiration et mépris des marabouts. — Le grand-père du sultan jouait aux échecs. — L'émir va voir sa femme dans sa smala. — La femme d'Abd-el-Kader. — Il découche. — Zaka, l'échanson, est arrêté en flagrant délit de vol.

L'émir arriva au village d'El-Borgj bien avant les troupes qui étaient sorties d'Oran. Il ordonna aux Borgias d'abandonner leur province : ses menaces furent couronnées de succès. Dès le lendemain, on voyait arriver dans la plaine les bagages, les troupeaux, les femmes et les enfants des Borgias.

Abd-el-Kader craignait encore que les Français ne se portassent sur Mascara, et il prescrivait déjà aux habitants de se préparer à sortir de cette ville. Il avait rassemblé toutes les tribus qui étaient restées fidèles à sa cause, et son corps d'expédition se composait de cinq à six mille

Arabes. Pendant quatorze jours il suivit les mouvements de l'armée française dans la plaine de la Macta. Les prisonniers étaient casernés dans le camp. Chaque matin, ils voyaient arriver des courriers, porteurs de fausses nouvelles. Tantôt l'armée française, cernée de toutes parts, ne pouvait rentrer ni dans Oran, ni dans Mostaganem, tantôt Abd-el-Kader avait taillé l'armée française en pièces.

Ces bulletins de victoire excitaient l'humeur sauvage des Arabes qui gardaient le camp. A l'arrivée des courriers, ils accablaient d'injures, de menaces de mort et de coups de bâton Meurice et de France. Les prisonniers étaient horriblement nourris. Les tribus portaient à l'armée les provisions qui d'ordinaire arrivaient au camp ; on ne tuait pas de moutons et la pitance distribuée aux captifs se composait d'orge bouillie (*chicha*) et de pain d'orge exécrable.

L'unique distraction qui était offerte à Meurice et à de France, consistait dans une promenade aux *Cinq-Marabouts*. Dans un encaissement formé par cinq mamelons, ils avaient découvert une source très abondante qui remplissait un vaste bassin creusé de main d'homme. Des rigoles conduisaient l'eau dans la plaine et la fécondaient par de nombreuses irrigations : ces rigoles traversaient le camp, qui se trouvait situé à cent cinquante pas de la source à laquelle venaient s'abreuver tous les soirs un nombre très considérable de bestiaux. La plaine qui s'étendait au pied du plateau était riche et productive : elle était couverte de tentes devant lesquelles on apercevait de grandes meules de paille. Une partie des terres étaient cultivées ; l'autre

partie était abandonnée pour servir de pacage aux chevaux, aux bœufs et aux moutons.

Un soir, en revenant de leur promenade, les prisonniers entendirent des lamentations que poussaient des femmes arabes qui étaient réunies au pied d'un marabout : elles venaient d'assister à un enterrement.

Les Arabes sont dans l'habitude de se réunir, lorsqu'un de leurs parents est décédé. On enterre le mort dans le cimetière qui se trouve placé auprès du marabout. Les individus qui composent le funèbre cortége du défunt couvrent la tombe de pierres qu'ils ont le soin de placer toutes droites et sur une seule ligne et ils demeurent à cette place pendant plusieurs heures et remplissent l'air de leurs cris lugubres et de leurs plaintives exclamations.

Mais ces promenades aux Cinq-Marabouts n'apportaient qu'une faible distraction aux ennuis qui dévoraient les prisonniers. Les journées était longues et tristes ; l'absence d'Abd-el-Kader avait jeté dans le camp, qui n'était plus occupé que par l'infanterie, un grand désordre. Meurice et de France s'affligeaient d'être séparés des pêcheurs de corail. Entre eux deux, ils causaient bien de leurs espérances, de leur pays et de leurs familles : mais à force de revenir sur les mêmes sujets, ils avaient fini par les épuiser, et un profond découragement et un violent chagrin s'étaient emparés de leur esprit. De France, qui était jeune, entreprenant, plein de verve et de gaîté, eut l'idée de fabriquer un jeu de cartes et un jeu d'échecs pour abréger les heures de sa captivité et pour distraire Meurice qui se laissait accabler par les plus sombres pressentiments.

Dans l'un des coins de la tente des prisonniers, on déposait huit caisses dans lesquelles était renfermée la réserve des munitions de guerre d'Abd-el-Kader. Un des grands bonheurs de de France, consistait à arroser avec de l'eau ces munitions, dès que Ben-Faka était sorti de la tente. Une telle espièglerie, si elle avait été connue des Arabes, aurait bien pû coûter la vie au prisonnier ou plusieurs centaines de coups de bâton. Mais de France aimait mieux courir ce risque que de se priver de la satisfaction qu'il se procurait en détériorant les poudres de nos ennemis.

Pour son jeu d'échecs, il vola une planche de ces caisses et traça dessus des cases. Il ramassa des branches de laurier rose et il parvint avec un couteau à tailler et à tourner tant bien que mal des pièces d'échiquier.

Pour le jeu de cartes de piquet, il se procura quelques feuilles de papier, et dessina les figures et les basses cartes. Les valets étaient représentés par des jockeys : ils avaient la pipe à la bouche et portaient des vestes rouges, vertes, jaunes, blanches. Les dames étaient reproduites par des femmes habillées à la française. L'une était coiffée avec un chapeau : l'autre avec un foulard : celle-ci allait nu-tête, à la chinoise et celle-là portait des papillottes à la mode anglaise.

Les rois étaient dessinés avec une double tête et avec une vaste couronne.

Ben-Faka n'eut pas de peine à constater les vols de la planche et du papier : aussi administra-t-il une bonne correction au prisonnier; mais il se montra assez généreux pour ne pas confisquer les cartes et les échecs. Grâce à ces deux

jeux, Meurice et de France se procurèrent d'assez bonnes récréations dans le campement de Teknifill.

En l'absence d'Abd-el-Kader, Ben-About et Ben-Faka étaient chargés de veiller à la garde de la tente du sultan. Ben-About et Ben-Faka étaient fort contrariés; ils se défiaient des Arabes du camp; ils ne pouvaient pas faire sentinelle pendant toute la journée. Dans leur embarras, ils envoyèrent Meurice et de France passer une partie de leurs journées dans la tente impériale, avec la prière de faire bonne garde et d'écarter les soldats qui pouvaient avoir l'envie de piller les caisses et les effets du sultan. Ben-Faka avait fait enlever les caisses et le sopha; il avait prévenu les prisonniers de ne toucher à aucun objet, car des chrétiens ne pouvaient pas, sans le souiller, porter la main sur rien de ce qui appartenait à l'émir.

Les prisonniers chrétiens s'étaient conformés aux prescriptions de Ben-About et de Ben-Faka; ils se couchaient sur les tapis de cette sainte habitation et ils passaient le temps à jouer aux échecs et au piquet. Les marabouts avaient beau, selon l'esprit du Coran qui leur défend de reproduire les images des êtres animés du souffle de la vie, tels que les hommes et les animaux, les marabouts avaient beau afficher un profond mépris pour les figures humaines que de France avaient dessinées, ceux d'entre eux qui étaient allés à Alger où à Oran admiraient néanmoins la vérité et l'exactitude avec lesquelles le prisonnier avait dessiné le costume des Européens sur ses valets et celui des Européennes sur ses dames. Les cartes dont se servent les Arabes ne ressemblent en aucune façon à celles que nous employons.

On voyait des damiers, mais jamais d'échiquiers dans les cafés de Mascara, de Milianah, de Tekedemta avant l'occupation de ces places par les Français. Les marabouts s'évertuaient à comprendre la marche du piquet ; ils accablaient à ce sujet, les joueurs de questions. Abd-el-Kader, en regardant un jour Meurice et de France jouer aux échecs, leur dit : J'ai vu mon grand-père jouer avec des pièces semblables sur les cases d'un damier.

Le 21 octobre, sur le minuit, Ben-Faka reçut un courrier qui lui annonça que l'émir serait rendu dans la matinée à Mascara. A cette nouvelle, il donna l'ordre aux troupes et aux conducteurs des bagages de se mettre en route. Le camp marcha par un temps froid et humide et chargé d'une brume épaisse. Meurice souffrait beaucoup : les deux prisonniers étaient montés sur les mules qui portaient les coffres du sultan.

De quart d'heure en quart d'heure. Ben-Faka, dont l'inquiétude ne sommeillait jamais, criait aux chrétiens :

« Meurice, France, toujours sur la mule.

— Oui ! oui !

— Ne descendez pas.

— Non ! non !

— Surtout ne changez pas de monture avec les cavaliers.

— Sois tranquille. »

Ces recommandations trahissaient assez haut les inquiétudes de Ben-Faka et montraient le peu de confiance qu'il plaçait dans la probité et la discipline des soldats d'Abd-el-Kader. Chargé comme il l'était de la conduite du camp,

il était responsable de tous les désordres qui pouvaient se commettre pendant la route. Aussi craignait-il que Maurice et de France ne vinssent à descendre de leurs mules et que les gens de l'escorte, en profitant de la négligence des prisonniers, ne se missent à forcer les coffres de l'émir et à piller son trésor. La conduite de Ben-Faka était bien faite pour flatter l'orgueil des prisonniers. Ces chiens de chrétiens, que les Arabes accablaient d'injures et de coups, ces chiens de chrétiens qu'ils couvraient de mépris et d'ordures présentaient au défiant Ben-Faka plus de garantie de moralité et de fidélité que les orgueilleux cavaliers. Ils avaient scrupuleusement veillé dans la tente impériale à Teknifill, et ils arrivaient sans accidents au nouveau campement avec les trésors qu'ils remettaient intacts à Ben-Faka.

Le jour commençait à poindre : le camp était dressé au pied de la montagne qui borde au nord la plaine de Mascara. Un petit ruisseau, qui descendait de la ville et qui arrosait dans son cours de nombreux jardins remplis d'arbres fruitiers de toute espèce et surtout d'amandiers, traversait le nouveau campement; ses bords étaient chargés de lauriers roses. Mascara se dessinait au loin et présentait un coup d'œil charmant par la situation pittoresque qu'elle occupe dans une gorge de montagnes, sur une colline aux abords rudes et escarpés. Les maisons de la ville s'élevaient, blanches et riantes aux premiers feux du jour, au milieu d'un bois de figuiers de Barbarie; quelques peupliers dominaient les maisons de leur branchage svelte et gracieux et flottaient sur les toits auxquels ils s'a-

justaient en forme de superbes aigrettes ; et le minaret de la mosquée aux flèches grêles et élancées, telle qu'une lance étincelante plantée au milieu d'un camp, s'élançait gracieux et brillant audessus des peupliers et des figuiers au feuillage touffu.

Abd-el-Kader ne tarda pas à arriver. L'infanterie prit les armes et se porta à dix minutes sur la route de Mascara; elle se forma sur deux files. La cavalerie arriva de son côté au galop; Mouftar l'échelonna en deux haies, derrière les lignes de l'infanterie. Les troupes, dans cette occasion, répétèrent leur manœuvre accoutumée; à mesure que l'émir avait dépassé les derniers soldats, cavaliers et fantassins se débandaient et couraient reformer leurs lignes devant la tente impériale. Au moment où le sultan pénétrait dans sa tente, trois coups de canon que l'on tirait à Mascara, annonçaient aux tribus le retour du maître. De leur côté, les fantassins et les cavaliers tiraient des coups de fusil en réjouissance, disaient-ils, de la grande victoire que l'émir avait remportée sur les Français.

Les prisonniers chrétiens étaient impatients de connaître la vérité. Le service de la tente qu'ils occupaient était confié à un domestique de Ben-Faka, nommé Hassen. Ce nègre, avait été, dans le temps, fait prisonnier par les Français et il avait passé six mois à Oran. A la conclusion de la paix, on l'avait renvoyé au sultan. Hassen se souvenait des bons traitements dont il avait été l'objet à Oran, aussi se conduisait-il à l'égard de Meurice et de de France en bon et fidèle serviteur. Mais le malheureux vola un burnous. Il fut découvert, dégradé, chassé de la tente de Ben-Faka et in-

corporé parmi les trente nègres d'Abd-el-Kader. Sa nouvelle condition n'était guère de son goût; aussi dès qu'il pouvait s'échapper, allait-il dans la tente de Ben-Faka causer avec les prisonniers et leur porter les nouvelles. Il avait suivi l'émir dans son expédition et il ne manqua pas de venir apprendre à Meurice et à de France ce qui s'était passé.

« Je n'ai pas tiré un seul coup de fusil, dit le nègre Hassen, je suis demeuré constamment auprès d'Abd-el-Kader, qui s'est tenu, comme à son ordinaire, à un quart de lieue de distance des combattants. Le premier jour nous sommes allés au village d'El-Borgj. Nous avons forcé les habitants à évacuer la place et à se jeter dans la plaine de Mascara. Le second jour, nous avons vu l'armée française campée sur les bords de l'Abra. Les jours suivants, nous avons observé ses mouvements et nous l'avons accompagnée dans sa marche. Elle s'avançait dans la plaine, tandis que nous filions le long de la montagne. Les goums commandés par Ismaélas ont seuls échangé quelques coups de fusil avec les Arabes, sans que de part et d'autre on ait éprouvé des pertes. Les Français nous ont envoyé quelques coups de canon qui n'ont produit aucun effet. Le général de Létang, après avoir vidé les silos des Garabas, renouvelé la garnison de Mostaganem, ravitaillé la place, accompli en passant à Arzew la même opération, est rentré à Oran, sans avoir été inquiété sérieusement, durant tout le cours de son expédition. »

Tel fut le récit de Hassen. Certes une semblable campagne n'aurait pas dû inspirer aux Arabes la joie et le

triomphe dont ils remplissaient le camp. Mais c'était avec de si misérables expédients que le sultan entretenait le zèle de ses partisans, réchauffait la tiédeur des tribus fatiguées de la guerre, et exaltait le fanatisme et le dévoûment de peuplades aussi crédules que superstitieuses.

La journée se passa en courses à cheval, en fusillades et en clameurs bruyantes. Ce fut un va et vient continuel dans le camp. Au coucher du soleil, Abd-el-Kader, accompagné de quelques chefs marabouts, monta à cheval et s'achemina, escorté par les trente nègres, vers la tente de sa femme. Cette tente était placée, à trois quarts de lieue au sud de Mascara, dans un endroit où Abd-el-Kader possède un marabout et un jardin. Les marabouts qui étaient partis avec l'émir avaient aussi des tentes sous lesquelles leurs femmes habitaient avec leur père, leur mère et ceux de leur parents qui ne faisaient pas partie de l'armée. Ces douairs formaient une sorte de camp de femmes, ou plutôt la smala de l'émir. Le kaïman qu'occupait la femme d'Abd-el-Kader était de couleur noire et tissu en poils de chameaux. Pendant la nuit, les trente nègres veillaient autour de la tente à ce que rien ne vînt troubler l'amour et le sommeil du maître.

L'émir serait, dit-on, un mari très amoureux. Sa conduite le prouverait, car il n'aurait pas de concubine (quelques prisonniers ont assuré, plus tard, avoir appris qu'il avait trois femmes, une blanche et deux négresses); sa femme serait, assure-t-on, fort jolie : une taille svelte, élancée, qui se dessinerait avec grâce sous les plis de son haïk, noué avec un cordon de laine en guise de ceinture, la dis-

tinguerait surtout des autres femmes arabes. (Nous avons déjà dit que les Arabes préféraient aux femmes bien faites les femmes grasses et puissantes : Abd-el-Kader a d'autres goûts.)

Les absences nombreuses de l'émir pendant trois et quatre mois ne diminuaient en aucune façon la tendresse et la vivacité de ses sentiments. Lorsqu'il campait sur les bords de l'Oued-Mina, il envoyait à sa femme des paniers de fruits, du beurre, du miel et ses provisions les plus rares et les plus succulentes. Cette femme lui avait donné une fille. On ajoutait même qu'elle était accouchée d'un garçon le jour même de l'entrée des Français dans Mascara.

Durant la première nuit qu'Abd-el-Kader alla passer chez sa femme, il arriva un événement qui devint, le lendemain, l'objet de la curiosité et des conversations du camp.

Tandis que les trente nègres montaient la garde chez la femme de l'émir, des soldats de l'infanterie faisaient faction autour de la tente du sultan.

Au milieu de la nuit, une main souleva doucement les rideaux de la tente impériale ; un homme passa sa tête, prêta l'oreille avec attention, jeta un coup d'œil rapide autour de lui et se mit à fuir à toutes jambes. Les factionnaires se mirent à la poursuite du voleur, et arrêtèrent Zaka, premier échanson d'Abd-el-Kader. Ce Zaka était un ancien esclave nègre (nous l'avons vu conduire les eaux d'une source dans la tente de l'émir, au campement du Chéliff, dans la montagne de Mostaganem), qui depuis longtemps, en l'absence du sultan, se faufilait dans sa

tente, et volait tout à son aise les deniers du trésor impérial.

L'impunité semblait devoir être acquise à Zaka. Les trente nègres chargés spécialement de la tente de l'émir avaient aperçu plusieurs fois Zaka sortir de ce lieu, où il n'avait que faire, à des heures indues et toujours en l'absence du sultan. Soit qu'ils ne voulussent pas dénoncer un de leurs frères, soit que les fonctions dont Zaka était investi inspirassent aux nègres confiance en sa probité, ils ne tentèrent jamais de l'arrêter, tandis que les soldats se montrèrent beaucoup moins accommodants.

Abd-el-Kader était de retour au camp au lever du soleil, et le Zaka était traîné devant son tribunal.

XVIII

MÉDÉAH

Le vol chez les Arabes. — Formes judiciaires du tribunal de l'émir. — Un procédé laconique pour rendre une sentence. — Zaka est condamné à recevoir dix-huit cents coups de bâton. — Le coupable s'échappe. — Colère de Ben-Faka. — L'échanson est ramené au camp. — Sa peine. — Ses amis. — Les lettres du général. — Proposition d'échange. — Meurice a les jambes gelées. — Les cartouches des Arabes. — L'émir fait courir la nouvelle de la mort du roi Louis-Philippe. — Allégria. — Petite guerre. — Le camp des Français commandé par l'émir et celui des Arabes. — Une altercation entre Ben-Faka et de France. — Arrivée de nouveaux prisonniers.

Le plus grand nombre des délits et des contestations naissent, chez les Arabes, à la suite des vols qui se produisent de la façon la plus fréquente parmi ces barbares : les voleurs sont rarement recherchés ; on ferme la plupart du temps les yeux sur leurs méfaits et ils jouissent en paix d'une impunité qui ne fait qu'encourager leurs coupables instincts.

Abd-el-Kader rend la justice d'une façon aussi sommaire qu'expéditive.

On introduit les deux parties dans la tente du sultan.

12

Le plaignant expose sa réclamation ; l'on entend les témoins s'il s'en présente. L'accusé présente sa défense. Dans ces occasions les Arabes s'expliquent en longs termes et crient à perdre haleine.

Lorsque tout a été dit de part et d'autre, l'émir décide seul, en premier et en dernier ressort, la peine qui doit être infligée au coupable. Il ne prononce sa sentence que par signes ; il est convenu pour l'exécution de la peine à infliger au condamné, de certains gestes, avec les chaous.

Le sultan lève la main : le condamné est jeté en prison.

Le sultan lève la main horizontalement, le condamné est traîné hors des limites du camp ; les chaous, lui tranchent la tête.

Le sultan incline sa main vers la terre, le condamné est emmené ; il se couche à plat ventre et les chaous le frappent à coups de bâton. Le sultan fixe ordinairement le nombre des coups à administrer au coupable. Quand il ne l'a pas fait, les chaous prolongent ou raccourcissent l'exécution selon leur bon plaisir.

Les factionnaires introduisirent l'échanson Zaka devant l'émir et déposèrent aux pieds du maître quelques *sultani* (monnaie en argent) qu'ils avaient saisis sur le voleur.

Ils exposèrent les faits dont ils avaient été les témoins.

Des cafetiers du camp vinrent déposer que Zaka faisait de grandes dépenses depuis quelque temps dans leur établissement et qu'il ne se passait pas de jours qu'il ne traitât ses amis.

Une perquisition opérée dans la tente de l'échanson infi-

dèle amena la découverte de haïks, de burnous, de yatagans et de pistolets magnifiques.

Chacun savait la pauvreté de Zaka. Par quelle source s'était-il procuré ces richesses.

L'émir condamna son échanson Zaka aux fers et ne fixa pas l'époque de son élargissement.

Le condamné fut séquestré à côté des chrétiens dans la tente de son ami Ben-Faka, lequel fut déclaré responsable de la personne du prisonnier. Le châtiment s'annonçait comme devant se prolonger indéfiniment, aussi ne ferma-t-on pas avec un cadenas la tringle de fer qui rapprochait et qui liait les deux anneaux dans lesquelles les jambes du patient étaient étreintes. Les chaous se contentèrent, à la place du cadenas, de river un clou, au bout de la barre de justice.

A peine de France eut-il aperçu Zaka qui était couché avec les fers aux pieds, qu'il lui dit en ricanant :

« Te voilà donc pris ?

— Oui.

— Le méritais-tu ?

— Non.

— Comment, tu n'as pas volé ?

— Jamais.

— Quel aplomb ! Mais tu n'es pas entré une seule fois dans cette tente, lorsque tu rendais visite à ton ami Ben-Faka, sans que tu n'aies volé des fruits, des pains, des galettes.

— C'est différent, j'avais faim : l'Arabe imite l'exemple

du chameau ; il ramasse partout où il passe de quoi manger.

— Te voilà garotté de façon à ne pouvoir bouger ; tu ne voleras plus ni fruits, ni pains, ni sultani.

— Je serai bientôt transporté dans un grand jardin ; les arbres courberont sur mon front leurs branches chargées de fruits. »

Ben-Faka, pendant ce colloque, avait été forcé de quitter la tente et de se rendre où l'appelaient ses fonctions auprès de l'émir.

Zaka profite de cette absence, il se traîne sur les ballots, se réfugie au fond de la tente, se laisse tomber par terre comme épuisé de fatigue et ferme les yeux.

Meurice surveillait ses mouvements.

« Le nègre, dit-il à de France, cherche à se sauver.

— Il dort, réplique de France.

— Dites plutôt qu'il fait semblant de dormir ; il cherche à se sauver.

— Mais il est amarré par les deux pieds.

— N'importe, voyez sa manœuvre. »

Zaka décrochait un fusil qu'il plaçait sur deux ballots ; il ôtait son burnous noir, l'étendait sur le fusil et se blotissait derrière ce rideau.

Les prisonniers sortirent de leur tente ; ils se promenaient à peine depuis un quart d'heure lorsqu'ils virent Zaka, couvert de son haïk blanc et se cachant la figure, traverser le camp. Il marchait à petits pas afin d'écarter les soupçons ; mais, dès qu'il eut franchi les limites du

camp, on le vit courir à toutes jambes et disparaître aussitôt parmi les figuiers de la montagne.

Ben-Faka ne tarda pas à découvrir l'évasion du coupable confié à sa garde personnelle ; il entra dans une violente colère, accabla d'injures et de coups les deux prisonniers français en leur reprochant de ne l'avoir pas prévenu de la fuite du coupable.

Ben-Faka espérait reprendre Zaka avant que l'émir ne fût informé de son évasion. Il fit monter cent cavaliers à cheval et les lança à la poursuite de l'échanson. Sur ces entrefaites, Abd-el-Kader fait appeler Ben-Faka par un chaou ; Ben-Faka se rend auprès du maître en tremblant de frayeur, lorsqu'il voit apparaître une escorte de cavaliers qui lui ramène Zaka les mains liées derrière le dos. Il se jette sur le prisonnier et le fait entrer dans la tente de l'émir.

Celui-ci condamna Zaka aux fers pour un temps indéterminé et ordonna qu'on lui appliquerait pendant trois jours de suite, à trois reprises différentes, six cents coups de bâton par jour ; deux cents coups à sept heures du matin, deux cents coups à midi, deux cents à huit heures du soir, en somme, dix-huit cents coups de bâton.

Dès que la sentence fut prononcée, Zaka fut reconduit près de la tente de Ben-Faka. On le fit coucher à plat ventre ; deux de ses amis tinrent les pans de son burnous, et les chaous administrèrent deux cents coups de bâton au condamné.

Zaka devait à sa charge d'échanson et à ses libéralités d'avoir beaucoup d'amis ; il fut, dans cette occasion, re-

devable de la vie à leur fidélité et à leur dévouement ; ainsi les chaous le frappaient assez doucement ; de leur côté, les Arabes qui tenaient les pans du burnous s'évertuaient à le tirer avec vigueur, de façon à ce qu'il présentât une résistance assez solide pour amortir la force des coups. Dès que l'exécution était achevée, Zaka était transporté dans sa tente par ses amis. Là, ils le massaient, ils détiraient ses membres foulés, ils le frictionnaient des pieds à la tête et le réchauffaient ; Ben-Faka, qui ne se rappelait plus que de sa vieille affection, accablait le patient des soins les plus empressés et lui faisait servir du café.

L'échanson se remit peu à peu de la terrible épreuve à laquelle il avait été soumis ; mais il était encore enchaîné à l'époque du départ des prisonniers français.

Le soir du jour où s'était passé l'affaire de Zaka, l'émir fit appeler de France par Ben-Faka.

« Voilà deux lettres, dit l'émir au prisonnier. »

La première était adressée par le général Rapatel, au lieutenant de frégate; la seconde était pour Meurice. L'émir demanda à connaître la lettre du général.

En exécution des ordres du gouverneur-général des possessions françaises en Afrique, disait M. le général Rapatel, j'accorde dix prisonniers arabes, au choix d'Abd-el-Kader, en échange des six prisonniers français et Italiens. J'ai écrit en France pour faire venir ces dix prisonniers, ainsi que dix autres que j'offre en paiement de la rançon de Mohammed-Ben-Ousseind, ancien bey de Médéah. Vous pouvez engager Abd-el-Kader à renvoyer dans une ville française les prisonniers dont nous traitons l'échange ; je lui donne

l'assurance que dès que les prisonniers Arabes, qui sont détenus à Marseille, seront de retour de France, je les ferai conduire dans le lieu qu'il lui plaira. »

Cette dernière clause fit sourire l'Emir.

« Que décides-tu, lui dit de France?

— Vous partirez quand mes prisonniers seront arrivés ici.

— Tu n'as pas confiance en la parole du général?

— La parole d'un chrétien! Je veux vingt prisonniers et non pas dix.

— Tu est trop exigeant.

— Ecris à ton sultan que vous ne partirez que lorsqu'il m'aura envoyé vingt Arabes.

— Mais tu n'es pas raisonnable. Le général accorde dix prisonniers; demande-lui en quinze, tu renonceras à cinq prisonniers, il en ajoutera cinq, et de cette façon la différence sera également partagée.

— Soit. J'en veux quinze; quand au bey de Medéah, écris que je le délivrerai si on me donne tous les prisonniers qui sont retenus à Marseille. Mais occupons-nous aujourd'hui de votre échange, nous réglerons plus tard cette dernière affaire. »

Le bey de Médéah dont il était question dans la lettre du général Rapatel était un allié des Français. Le bey de Milianah tomba un jour à l'improviste sur Médéah. Il pilla la ville, il s'empara des cinquante fusils que les Français avaient laissés à Mohammed-Ben-Ousseind et emmena ce dernier en captivité.

Le prisonnier fut chargé de chaînes et jeté dans les prisons d'Ouchda.

M. de France écrivit sur l'invitation de l'émir au général et à sa famille; comme il cachetait ses deux lettres, le sultan lui dit :

« Au moins tu as dit tout ce que tu avais à dire.

— Oui.

— Tu as bien fait; tu peux écrire tout ce qu'il te plaira sur ce que tu vois, sur ce que tu entends autour de toi, sur la manière dont tu trouves que je traite mes prisonniers. Ne retiens ni ta langue, ni ta plume dans la crainte d'exciter ma colère. Un sultan aussi grand, aussi saint que moi, ne redoute personne dans ce monde. »

A ces mots le prisonnier se retira et il alla porter à Meurice la lettre qui lui était adressée, tout en lui faisant part des propositions du général Rapatel et des bonnes disposition de l'émir. La lettre était de Clarisse. L'amour, les larmes, les regrets, les prières, la certitude d'une prochaine délivrance qu'elle renfermait, inondèrent de joie le cœur du malheureux Meurice. Il s'endormit en souriant et en murmurant le nom de sa femme, de sa mère et de sa patrie.

Mais ces rêves de bonheur furent de courte durée. Le froid réveilla les prisonniers aux premières heures de la nuit ; ils se tinrent embrassés pour se réchauffer, mais c'était une précaution inutile. Ils grelottaient de froid. Au jour, quand Meurice voulut se lever, il ne put se soutenir; ses jambes étaient gelées. Il fut obligé de demeurer étendu par terre et de se traîner sur les mains comme un cul de jatte. Il souffrait horriblement de la tête. A onze heures, son compagnon de misère le porta au soleil, dans l'espoir qu'un peu de chaleur adoucirait son mal.

Tandis que ces deux infortunés se réchauffaient au soleil, ils voyaient des soldats qui confectionnaient sous une tente des cartouches.

Pour faire leurs cartouches, les Arabes roulaient d'abord le papier autour d'un bâton; ils introduisaient la balle dans cet étui et lorsqu'ils avaient fabriqué un certain nombre de ces étuis, on portait de la poudre étendue sur des peaux de moutons. Alors un certain nombre d'individus remplissaient les étuis de poudre au moyen d'une petite mesure en roseau, tandis que d'autres individus pliaient les cartouches. On formait des paquets de quinze cartouches qu'on roulait dans une feuille de papier. Les ouvriers étaient surveillés par des Arabes qui n'entendaient rien à cette fabrication. Aussi n'y apportaient-ils aucun soin. Bien plus pour voler de la poudre, ils mettaient souvent trois ou quatre mesures dans une seule cartouche qu'ils saignaient plus tard afin de se procurer la poudre qu'ils dépensent si inutilement en fantasia.

Ce fut vers cette époque (28 octobre) que l'émir reçut de Fèz une lettre qui lui annonça la mort du roi de France. L'empereur du Maroc entendait sans doute par cet événement parler de la mort de Charles X. L'émir se persuada tout bonnement qu'il s'agissait du roi Louis-Philippe. Il fit répandre aussitôt dans son camp que le roi des Français avait été assassiné; que la guerre civile venait d'éclater en France et que les troupes cantonnées dans l'Algérie allaient être rappelées.

A ces nouvelles, les Arabes furent saisis d'une joie folle; tous les visages s'épanouirent, les espérances les plus ex-

travagantes se firent explosion et pendant trois jours les cavaliers du camp célébrèrent la retraite de l'armée française.

Chaque matin le canon de Mascara portait dans les environs le signal des réjouissances qui allaient égayer la journée ; de tous côtés hommes, femmes, enfants accouraient au camp et assistaient aux manœuvres de la petite guerre dont les cavaliers leur donnaient la représentation. L'émir avait l'attention d'envoyer chercher les deux prisonniers par son écrivain. Il les faisait placer de façon à ce qu'ils ne perdissent aucun détail de ces fêtes guerrières.

L'émir divisait sa cavalerie en deux corps de troupes bien distincts. Le premier était commandé par l'émir. Les hommes qui composaient ce corps, avaient quitté leurs haïks et leurs burnous. Ils portaient des vestes et des culottes rouges et représentaient ainsi un parti de troupes françaises.

Les hommes du second corps étaient habillés avec des vestes, des culottes, des haïks et des burnous. Ils formaient le parti des Arabes.

Les deux escadrons allaient se placer à une assez grande distance vis-à-vis les uns des autres.

Dix cavaliers du côté de l'émir et dix cavaliers de l'autre camp partaient d'abord au pas ; puis, à mesure qu'ils avaient fait du chemin, ils pressaient leur allure. Arrivés à vingt-cinq pas les uns des autres, ils poussaient leur cri de guerre *ah! ah! ah!* agitaient leurs burnous et leurs haïks, couchaient leurs adversaires en joue, tiraient des coups de fusil, dégaînaient leur sabre et simulaient un combat à l'arme blanche. Alors dix nouveaux cavaliers se détachaient en même temps des deux corps opposés et se jetaient au mi-

lieu de la mêlée; les premiers venus retournaient vers leur parti, tandis que les nouveaux venus répétaient leur combat. Quelquefois même les quarante cavaliers luttaient entre eux, jusqu'au moment où la présence de nouveaux auxiliaires venait balancer les chances de succès. Les plus faibles se retiraient, ils lançaient leur cheval au galop, poussaient de grands cris, brandissaient leur sabre et tiraient des coups de fusil. D'autres fois encore, quelques cavaliers s'écartaient du champ de bataille ; ils s'aventuraient dans la plaine et feignaient une poursuite. Il arrivait un moment où la plus grande confusion régnait dans le camp. La mêlée devenait nombreuse et serrée, les burnous voltigeaient, les sabres flamboyaient, un nuage de fumée formé par la poudre dérobait aux regards des spectateurs les combattants qui poussaient toujours leurs guerrières exclamations. Soudain les tambours battaient le rappel. Les chefs rétablissaient l'ordre dans les rangs ; on laissait souffler les chevaux ; après ces temps d'arrêt, les courses, les assauts, les combats singuliers et les évolutions recommençaient de plus belle. Cette parade militaire se terminait toujours par la défaite des Français.

Lorsque l'émir jugeait qu'il était l'heure de clore les exercices, il se précipitait au milieu de la mêlée. Deux Arabes saisissaient chacun de son côté la bride de son cheval; et tous, avec des cris de victoire, de joie, d'enthousiasme, ramenaient le sultan prisonnier. Celui-ci faisait caracoler son cheval ; il prenait l'attitude d'un triomphateur et promenait sur ces barbares, ravis de sa bonne grâce et de sa belliqueuse tournure, un regard plein de

fierté. Il rassemblait son cheval. L'animal se cabrait et s'avançait tout droit sur ses pieds de derrière.

Les deux prisonniers français étaient convaincus de la fausseté de ces nouvelles. Ben-Faka voulait leur persuader que les chrétiens allaient abandonner l'Algérie.

« On s'est battu, dit-il à de France, à Tlemcen. Le kalifa a mis les Français en pleine déroute. Il a fait beaucoup de prisonniers, d'un moment à l'autre il doit les envoyer au sultan. Ainsi tu vas te trouver en nombreuse compagnie.

— Depuis que je suis ici, répondit le prisonnier, j'ai eu l'occasion de connaître vos manéges, et vos mensonges. Ben-Faka, tu m'annonces la déroute des Français, la prise de Tlemcen par le kalifa. Cependant, lorsque nous étions campés à Tekedemta, ne m'as-tu pas annoncé un matin, avec la plus ferme assurance, qu'Achmed, bey de Constantine, s'était emparé de Bône. Le canon de la redoute de Tekedemta n'a-t-il pas chanté avec sa voix fêlée, pendant toute une journée, cette mémorable victoire remportée, selon vous, par un des alliés de ton sultan. Cependant est-ce un bey de Contantine, ou un général français qui commande la ville de Bône ? Tu me répondras qu'on t'avait trompé. C'est la réplique la plus sage que tu puisses me faire. Hier on t'a trompé, lorsqu'on t'a dit que le sultan des Français avait été assassiné. Aujourd'hui on te trompe, lorsqu'on t'écrit que Tlemcem est tombée au pouvoir du kalifa.

— Fils de chien, s'écria Ben-Faka, les prisonniers arriveront bientôt, alors tu sauras lequel de nous deux a le

mieux parlé. Mais tiens, regarde là bas, voilà les nouveaux prisonniers français qui entrent dans le camp... Ils se rapprochent de nous... France, les vois-tu; ils sont escortés par les chaous.

— Oui je les aperçois! »

XIX

ADEL-IBRAHIM

Le récit du troupier. — Un horrible spectacle. — Méchanceté des enfants arabes. — Cruauté de l'émir. — Maladie de Meurice. — Excursion à Mascara. — Le médecin du sultan. — Bains de Mascara. — Un barbier qui remplit le rôle de chirurgien. — Une saignée. — Le nègre Hassen. — La prison de Mascara. — Misère et désespoir du père Lanternier. — Dévoûment du déserteur Jean Mardulin. — Une prise de tabac. — Consolations. — Les lionceaux, les panthères, les autruches et les quatre femmes. — Singulier cadeau de l'émir à l'empereur du Maroc. — La lionne de Mascara.

On voyait, en effet, cheminer vers la tente du sultan une troupe de chaous qui escortaient deux soldats français, presque nus, sans souliers et dans un état de misère impossible à décrire. Les chaous poussaient ces malheureux, ainsi qu'un boucher pousserait des bœufs accablés de fatigue vers l'abattoir. On les présenta à l'émir, et dès que cette formalité eût été accomplie, Ben-Faka les emmena dans sa tente et leur donna à chacun un haïk.

Les deux soldats, en entrant, aperçurent Meurice et de

France, et lorsque ceux-ci leur eurent appris qui ils étaient, notre jeune officier leur demanda :

« D'où venez-vous ?

— De Tlemcem.

— Comment vous nommez-vous ? A quel régiment appartenez-vous ?

— Je m'appelle Bourgeois, répondit le premier, soldat au 11me de ligne et mon camarade se nomme Fleury, soldat au 66me de ligne ; l'un et l'autre nous faisions partie du bataillon de Tlemcem.

— On s'est donc battu ?

— Pas du tout, mon lieutenant, voilà ce que c'est :

Les Bédouins serraient depuis longtemps Tlemcem de très près. Les gens de la campagne n'apportaient plus de vivres au marché. Pour lors la garnison avait été mise au quart de la ration. L'appétit vient en mangeant, dit-on, c'est possible, mais pour mon compte je sais qu'il vient encore plus vite quand on n'a rien dans le ventre. Un matin qu'avec Fleury nous avions les dents plus longues qu'à l'ordinaire, nous nous sommes dit comme ça : Faut aller en razzia dans les jardins, comme les Bédouins, autour de la ville. Il y avait beaucoup d'arbres fruitiers. Nous n'en avons fait ni une ni deux ; nous sommes sortis pour nous restaurer ; voilà que nous nous étions donné une bonne tapée, nous rentrions ; pas du tout : nous nous trouvons cernés par les Bédouins. Nous somme pris au lacet comme des alouettes, et les brigands, non contents de nous avoir faits prisonniers, nous ont dévalisés de nos effets et nous ont donné la schlague pendant toute la route. On a dit qu'Abd-el-Kader avait

bien recommandé à ses partisans de faire des prisonniers et de ne pas leur couper la tête. Voilà, sans doute, mon lieutenant, pourquoi nous avons encore la tête sur nos épaules. Nous avons bien souffert. Faut espérer, puisque nous sommes quasi au palais royal d'Abd-el-Kader, que nous ne serons pas aussi mal traités que nous l'avons été. Cependant, mon lieutenant, si vous écrivez au gouverneur, n'oubliez pas de lui toucher deux mots de Fleury et de Bourgeois, car cette nouvelle garnison n'est guère de notre goût. »

Ainsi parla Bourgeois.

M. de France lui donna de même qu'à Fleury mille témoignages de compassion et d'intérêt, et dès le soir même du jour de leur arrivée, après s'être concerté avec l'émir, il écrivait à M. le général Rapatel pour le prévenir de l'arrivée de Bourgeois et de Fleury, et lui demandait en échange de leur liberté, celle de six prisonniers arabes.

Le lendemain de cette scène, Ben-Faka d'un ton aussi superbe et aussi dédaigneux que celui dont il s'était servi la veille pour annoncer à Meurice et à de France l'arrivée des prisonniers de Tlemcem, appela ce dernier et lui dit :

« France, viens, regarde du côté de Mascara.

— Après.

— Tu entends des cris, tu aperçois des cavaliers ?

— Après.

— Après. Eh bien, on amène un prisonnier devant le sultan. T'ai-je encore trompé ce matin. Le voici. »

Ben-Faka achevait de parler, qu'un prisonnier français, âgé d'une cinquantaine d'années, traversait le camp. Une longue barbe, une épaisse moustache de couleur fauve,

tombaient incultes et sales sur sa poitrine nue. Une chemise en lambeaux couvrait ses épaules ; un pantalon de soldat tout déchiré, avec un chapeau gris, troué, défoncé de part en part, complétaient son costume. Le sang qui s'échappait des blessures dont étaient criblés ses jambes et ses pieds, laissait une trace fumante sur le chemin. Depuis les faubourgs de Mascara, les enfants de la ville s'étaient attachés aux pas du prisonnier, et formaient autour de sa personne une méchante et bruyante escorte ; ils ne cessaient de tourmenter le captif, soit en le frappant, soit en l'accablant d'injures. On voyait sur sa tête plusieurs trous par lesquels s'écoulait un sang noir et épais. Dans ce malheureux, Meurice venait de reconnaître M. Lanternier, colon au village d'Adel-Ibrahim. Il voulut lui parler, mais les chaous brandirent leurs bâtons et conduisirent leur prisonnier dans la tente impériale.

A la vue de cet infortuné, mutilé et meurtri, à la vue de ce sang qui s'échappait des nombreuses blessures du supplicié et qui inondait ses tapis, l'émir fut saisi de pitié. Il fit donner au captif par Ben-Faka un haïk et des babouches, et intima l'ordre de le conduire dans la tente des autres prisonniers français.

Mais le chaou qui l'avait ramené de Droma dit à l'émir :

« Envoie ce chien en prison, car il a refusé de marcher et il a refusé d'obéir à ta volonté.

— Tu aurais méprisé ma volonté !

— Non, répondit le malheureux, je n'ai pas méprisé ta volonté. J'ai bien souffert ; j'étais si misérable ; mais lorsque les chaous sont venus m'arracher de Droma, je

suis tombé dans un violent désespoir. Ma femme et ma fille étaient prisonnières à Droma et quoique je fusse séparé d'elles, et quoique ma prison fût éloignée de la leur, j'ai voulu rester, habiter la même ville qu'elles habitaient. Pauvre enfant! pauvre femme! Je me suis roulé par terre. On m'a frappé; j'ai supplié les chaous de me laisser auprès d'elles : tes chaous m'ont encore frappé plus fort. Alors je me suis levé; j'ai marché; j'ai obéi, tu le vois; je suis arrivé dans ton camp. En prison à Mascara! Mais tes Arabes ne m'ont-ils pas assez durement châtié. Encore dans une prison! Oh! laisse-moi rester dans ton camp, je t'en supplie, Abd-el-Kader. J'ai été bien battu. Regarde; mes pieds sont déchirés par les rocs et les broussailles. Les chaous ont brisé leurs bâtons sur mes épaules. Les enfants de Mascara ont fendu mon front à coups de pierres. En prison, après tant de supplices! Et ma femme! et ma fille! sois bon, sois généreux. Il arrive un temps où toute calamité doit avoir un terme. Je t'en supplie, je ne puis plus marcher. J'ai froid, j'ai faim. Il n'y a pas une place sur mon corps qui ne soit couverte par une plaie; ne m'envoie pas en prison; je t'en supplie; épargne-moi. J'ai tant souffert.

— Conduis le chrétien à Mascara, dit froidement l'émir au chaou; mets-le en prison et sépare-le des Arabes qui sont détenus dans la même prison, afin qu'ils ne le frappent pas.

— En prison!» s'écria l'infortuné.

Mais il ne put achever sa phrase; un coup de bâton arrêta sa plainte sur ses lèvres. Il s'éloigna, et en passant devant Meurice et de France, il détourna la tête et les re-

garda tristement. Des larmes roulaient dans ses yeux ; mais il avait ralenti sa marche. Les chaous le frappèrent : les enfants remplirent l'air de cris de dérision ; ils ramassèrent des pierres. L'infortuné baissa tout à coup la tête ; une pierre venait de le frapper au front ; le sang ruissela avec abondance de cette nouvelle blessure ; la victime chancela, mais les bourreaux la poussèrent impitoyablement devant eux.

La santé de Meurice n'était pas meilleure, son état empirait chaque jour. Les deux nouveaux prisonniers, Bourgeois et Fleury, frictionnaient ses membres glacés et appliquaient en même temps sur ses tempes des compresses imbibées d'eau froide. De France allait dans la tente du cafetier de Ben-Faka ; il faisait chauffer quelques haillons et les babouches de Meurice, qu'il rapportait brûlants et qu'il plaçait sur ses jambes et à ses pieds. On donnait de la tisane d'orge au malade ; il la buvait avec répugnance, car elle n'était pas sucrée. Meurice avait l'envie de prendre un bain de vapeur à Mascara. Ben-Faka alla prévenir l'émir que de France avait une demande à lui adresser.

« Comment vas-tu, France, dit l'émir en voyant arriver le prisonnier.

— Je ne me porte pas mal ; mais ce pauvre Meurice est très malade. Nous ne pouvons pas le réchauffer. Je crois qu'il a les jambes gelées. Je pense qu'un bain lui ferait du bien. Voudrais-tu lui accorder la permission d'aller à Mascara.

— Il ira demain.

— Accorde-moi la permission de l'accompagner.

— Tu l'accompagneras.

— Tu es bon, généreux ; tu es digne d'être un granu sultan. Je te remercie pour Meurice. — Po ır moi, j'ai encore une demande à t'adresser.

— Parle.

— Nous faisons de la tisane d'orge pour Meurice. Elle n'est pas sucrée. Voudrais-tu me donner un morceau de sucre ?

— Oui. »

L'émir fit un signe à Ben-Faka ; et celui-ci remit au prisonnier un morceau de sucre blanc du poids d'une demi livre.

Le lendemain matin, on plaça Meurice sur une mule entre les bras du nègre Hassen. De France prit la mule par la bride et l'on s'achemina au petit pas vers Mascara. Le médecin des troupes de l'émir, Toussis, qui avait fort mal étudié la médecine à Tunis, accompagnait le malade. On arriva aux bains de Mascara. Ces bains étaient placés dans une maison qui jadis avait appartenu à l'émir ; mais depuis l'excursion des Français à Mascara, le sultan a cédé cette maison à la ville, en se réservant la faculté, pour lui et pour le gens de sa suite, d'aller aux bains sans payer de rétribution.

Tandis que Meurice entrait dans l'étuve, de France faisait demander au kaïd de Mascara la permission de voir le père Lanternier. Le kaïd repoussa cette demande. Hassen, en entendant les regrets de M. de France, lui dit :

« Reste là : je vais courir la ville. Je demanderai aux habitants de m'indiquer la prison, et si je parviens à la découvrir, je t'aboucherai avec le Lanternier. »

Hassen partit et après l'avoir attendu pendant un heure, accroupi au soleil, M. de France retourna aux bains. Il trouva Meurice dans l'étuve, qui se désespérait. Les Arabes n'avaient pas voulu le masser et ce refus rendait le bain de vapeur infructueux pour le malade. Heureusement pour lui, qu'un déserteur, Jean Mardulin, duquel nous aurons à nous occuper bientôt, était présent au bain. Il avait entendu les plaintes et les gémissements de Meurice. Il s'était aussitôt empressé de masser tant bien que mal le malade. Les Arabes chargés du service du bain, s'étaient toujours refusés à masser Mardulin, quoiqu'il fût déserteur, dans la crainte de se souiller en touchant un chrétien.

Pendant cette opération, M. de France alla à l'hôpital de la ville chercher le médecin Toussis. Celui-ci conduisit le prisonnier chez un barbier qui parlait assez bien l'espagnol.

On lui annonça qu'il s'agissait pour lui de venir saigner un malade. Le barbier prit sa cuvette, son rasoir, un verre, du feu et du papier, et se transporta dans l'établissement des bains. Là, il rasa la nuque de Meurice ; il y pratiqua, avec son rasoir plusieurs entailles, et plaça sous le verre plusieurs morceaux de papier enflammé. Le sang coula aussitôt avec abondance, et Meurice se trouva un peu soulagé par l'application de cette ventouse. Pendant l'opération, Toussis suivait avec beaucoup d'attention tous les mouvements du barbier, et paraissait plutôt étudier et prendre une leçon de chirurgie pratique qu'assister à une opération, dont il aurait confié le soin à l'un de ses aides, comme la jugeant

de trop peu d'importance pour se donner la peine d'y appliquer ses soins et son habileté.

L'heure de quitter les bains venait de sonner (la matinée est consacrée aux hommes, et l'après-midi aux femmes). On emporta Meurice enveloppé dans un tapis, et on le déposa à l'hôpital, où il demeura jusqu'à l'heure fixée pour le départ.

M. de France revint s'asseoir sur la petite place où l'avait laissé le nègre Hassen ; il aperçut bien vite Hassen parmi les Arabes qui allaient et venaient.

« Viens avec moi, lui dit le nègre, je sais où est située la prison du père Lanternier. »

M. de France et son guide traversèrent la place, et ils s'arrêtèrent devant une maison dont la porte était ouverte.

« C'est là, dit Hassen, agis avec prudence, car le kaïd t'a refusé la permission de voir le prisonnier. Si on te voyait rôder autour de la prison, on te battrait. »

La porte extérieure, en plein bois, de cette maison, était ouverte. L'épaisseur de la muraille était de deux pieds ; une seconde porte, une grille en fer, fermait la chambre dans laquelle les prisonniers arabes étaient entassés. C'était par cette ouverture que cette étroite cellule recevait l'air et la lumière. Entre ces deux portes, dans l'embrasure formée par l'épaisseur du mur qui s'élevait sur la rue, M. de France aperçut, accroupi sur la terre, un homme de l'aspect le plus misérable, maigre, pâle, décharné. Le désordre et la saleté de ses vêtements qui tombaient en lambeaux, l'abattement et l'insensibilité qui étaient empreints

sur toute sa personne, révélaient l'existence d'une horrible infortune et des tortures inouïes. Les yeux avaient conservé une certaine vivacité, et ils brillaient au milieu de cette demi obscurité, comme ceux d'une bête fauve qui est enfermée dans une cave ténébreuse.

Ce malheureux, c'était M. Lanternier. A sa vue, M. de France poussa une exclamation douloureuse.

Le prisonnier détourna la tête.

« Ne craignez rien, lui dit-il, c'est un ami qui vient vous visiter. Je suis prisonnier de l'émir. Je suis français ; je me nomme de France.

— Lieutenant de frégate, dit le père Lanternier.

— Oui, Monsieur.

— Oh ! mon bon Monsieur, j'ai entendu souvent parler de vous. Je connais aussi votre cruelle position. »

A ces mots, il se souleva avec peine, puis il reprit :

« Vous avez bien voulu porter des consolations à un pauvre malheureux qui est abandonné de tout le monde. Je vous remercie mille et mille fois. Votre vue me fait à elle seule plus de bien que le soleil lorsqu'il vient réchauffer mon corps engourdi par le froid sur cette terre humide.

— Meurice m'a raconté comment vous êtes tombé au pouvoir des Arabes. Où étiez-vous renfermé avant de venir ici.

— A Droma. Les barbares! ils n'avaient pas voulu me mettre dans la même prison que ma femme et ma fille. Un jour des cavaliers m'ont fait sortir de prison. Lorsque j'ai vu qu'ils se préparaient à me conduire hors de l'enceinte de Droma, je les ai suppliés de me laisser auprès de

ma femme et de ma fille ; ils m'ont frappé. Larmes, supplications, rien n'a pu les toucher. Si vous m'avez aperçu lorsque j'ai traversé le camp du sultan (M. de France fit un signe affirmatif), vous avez dû voir sur tout mon corps les marques des mauvais traitements auxquels j'ai été exposé pendant la route. Le sultan eut pitié de moi; mais les chaous lui inspirèrent une cruelle sentence, et j'ai été jeté dans cette cellule. Ma prison est horrible. La nuit, lorsque la porte extérieure est fermée, je risque d'être étouffé par les exhalaisons puantes qui s'échappent de la chambre occupée par les prisonniers arabes, dont je ne suis séparé que par cette grille en fer. La prison n'est balayée que tous les huit jours. Les ordures s'amoncellent et infectent l'air. J'ai bien froid nuit et jour. On me donne pour toute nourriture, le matin, une galette de pain d'orge, et le soir, une poignée d'orge bouillie. Je serais déjà mort de faim sans le secours de ce bon Mardulin, que j'avais connu à Droma. Chaque jour, cet excellent homme m'apporte un pain blanc et remplit ma tabatière de tabac. Cette dernière attention est celle qui me réjouit le plus ; car pour avoir un peu de tabac, je donnerais ma galette de pain d'orge. Voilà un digne homme! Quel cœur! Dieu l'a envoyé au milieu de mon adversité pour adoucir mes souffrances et pour m'apporter quelques consolations. Vous retournez au camp, faites-moi la grâce de supplier l'émir de donner quelque relâche au pauvre prisonnier de Mascara. Je suis vieux, je suis malade; par pitié, demandez-lui de me placer dans son camp, et de me réunir aux autres chrétiens.

— Je vous promets de parler à l'émir, j'espère qu'il

vous soulagera. Je suis moi-même malheureux, et mon titre de prisonnier doit être pour vous un gage de l'intérêt que vous m'inspirez. Du courage, Monsieur, je me retire, car la sentinelle commence à s'inquiéter de ma présence et à concevoir quelques soupçons. Je reviendrai bientôt vous voir, et j'espère vous emmener, ce jour là, coucher dans notre tente. »

M. de France s'éloigna le cœur navré de douleur. Le lugubre spectacle d'une aussi grande misère que celle qui accablait ce vieillard; cet homme, renfermé comme une bête fauve dans une cage fétide, étroite et froide; cette longue plainte, entrecoupée de larmes et de sanglots, qui venait de retentir déchirante et lamentable à ses oreilles; ces cruautés, aussi stupides que barbares qui l'attendaient peut-être, éveillèrent dans son cœur des angoisses déchirantes; il rentra malade au camp, et le lendemain de cette excursion à Mascara, il était aussi frappé que Meurice : il souffrait de maux de tête d'une violence extrême; il ne pouvait plus se tenir debout; il avait les jambes gelées.

Le 2 novembre, des Arabes apportèrent de Mascara trois de ces sortes de cadres qui servent à soutenir des haïks sur les paniers des mules, afin de dérober aux regards des passants, les femmes maures lorsqu'elles voyagent. Ces cadres devaient cacher pendant la route, quatre femmes, madame et mademoiselle Lanternier et les deux Allemandes, qui avaient été retirées des prisons de Droma, et que l'émir envoyait en cadeau à l'empereur du Maroc.

On avait encore fabriqué trois caisses dans lesquelles on devait transporter cinq bêtes fauves et des autruches.

Au campement de Teknifill, des Arabes avaient amené au camp deux lionceaux et deux panthères. On avait confié la garde de ces animaux à un chaou, qui était sorti d'une tribu de l'Atlas, et dont les habitants s'adonnent exclusivement à la chasse et au commerce des pelleteries.

Les lionceaux n'avaient pas encore de dents, et chaque soir on les portait au milieu d'un troupeau de chèvres. Un Arabe couchait une chèvre par terre ; il présentait la mamelle au lionceau qui se précipitait sur la nourrice et la tétait avec voracité. On jetait aux panthères un quartier de mouton qu'elles dévoraient avec rage. On avait soin de faire deux parts, car elles se seraient battues pour s'emparer d'un morceau unique.

Les panthères étaient faciles à irriter ; elles mordaient et égratignaient les Arabes qui cherchaient à les caresser. Les lionceaux étaient très doux. Ainsi depuis un an, on avait conduit à Mascara une jeune lionne à laquelle on avait dressé une cabane dans un des faubourgs de la ville. Elle parcourait toute la journée, en pleine liberté, les rues de Mascara. Les enfants jouaient avec elle ; ils montaient sur son dos, la tiraient par la queue et luttaient avec elle.

La lionne se laissait taquiner sans rugir ; elle terrassait les enfants, les mordait et ne leur faisait jamais de mal.

On emballa encore un tapis, volé dans une tribu de l'Oued-Mina, deux burnous, l'un en drap bleu, l'autre en drap rouge, brodés en or, et quatre tapis de moindre valeur que le premier, qu'on avait pillés à El-Kaala. Quatre

chevaux, quatre mules, deux caisses d'argent complétèrent l'envoi de l'émir à l'empereur du Maroc.

Bientôt après ces divers préparatifs, on plaça les caisses, le ballot, et les cages sur les mules. On dressa les cadres, et les femmes partirent pour ne plus revenir !

XX

MASCARA

Le petit mousse Benedito. — On en a fait un mahométan. — Dureté de l'émir. Départ des prisonniers pour Mascara. — La maison dans laquelle les loge le kaïd de la ville. — Dévouement de Jean Mardulin. — Agonie et mort de Meurice.

L'émir allait chaque soir à sa smala passer la nuit auprès de ses femmes. Depuis le vol de Zaka, Ben-About et Ben-Faka couchaient alternativement dans sa tente. L'émir rentrait au camp au lever du soleil.

Un matin, il ramena à sa suite le petit mousse italien Benedito, qui habitait depuis plusieurs mois la smala. Ce pauvre enfant était doué d'une figure charmante et d'une intelligence rare. Les femmes arabes l'avaient bien traité, et cependant elles ne lui avaient donné pour tout vêtement que la chemise qu'il portait à l'époque où il avait été fait prisonnier. Elles le laissaient jouer avec leurs enfants. Cette

vie avait fait oublier à Benedito son pays et sa mère, et lorsqu'on lui demandait : Où demeure ta mère? l'enfant désignait avec les mains la smala de l'émir. Il parlait déjà l'arabe mieux que l'italien, et si on lui demandait quelle était sa religion, il ne manquait pas de dire qu'il était mahométan. Aussi récitait-il très correctement la prière des Arabes. Les réguliers l'accablaient de caresses et l'emmenaient dans leurs tentes. Là, ils lui faisaient réciter la prière, et si un Arabe survenait, on disait au nouveau venu de demander au petit chrétien de réciter la prière des Arabes ; de cette façon, il arrivait que l'enfant répétait quinze et vingt fois de suite cette prière.

Malgré les soins et la tendresse dont nos prisonniers entouraient leur petit compagnon d'infortune, ils éprouvaient le regret d'entendre Benedito se lamenter sur l'absence des femmes et des enfants, parmi lesquels il avait vécu si longtemps, et il ne cessait de réclamer pour qu'on l'envoyât à sa mère, qu'il avait laissée, disait-il, en montrant la smala, *là bas*.

La santé de Meurice et de de France allait de mal en pis. L'émir se préparait à porter son camp du côté de Tlemcen. Notre officier de marine lui fit demander une audience ; il l'obtint sans difficulté.

« Comment te portes-tu, lui dit le sultan en souriant.

— Fort mal, tu le vois. Je ne puis plus marcher. On a été obligé de me porter jusqu'ici.

— Que veux-tu ?

— Ce que je veux, je ne devrais pas être obligé de te le demander.

J'ai mal à la tête, mes jambes sont à moitié gelées, je souffre du froid, je suis dans un piteux état. Pourquoi n'apportes-tu pas quelque adoucissement à ma misère. Mais ce n'est pas de moi que je viens t'entretenir. L'état de Meurice est des plus alarmants! Ce pauvre malheureux a la moitié du corps gelée. Tout son sang s'est porté à la tête. Chaque matin, à mon réveil, je le trouve en proie aux accès d'un violent délire; il me raconte qu'il a voyagé dans les régions sous-marines du Groënland, qu'il a parcouru des chemins de fer tracés sur la glace. Mais ces détails ne doivent pas t'intéresser beaucoup. Seulement la cause de son délire est le froid auquel cet infortuné est exposé. Nous ne pouvons parvenir à le réchauffer.

Je t'en supplie, renvoie Meurice à Oran. Je te promets que le général t'enverra quatre prisonniers pour sa rançon. En voyant arriver Meurice, toute l'armée française célébrera ta confiance, ta bonté et ta générosité.

Je t'en supplie, renvoie Meurice à Oran.

— Non; d'ailleurs, s'il est malade, il vaut mieux qu'il demeure ici; le repos rétablira sa santé.

— Le repos rétablira sa santé! Que dis-tu? Le repos sur la terre humide et froide, avec le vent et la pluie qui pénètrent dans notre tente; pour un malade, c'est la mort. La joie du retour, les soins dont Meurice sera entouré à Oran, voilà ce qui doit infailliblement guérir cet infortuné. Fais-le partir.

— Non.

— Tu ne veux donc pas me comprendre? Meurice est à moitié mort, s'il demeure huit jours de plus ici, il n'exis-

tera plus le neuvième. Demain il n'aura plus la force d'aller jusqu'à Oran.

Et puis, considère non seulement la pitié que doit t'inspirer un malheureux, la gloire et la renommée que tu vas acquérir parmi tes ennemis, mais encore l'avantage que tu retires du départ de Meurice. Tu es plus intéressé que personne à ce qu'il ne meure pas. S'il retourne à Oran, quel que soit d'ailleurs son sort, tu auras quatre prisonniers arabes; s'il vient à mourir dans ton camp, tu perds ces quatres prisonniers.

Dis à tes chaous de le mener à Oran.

— Non.

— Quoi ! tu te montres sourd à mes plaintes ! quoi ! toi si grand, si généreux, si saint, tu ne sais donc pas ce que c'est que la pitié ? On a donc menti quand on a exalté les vertus d'Abd-el-Kader ?

— Non.

— On a menti, car la générosité n'est jamais entrée dans sa conduite; la pitié n'a jamais trouvé place dans son cœur. Tes Arabes t'écrivent qu'ils sont traités comme des sultans à Marseille, ils reçoivent de bons vêtements, une nourriture copieuse, de chauds matelas, d'excellentes couvertures.

Et lorsque, les jambes gelées, la tête brûlante, soutenu dans les bras de mes compagnons d'infortune, je fais entendre devant toi le cri de ma détresse; que tu vois la hideuse misère, les sales haillons qui couvrent mon corps, tu souris et réponds : — Demande, tu auras.

Je ne te demande pas du pain, un haïk : je te demande

la vie d'un prisonnier qui s'agite sur la terre humide et glacée, dans d'horribles convulsions ; je te demande sa vie, car, tu le sais, interroge Ben-Faka, l'heure de son agonie approche et va sonner.

La vie de cet homme, par grâce !

Tu es bon, mais ce pauvre enfant, ce mousse, ta femme l'a, dit-on, choyé et caressé. Eh bien ! qu'as-tu fait pour lui ?

Vous n'avez pas jeté un haïk, un lambeau de couverture sur le corps de ce pauvre petit. On te l'a conduit avec une chemise, et, depuis cinq mois l'enfant ne porte que ce seul vêtement.

Les cavaliers ont froid, les hommes sont gelés et l'enfant est tou nu !

Où est ta générosité ?

Écoute. Le malheur exalte l'imagination. Il est difficile de gouverner sa langue lorsque l'on croit avoir raison.

Je ne veux pas t'offenser : tu sais que je t'ai reconnu toujours pour un sultan grand et généreux. Nous restons entre tes mains ; fais de nous ce qu'il te plaira, mais renvoie Meurice. »

Abd-el-Kader lui lança un regard où se peignaient le mépris et la pitié.

Il y eut un moment de silence.

Puis, avec un sourire accoutumé :

« Meurice est malade ; le voyage le tuerait. Vous ne suivrez pas mon camp ; vous partirez pour Mascara. Vous habiterez une maison dans laquelle vous serez parfaitement traités. On vous donnera tout ce que vous voudrez ; vous serez bien

couverts ; le séjour de la ville vous rendra la santé. Votre échange aura bientôt lieu.

Ben-Faka, prends deux haïks et une veste.

La veste sera pour l'enfant, les haïks seront pour Meurice et France. »

En finissant ces mots, l'émir congédia notre jeune officier. Celui-ci regagna sa tente, accablé de douleur. L'émir venait de donner un cruel démenti aux sentiments de bienveillance qu'il s'était plu à lui prêter. Meurice s'était bercé pendant un moment de l'espoir de retourner bientôt à Oran, et avait eu confiance dans la démarche de son compagnon d'infortune. Le malheureux, dès qu'il aperçut de France, sut lire sur ses traits la pénible impression que le résultat de cette triste conférence y avait laissée. De France ne chercha pas à l'abuser par de fausses promesses et de riantes illusions, car la réalité, avec son cortége de privations et de misère, entrait à sa suite dans leur tente, et se plaçait, hideuse et cruelle, entre leurs deux infortunes.

« Il n'a pas voulu ! s'écria Meurice.

— Non.

— Le tigre !

— Cependant, s'il ne veut pas vous laisser partir de quelques jours, l'émir a néanmoins donné des ordres assez précis pour que nous puissions espérer quelque soulagement.

— Vous vous méprenez étrangement sur les projets de cet homme dont vous vantez à tout propos la générosité.

— Vous êtes naturellement disposé à l'accuser.

— Accuser mon bourreau !

— Je ne sais que trop ce qu'il vous a fait souffrir, mais enfin il consent à nous échanger.

— Quand nous serons morts. Oui, de France, s'il avait bonne envie de nous rendre la liberté, il commencerait par nous rendre la santé et la vie.

— Écoutez-moi. Vous ne connaissez pas encore le résultat de notre conversation.

— Je le connais ; on ne veut pas nous envoyer à Oran. Nous mourrons tous ici, et ce sera bientôt.

— Désormais nous ne suivrons plus le camp ; nous habiterons Mascara.

— C'est trop tard.

— Nous aurons une bonne maison ; nous serons bien chauffés et bien nourris et protégés contre la brutalité des Arabes.

— C'est trop tard.

— En attendant, voici deux haïks, un pour vous, l'autre pour moi, qui, certes, ne contribueront pas peu à nous donner de la chaleur.

— C'est trop tard ! »

A ces mots Meurice cacha sa tête sous son haïk ; il s'étendit sur la terre et demeura plongé dans un morne silence et dans une complète insensibilité.

L'émir donna l'ordre à Ben-Faka d'envoyer les prisonniers à Mascara. Cette nouvelle, jointe à l'espoir de trouver un sort meilleur à la ville que dans le camp, produisirent un mieux chez le malade. On amena une mule sur

laquelle on hissa Meurice. Alors de France, en s'adressant à l'intendant de l'émir :

— Ben-Faka, je ne puis pas marcher.

— Tu marcheras.

— Mais c'est impossible, ne vois-tu pas que j'ai toutes les peines du monde à me tenir sur mes jambes.

— Tu marcheras.

— Dis à un muletier de me prêter une mule.

— On en a déjà donné une.

— Oui, pour Meurice, mais non pour moi.

— Tu marcheras,»

Ben-Faka s'éloigna.

Furieux de ce refus, notre officier dit à Meurice :

« Je vais me venger. »

Leur tente n'était surveillée par personne.

De France vida plusieurs cruches d'eau dans les caisses qui renfermaient les cartouches de l'émir, et il est bien permis de croire, qu'après de tels arrosements, les cartouches ne furent pas d'un grand service aux réguliers de notre compétiteur.

Ben-Faka reparut ; il amenait à sa suite le kaïd de Mascara, qu'il avait chargé d'escorter les prisonniers jusqu'à la ville.

On partit à l'instant avec Fleury, Bourgeois et le petit mousse Benedito.

A peine avait-on franchi les limites du camp, que de France fut obligé de s'arrêter, tant il était malade et brisé par la lassitude. Le kaïd lui crie de marcher. Il se lève,

fait quelques pas et se laisse retomber, car il ne peut plus se tenir sur ses jambes.

Le kaïd eut pitié de lui ; il ordonna à Bourgeois et à Fleury de le placer sur la mule, derrière Meurice. Ce dernier avait encore assez de force pour se tenir seul à cheval, et il exhortait son compagnon à l'étreindre avec ses bras. Avant d'arriver à Mascara on gravit une côte très escarpée. Notre officier ne put conserver l'équilibre ; il tomba de la mule et parvint à la ville plutôt porté que soutenu par Bourgeois et Fleury.

Le kaïd conduisit les prisonniers sur la petite place, dans une maison contiguë à celle dans laquelle il rend la justice, et leur annonça que c'était la maison qu'ils devaient habiter.

Elle se composait d'une cour qu'on traversait en entrant et sur laquelle, au rez-de-chaussée, s'ouvraient deux chambres et une petite cuisine dont le toit formait terrasse.

Un escalier, bâti extérieurement dans la cour, conduisait à une autre chambre au premier.

On choisit cette pièce de préférence à celle du rez-de-chaussée, car on pensait y être plus à l'abri de l'humidité.

Aucun meuble ne décorait l'intérieur de cette chambre. Deux petites lucarnes, ouvertes sur la cour, y laissaient pénétrer le jour. La porte était à moitié brisée, et un homme pouvait aisément, en se courbant, s'introduire chez les prisonniers par un trou qui se trouvait au bas.

Un plancher carrelé, de trois pieds de largeur, fixé dans la muraille sans pieds ni dossier, semblable à un mauvais lit de camp, paraissait destiné à servir de lit.

Le kaïd fit donner la moitié d'une vieille tente en poil de chameau et deux tapis.

Les soldats prirent la tente, Meurice et de France prirent les tapis.

Le lendemain, lorsque Abd-el-Kader eut levé son camp, plusieurs déserteurs, qui ne voulaient pas le suivre dans sa nouvelle excursion, vinrent à Mascara et se logèrent dans cette maison pour partager le pain qu'on distribuait le matin et le couscoussou qu'on apportait le soir aux prisonniers.

En ce moment, les canonniers du sultan étaient de passage à Mascara, où ils avaient été envoyés pour prendre les canons de la ville et pour les conduire à Tekedemta dans le but de renforcer la formidable artillerie dont l'émir avait déjà garni sa nouvelle redoute.

Au nombre des canonniers, se trouvait Jean Mardulin, ce déserteur qui avait déjà secouru si charitablement le père Lanternier. Dès qu'il eut appris la présence des prisonniers dans Mascara, il se hâta d'aller les voir et il les trouva dans un si piteux état, qu'il voulut, dès ce jour, demeurer auprès d'eux et leur consacrer ses soins, ses peines et son temps.

Mardulin était, autant qu'il nous en souvient, d'origine allemande. Il avait tué, dans un moment de colère, son cheval, et comme il se vit poursuivi pour ce fait, il se décida à entrer dans notre légion étrangère. Nous ne saurions non plus trop dire à la suite de quelle mésaventure il abandonna les Français pour passer aux Arabes : nous nous contentons de constater sa présence à Mascara, et nous nous faisons un devoir et une joie de consigner ici

l'admirable dévouement dont ce soldat entoura Meurice et de France. Ainsi Mardulin avait ramassé quelques pièces de monnaie ; il mit généreusement ces petites épargnes à la disposition des prisonniers. Ceux-ci n'employèrent pas cet argent, car ils souffraient trop pour desirer une nourriture plus copieuse que celle que le kaïd leur fournissait chaque jour. De France se contentait de boire de l'eau fraîche, dans laquelle il trempait un morceau de pain blanc que Mardulin lui apportait le matin.

Meurice ne desirait qu'un verre de lait tous les soirs. On en demanda au kaïd. Il répondit qu'il ne pouvait pas s'en procurer pour lui-même. Cependant chaque jour des troupeaux de vaches, de moutons et de chèvres rentraient à Mascara, où ils avaient leurs étables. Chaque matin et chaque soir on entendait les bêlements de ces animaux, qui allaient au pâturage, ou qui en revenaient.

Deux fois seulement, pendant l'agonie de Meurice, le kaïd lui apporta un doigt de lait dans un verre. Il disait que cette boisson ne faisait aucun bien, et il envoyait à la place un plat de couscoussou très pimenté.

Meurice avait demandé à voir M. Lanternier. Le kaïd avait répondu que le sultan lui avait défendu de laisser ce prisonnier communiquer avec ses compatriotes. Mardulin portait à cet infortuné les vivres que chacun prenait sur sa portion, et qu'on lui réservait avec la plus scrupuleuse exactitude.

Cependant, les soins dont Mardulin et les autres prisonniers entouraient Meurice et de France, leur séjour dans une maison où, s'ils n'étaient pas à l'abri du froid, ils se trouvaient

du moins à couvert contre la pluie, n'amélioraient pas l'état de leur santé. Le froid causait leur maladie. Ils en avaient souffert dans le camp de l'émir, ils en souffraient encore dans la ville de Mascara.

De France avait entièrement perdu l'usage de ses jambes : il ne marchait plus, et chaque jour il sentait ses maux de tête redoubler en violence et en intensité. Dix fois il pria le kaïd de le faire saigner, dix fois le kaïd lui répondit que c'était une opération inutile, car il n'avait pas de sang. Enfin, après de nouvelles instances, il envoya le barbier qui avait déjà opéré Meurice.

Le barbier appliqua au malade une ventouse sur la tête. Celui-ci perdit beaucoup de sang; son mal de tête disparut complètement, et il se trouva bien soulagé.

Le lendemain, il voulut encore être saigné, car il éprouvait une si grande amélioration dans son état depuis l'application de la ventouse, qu'il cherchait à poursuivre, par les moyens analogues, la guérison complète de ses maux de tête. Deux fois on lui piqua le bras sans qu'il en sortît une seule goutte de sang. Comme il se plaignait de ce que son sang était engourdi au point de ne pas jaillir après deux tentatives de saignée, Meurice, au milieu du délire qui agitait ses esprits, prétendait à toute force qu'il voyait couler le sang.

Une dispute assez vive s'éleva entre eux à ce sujet. C'était un triste spectacle : deux moribonds, couchés misérablement l'un près de l'autre, dans le même tapis, usant le peu de force qui leur restait dans un étrange débat! La mort errait sur leurs lèvres, le délire tourmentait leurs es-

prits, la douleur et la maladie avaient jeté dans leurs yeux une teinte terne et blafarde ; ils étaient perclus de la moitié du corps, une même infortune, une même misère les avaient atteints et réunis sous le tapis qui devait d'un jour à l'autre leur servir de drap funéraire, et ils perdaient en violentes discussions les derniers instants qu'ils avaient à passer dans ce monde. Au moment de s'embrasser et de se dire le dernier adieu..... ils oubliaient leurs maux, leur fin qui s'approchait si vite, leur amitié née au sein du malheur, pour ne s'occuper que d'une querelle futile.

Le 12, dans la matinée, le temps était affreux : la pluie tombait par torrents. Meurice et de France souffraient du froid et de l'humidité plus que de coutume. Ils se rapprochèrent l'un de l'autre : ils cherchaient à se réchauffer mutuellement.

Meurice tendit sa main vers son compagnon ; celui-ci la saisit.

« Comment vous trouvez-vous? lui dit-il.

— Je ne vais pas mieux. J'ai froid.

— Approchez-vous. Prenez mon haïk.

— Toutes ces précautions sont inutiles.

— Comment donc? vous êtes encore fort. Votre robuste constitution offre bien des ressources, et doit vous inspirer quelque confiance.

— Je ne souffre pas plus qu'hier. Je sens néanmoins que je ne vivrai pas longtemps.

Je vous l'ai déjà dit, toutes ces précautions pour hâter mon rétablissement arrivent trop tard.

France, si je meurs, comme j'en ai le triste pressenti-

ment, gardez avec soin mon carnet, que j'ai jusqu'à ce jour dérobé aux yeux des Arabes : c'est le seul bien, l'unique héritage qu'à son heure dernière puisse vous léguer votre malheureux compagnon d'infortune. Vous êtes jeune, vous ne vous laisserez pas abattre par tant d'adversité. Vous retournerez à Alger, vous verrez ma femme : chère Clarisse ! dites-lui combien je l'aimais ! dites-lui que son souvenir n'a jamais été effacé de mon cœur. N'oubliez pas ma mère — à Paris — rue Cadet — son image ne m'a jamais quitté — ma mère — elle m'aimait tant — ma mère — mais... je ne sais, mon ami..... »

En achevant ces mots, Meurice cacha sa tête sous son haïk. Durant une demi heure, il ne poussa ni soupir, ni gémissement : il paraissait dormir.

De France étendit sa main vers lui, et saisit son bras de nouveau :

« Comment vous trouvez-vous? avez-vous toujours froid? »

Meurice ne répondit pas.

Son ami se souleva, il lui découvrit la tête.....

Meurice était mort !

XXI

MASCARA

La sépulture de Meurice. — Les larmes d'une mère et l'amour d'une femme. — Les illusions et la réalité. — La nuit des funérailles. — La tombe est profanée. — Des voleurs ont déterré le cadavre et l'ont dépouillé de son suaire. — La prière du soldat. — Ses dernières volontés. — Les larmes du déserteur. — La récompense du dévouement. — Intercession en faveur du père Lanternier. — Le vieillard est relâché et il est réuni à ses compagnons d'infortune. — Les regrets du père et du mari. — Un mensonge pour sauver une vie menacée. — La maladie de M. de France. — Ses garde-malades. — Les médecines de Marduin. — Le courrier d'Alger. — Une lettre qu'on ne lit pas. — Quatre nouveaux prisonniers.

Soudain notre jeune officier appela les autres prisonniers.

« Mes amis, leur dit-il d'une voix émue et les yeux mouillés de larmes, Meurice ne m'a pas répondu lorsque je lui ai parlé tout à l'heure : je crois qu'il a cessé de vivre. Voyez si je ne me suis pas trompé. »

Ils s'approchèrent du cadavre et après l'avoir examiné attentivement, tous s'écrièrent :

« M. Meurice est mort ! »

Un silence douloureux suivit cette exclamation déchirante. Pendant quatre heures, les prisonniers demeuraient immobiles et silencieux dans cette chambre habitée par la mort. De France pleura cet ami qu'il avait rencontré à la suite des plus cruelles et des plus affligeantes mésaventures.

La nuit était venue. Les prisonniers avaient acquis la triste certitude que leur compagnon avait cessé de vivre. L'immobilité de son cadavre et la pâleur livide et froide de sa face le leur indiquaient assez.

Ils firent appeler le kaïd de Mascara auquel ils annoncèrent la mort de Meurice. Ce cadavre lui démontra la justesse de leurs plaintes et la nécessité d'y faire droit, s'il ne voulait pas, lorsque son sultan lui demanderait compte des prisonniers confiés à sa garde, répondre : Je ne les ai plus : la mort me les a tous enlevés.

Le kaïd donna des ordres pour que l'on allumât du feu. Un jour plus tôt, Meurice eût été sauvé.

Au milieu de la soirée, Mardulin et Bourgeois déshabillèrent le cadavre et après l'avoir roulé dans un tapis, ils le déposèrent dans un coin de la chambre.

Ce fut une nuit cruelle à passer pour les captifs, que celle qui suivit la mort de cet infortuné.

Ils étaient là réunis au nombre de dix individus dans une chambre étroite et fétide, mourant de froid et de misère. A quelques pas de leur cercle le cadavre de leur frère était blotti contre le mur, dans un déplorable abandon : une main charitable n'était pas venue ensevelir ces restes inanimés, et le prêtre n'avait pas accompagné de ses prières et de son par-

don cette âme qui allait comparaître devant son créateur. La femme bien aimée du trépassé, sa vieille et tendre mère n'avaient pas assisté son agonie de leurs saintes affections, et peut-être qu'à cette heure, au bruit des projets d'échange qui couraient dans Alger, la femme jeune et belle, essuyait les larmes de son veuvage, déchirait ses vêtements de deuil, couronnait son front d'espérances radieuses, rouvrait sa maison, arrosait le seuil de sa porte d'huiles et de baumes exquis, et rafraîchissait avec les couleurs et le parfum des fleurs l'alcove conjugale, que le retour de l'époux si longuement desiré allait féconder de ses triomphantes amours. Peut-être encore qu'à cette heure la vieille mère du trépassé remerciait Dieu de la délivrance prochaine de son fils, et que dans sa pieuse sollicitude la sainte femme chargeait l'autel de Marie, l'Etoile du matelot, la Mère du captif, des offrandes de sa reconnaissance.

Doux rêves de l'amour, illusions maternelles, qui, pareils au mirage trompeur que poursuit le voyageur au milieu d'un océan de sables, bercez de vos promesses séduisantes les angoisses de ces pauvres femmes et leur montrez bien loin d'elles, sur la terre de servitude, cet homme, la joie et la consolation de leur âme, la vie de leur vie; doux rêves de l'amour, illusions maternelles, cachez longtemps encore la triste réalité aux femmes qui espèrent. Car celui qu'elles attendent chaque jour, était jeune, puissant et fort lorsqu'il entra dans la maison de servitude: tout leur faisait présager qu'il saurait triompher des misères de la captivité. Les mauvais jours l'ont tué, et à cette heure, il git inanimé dans une chambre obscure et froide, et il épouvante ses com-

pagnons par le souvenir de sa dernière agonie et par l'image sinistre de ce trépas qui a raidi ses membres et jeté sur sa face cette pâleur moite et glacée. Tous les cœurs sont brisés, tous les esprits sont attérés, toutes les forces sont anéanties : la mort vient de frapper à la porte des captifs, elle est entrée dans leur maison ; elle a déjà choisi sa première victime : elle en a fait sa proie. C'est une rude compagne que la mort : elle se lasse difficilement, et lorsqu'elle s'est assise autour d'un tapis, elle ne se lève ordinairement que lorsqu'elle a fait la place vide autour d'elle, et que de tous les convives il n'en reste plus un seul qui puisse, en lui tendant sa coupe, l'obliger, elle la sombre et implacable hôtesse, à remplir cette coupe d'absinthe et de fiel.

Cette nuit fut aussi longue que cruelle. Soit par respect pour le cadavre de leur frère, soit par l'accablement de leurs esprits, les prisonniers gardaient un profond silence. Leurs gardiens les croyaient bien endormis ; mais le sommeil n'avait pas fermé leurs paupières : ils étaient là, ces hommes exténués de fatigues et de tortures, assis sur le plancher ; ils tenaient leurs fronts courbés sur leurs genoux, et dans cette attitude douloureuse et penchée, ils revoyaient les jours de leur infortune, et calculaient le nombre de ceux qui leur restaient à vivre.

A la fin, l'obscurité s'éclaircit et l'aube du matin se dévoila au milieu de ces terreurs et de ces désespoirs. A mesure que la lumière pénétrait dans la prison, les fronts se relevaient, les courages se fortifiaient. Elle dissipait peu à peu les fantômes lugubres de la nuit, et l'espérance semblait descendre sur les rayons du soleil et peupler cette chambre

de ses douces images ; chacun reprit alors sa vie de tous les jours.

Dans l'après-midi, deux juifs vinrent, sur l'ordre du kaïd de la ville, réclamer le cadavre de Meurice. Ce fut un moment terrible à passer pour tous. Mardulin et Bourgeois assistèrent les deux juifs dans leur triste corvée, et voulurent partager avec eux ce fardeau jusqu'au bout.

Au moment où ces quatre hommes allaient sortir de la chambre en emportant le cadavre, M. de France se précipita vers eux ; il souleva le tapis qui voilait la face du trépassé ; il couvrit d'un dernier embrassement ces lèvres décolorées en pleurant amèrement. Il s'éloigna. Mardulin et Bourgeois mirent les pieds hors de la chambre : tout venait de finir sur cette terre entre Meurice et de France.

A quelques pas de l'enceinte de Mascara, sur la route qui conduit au village d'El-Borgj, Mardulin creusa une fosse : les juifs couchèrent le cadavre dans un mauvais morceau de haïck, et le déposèrent en terre.

Telles ont été les funéraillles de Meurice !

Les prisonniers voulurent que notre jeune officier recueillît en héritage les vêtemens du trépassé : ils le voyaient dans un tel état de souffrance qu'ils cherchaient par tous les moyens à le soulager et à lui procurer quelque chaleur. La vermine qui pullulait dans ce haïk, était si nombreuse et si drue, qu'elle lui avait donné l'épaisseur et la raideur d'une planche. Ce haïk demeurait debout, comme un carton, lorsqu'on l'appuyait contre la muraille : d'après ces détails, cette couverture de laine était aussi puante et sale que mauvaise. Mais l'adversité finit par éteindre toute ré-

pugnance et toute recherche. Le prisonnier s'empara de ces vêtements : il se roula dedans, il avait déjà plus chaud.

Pendant la nuit qui suivit l'inhumation de Meurice, il fit un temps épouvantable ; une pluie abondante ne cessa de tomber et le vent de souffler avec furie. Cependant au lever du soleil, un Arabe vint annoncer au kaïd que la sépulture du chrétien avait été profanée, et que le corps du trépassé gisait à cette heure, sur le bord de sa fosse, à moitié déterré.

Voici ce qui s'était passé durant la nuit.

Malgré le vent et la pluie, des Arabes, poussés par la plus infâme avidité, n'avaient pas craint de déblayer la fosse dans laquelle le chrétien dormait de son dernier sommeil, et à la faveur d'une sinistre et périlleuse obscurité, ils avaient osé dépouiller le cadavre du suaire dans lequel Mardulin l'avait enseveli. Et les abominables déprédateurs n'avaient pas l'excuse de rejeter cette profanation de la tombe sur la férocité des bêtes sauvages. Le cadavre ne portait aucune trace des griffes et des dents des hyènes et des chacals, mais on voyait encore sur la terre boueuse les traces de la pioche dont les voleurs s'étaient servis pour accomplir cette acte d'une criminelle cupidité. Les hommes étaient allés ainsi fouiller de leurs mains altérées de meurtre et de rapines, la fosse que les bêtes féroces n'avaient pas osé fouiller de leurs ongles affamés.

A cette nouvelle, le gouverneur de la ville entra dans une violente colère. Il prononça des menaces sévères contre les voleurs et annonça qu'il était disposé à leur infliger un châtiment exemplaire. Ses belles paroles n'avaient d'au-

tre but que de calmer l'indignation des chrétiens : elles tentaient de les endormir, car pour lui, digne sectaire de Mahomet, que lui importait la sépulture d'un chien de chrétien. S'occupait-il de ce que pouvaient devenir les débris des animaux qui peuplaient les tribus et les villes. Le cadavre d'un chrétien ne devait pas l'intéresser davantage que la carcasse d'un bœuf ou d'un mulet ; aussi ne chercha-t-il jamais à connaître quels étaient les individus qui avaient violé cette sépulture, dans des circonstances aussi terribles que sacrées.

Par une pluie battante et un vent des plus furieux, Mardulin courut aussitôt au lieu où la veille il avait enterré Meurice : il agrandit la fosse et replaça dedans le corps de cet infortuné. Ainsi le prisonnier, après avoir pendant sa vie supporté tout les supplices que les Arabes s'étaient plu à lui infliger, ne fut pas, même après sa mort, à l'abri des passions sauvages et sordides de ces barbares.

Lorsque Mardulin eut terminé cette pieuse besogne, il revint annoncer à l'ami de Meurice qu'il avait replacé le cadavre dans la fosse.

« Mardulin, lui dit alors notre jeune officier, tu es un brave et digne homme, je te remercie de ce que tu viens de faire. Tu en seras récompensé tôt ou tard. Je suis bien malade ; je ne tarderai pas à mon tour à mourir. Tu m'enterreras, n'est-ce pas, mon vieux? Mais je ne veux pas être déterré : tu ne me mettras ni couverture, ni drap, ni haïk, ni chemise autour du corps. Tu creuseras un trou très profond ; tu me descendras tout nu dans ma fosse : tu me couvriras de terre et de cailloux ; n'épargne pas les cailloux : je

desire que les Bédouins ne viennent pas me tracasser dans mon trou et qu'ils me laissent au moins en paix, après ma mort.

Tu m'entends, mon vieux, je ne te demande que ce dernier service.

— Mon lieutenant, vous vous effrayez à tort ; vous ne mourrez pas et dès lors votre recommandation...

— Mais si je viens à mourir ?

— Eh bien, je vous obéirai.

— Merci, merci.

— Mais vous ne mourrez pas, parole d'honneur, et vous verrez plus tard si Mardulin avait tort de vous inspirer des idées meilleures que celles qui vous poursuivent aujourd'hui ?

— Que le ciel t'entende. Tu t'es montré un serviteur dévoué pour Meurice ; tu t'es conduit comme ne se serait pas conduit l'ami le plus fidèle. Je te suis redevable de nombreux services, mon pauvre Mardulin, et j'avoue que, à cette heure, je gémis de ne pouvoir pas m'acquitter en mon nom et en celui de Meurice de tout ce que nous te devons.

— De l'argent, peut-être.

— Oh ! non, mon brave.

— Alors, mon lieutenant...

— Il faut que nous adoucissions ta position.

— C'est votre idée.

— Oui.

— Eh bien, écoutez-moi. Je ne demande qu'une chose.

— Parle.

— Lorsque vous serez de retour à Alger, veuillez vous occuper de moi.

— Je te le promets.

— Parlez de moi à mes chefs.

— Je parlerai de toi à tes chefs et à la famille de Meurice.

— Demandez-leur ma grâce. Qu'ils m'accordent de rentrer en France et de reprendre mon service dans l'armée.

— Je demanderai ta grâce et j'espère que je l'obtiendrai aisément.

— Oh ! que vous me faites de bien.

— Je saurai parler des services que tu as rendus à tous les prisonniers. Je dirai ce que tu as fait pour le père Lanternier; alors que ta conduite devait demeurer ensevelie dans la prison de Mascara. Je n'oublierai jamais que tu m'as sauvé la vie et j'emploierai tous mes efforts auprès du gouvernement pour que tu rentres bien vite à Alger.

— Si le gouverneur m'accorde la permission de rentrer, de quelle façon m'en préviendrez-vous? car Abd-el-Kader tient à me garder auprès de lui, et s'il avait le moindre soupçon de mon desir de revoir Alger, je serais surveillé de bien près.

— Dès que j'aurai parlé au général, je t'écrirai une lettre insignifiante; si tu peux rentrer, je placerai le cachet du général Rapatel en tête de ma lettre; si l'on ne voulait pas m'accorder ta grâce, ce que je crois très peu probable, le cachet serait apposé au bas de la lettre. Mardulin, quand tu as enterré ce pauvre Meurice, je t'ai dit, mon vieux, que ton dévouement trouverait tôt ou tard sa récompense. J'ai la conviction que quelques jours après mon arrivée à Alger tu viendras m'y rejoindre. Jusque là,

continue à te conduire vis-à-vis des Arabes de la même manière dont tu t'es conduit jusqu'à présent. Sois attentif, circonspect, prévenant, montre du zèle et de la fidélité. Le moindre changement dans tes actions leur inspirerait des soupçons et tu demeurerais exposé à une surveillance qui pourrait te devenir funeste. Tu sais que les Arabes ont bientôt fait, lorsqu'il s'agit d'envoyer une balle dans la tête d'un chrétien.

— Oui, je le sais.

— Tu suivras mes avis ?

— Comme parole d'Evangile. Mais je vous quitte pour un moment, je vais aux vivres. »

Ces conseils répondaient à une des plus vives préoccupations de l'émir : ce sultan des Arabes tenait beaucoup à conserver auprès de lui Mardulin ; il savait, par l'expérience qu'il en avait faite, qu'il pouvait attendre mille services utiles de ce soldat. Mardulin se battait bien ; il pointait une pièce d'artillerie mieux que tous les canonniers arabes ; il connaissait le pays et se faisait aimer d'un chacun. Mardulin exerçait la médecine dans ses moments perdus. Le matin même du jour où il était allé replacer le cadavre de Meurice dans la fosse, plusieurs Arabes étaient venus le consulter au sujet de douleurs qu'ils ressentaient dans les jambes et dans les reins. Mardulin leur avait vendu dans des fioles, un douro la fiole (un peu plus de cent sous), de la tisane de racine de patience et de chiendent, en leur prescrivant de la boire de deux heures en deux heures, par petites cuillerées. Il leur avait encore donné des petits cornets en papier qui renfermaient de la terre et du soufre pilés, en

leur prescrivant des frictions sur les membres endoloris : chaque cornet de cette poudre précieuse valait une piécette. Mardulin vendait ainsi ses poudres et ses élixirs afin de ramasser quelque argent qu'il employait à soulager la misère des prisonniers, tandis que les autres déserteurs ne se joignaient à eux que pour leur prendre la nourriture qu'on leur distribuait chaque jour.

Le kaïd de Mascara n'avait pas appris sans éprouver une crainte sérieuse la mort de Meurice. Il redoutait que l'émir ne vînt à lui demander compte de la conduite qu'il avait tenue à l'égard de son prisonnier et à s'enquérir des traitements qu'il avait exercés sur sa personne. Si le gouverneur avait été mieux instruit qu'il ne l'était, il aurait cessé de s'alarmer ; car il n'avait rien à se reprocher en comparaison des privations, des injures, des coups dont les réguliers avaient accablé Meurice dans le camp de l'émir. Le kaïd expédia un courrier qui alla porter au sultan la nouvelle de la mort de Meurice.

Cet événement surprit péniblement l'émir. Il n'avait jamais cru à la maladie de son prisonnier, et il ne soupçonnait pas que demeurer exposé au froid et à la pluie, coucher à moitié nu sur la terre humide et glacée, pouvait jamais causer la mort d'un homme encore jeune. Ne menait-il pas lui-même ce genre de vie et souffrait-il le moins du monde de la faim, de l'insomnie et du froid. Il chargea le courrier de rapporter au kaïd de Mascara les recommandations suivantes :

Distribue aux prisonniers ce dont ils auront besoin.

Donne-leur du feu.

Ne les inquiète pas et ne les frappe pas.

Respecte le lieutenant et accorde-lui tout ce qu'il te demandera.

Le kaïd transmit fidèlement à notre jeune officier les prescriptions qu'il venait de recevoir de son maître et finit par demander au prisonnier :

« As-tu besoin de quelque chose ?

— Oui.

— Que veux-tu ?

— Deux choses.

— Parle.

— Envoie-moi deux poules et du lait.

— Tu vas être satisfait.

— Délivre le père Lanternier de sa prison.

— Où le logerais-je, si je le fais sortir de la prison ?

— Dans cette chambre.

— Avec toi ?

— Oui.

— Elle est bien petite.

— Ça ne te regarde pas.

— C'est vrai.

— Eh puis, il te manque un prisonnier ; Meurice est mort...

— Oui.

— Le père Lanternier prendra sa place.

— Tu as raison. Je vais te l'envoyer. »

A ces mots le kaïd se dirigea vers la prison dans laquelle gémissait le père Lanternier, tandis que notre officier se réjouissait d'arracher cet infortuné vieillard au bouge in-

fect dans lequel il commençait à respirer le poison qui devait tôt ou tard glacer son sang dans ses veines et coucher le vieillard à côté de Meurice.

Et si notre officier de marine se réjouissait du succès de sa requête, nous devons, nous, admirer la généreuse sollicitude qui ne cesse de l'animer à l'égard de ses compagnons d'infortune ; ses propres malheurs ne lui font jamais perdre un seul instant de vue les malheurs des prisonniers. Dès les premiers jours de sa captivité, il s'est fait leur chef, leur protecteur et il n'a pas un seul instant failli à l'accomplissement de cette noble et sainte mission, qu'il s'est donnée au milieu des barbares.

Une demi heure s'était à peine écoulée depuis le départ du kaïd que le père Lanternier se voyait délivré de sa prison et réuni aux autres prisonniers français. Ce vieillard entra en chancelant sur ses jambes dans la chambre qu'occupait de France ; il souffrait en ce moment autant du délabrement de sa santé, que de joie. Il se dirigea vers le jeune lieutenant et lui dit en embrassant sa main :

« Merci, merci, M. de France : vous êtes mon libérateur. Je ne peux pas parler, je pleure d'attendrissement. Oh ! vous me sauvez la vie.

— Calmez-vous, M. Lanternier ; c'est l'émir qui a fini par comprendre qu'il devait vous placer au milieu de nous et à cette heure nous allons essayer de vous consoler et de vous distraire.

— Ce n'est pas l'émir qui s'est souvenu de moi ; mais c'est vous qui n'avez jamais cessé de réclamer en ma fa-

veur. A présent, vous pourrez demander des nouvelles de ma femme et de ma fille. »

L'infortuné vieillard ignorait que les deux femmes venaient d'être envoyées en présent à l'empereur du Maroc, et de France s'étudiait à lui cacher une vérité dont la révélation n'aurait fait qu'ajouter aux tortures de ce malheureux.

— Vous les avez laissées à Droma?

— Oui : et elles m'ont fait dire qu'elles n'avaient pas à se plaindre des femmes au milieu desquelles on les avait condamnées à vivre. Puis elles sont jeunes et fortes, et elles sauront résister mieux que je ne l'ai fait aux rigueurs de la servitude. Mais parlons de vous, de M. Meurice.

— Meurice est mort.

— Il est mort. Mardulin me l'avait caché.

— Pourquoi vous aurait-il effrayé.

— C'est vrai, cette nouvelle m'aurait tué.

— Au reste je le suivrai bientôt. Voyez, M. Lanternier, je suis gelé des pieds à la tête, et je ne puis plus remuer mes jambes.

— Après le service que vous venez de me rendre, s'écria le malheureux vieillard, je ne veux pas, mon cher monsieur, que vous mourriez. En obtenant du kaïd la grâce de me réunir à vous, vous m'avez donné plus que la moitié de la vie. Vous ne mourrez pas. Dans mon village d'Adel-Ibrahim, j'exerce la médecine, souvent il m'est arrivé de donner des consultations. J'ai toujours guéri mes malades, et

quoique je n'aie pas suivi les cours de la Faculté, j'en sais encore assez long pour vous tirer d'affaire. Nous allons vous frictionner les pieds et les jambes avec un morceau de laine, pendant plusieurs jours et si je parviens à produire une petite rougeur sur la peau, j'aurai atteint mon but.

Le père Lanternier se mit en devoir de traiter le malade par les frictions. Mardulin et Bourgeois le secondaient. Ils faisaient chauffer des briques qu'ils appliquaient toutes brûlantes sur les jambes du patient. Un jour, ils allèrent jusqu'à placer un clou en fer, rougi par la chaleur, sur les pieds. L'épiderme grésilla au contact du feu, mais le malade ne ressentit aucun mal. A la fin, grâce aux frictions réitérées et aux briques brûlantes, le sang se réveilla. De France parvint à remuer ses jambes; mais il ne put pas marcher de sitôt.

Tandis que ces tristes événements signalaient le séjour des prisonniers français dans les prisons de Mascara, l'émir campait au sud d'Oran, dans une province où se trouvent situés plusieurs marabouts, des eaux thermales, et les ruines des aqueducs d'un ancien bain. A son départ de Mascara, il avait envoyé son kalifa, Miloud-Ben-Arrach avec ses cavaliers à Milianah, recouvrer l'impôt sur les Hadjoutes et sur les tribus environnantes.

Il devait aller en personne au mois de septembre chez les Hadjoutes; mais la révolte des Beni-Flitas et l'échec qu'il avait essuyé en les combattant l'avaient empêché d'exécuter ce projet. Cette situation de l'émir et de Midoul-Ben-Arrach nécessitait le passage par Mascara de nombreux courriers. Le bruit ne tarda pas à se répandre dans la ville que le cour-

rier de Milianah venait d'arriver. Cette nouvelle parvint chez nos prisonniers. L'impatience de connaître leur sort s'empara si vivement de M. de France qu'il ne put résister à l'envie de se transporter chez le kaïd. Il ne fallait rien moins qu'un motif d'un aussi grand intérêt pour le décider à se faire traîner sur la place de Mascara. Mardulin et Bourgeois le portèrent jusque sur le seuil de la maison du gouverneur.

A la vue de ce jeune homme, épuisé par la maladie et les mauvais traitements, le gouverneur se montra touché de pitié. Il déplora cette existence brisée dans sa fleur, et il ne put s'empêcher de gémir sur ce soldat, jadis si brillant de vaillance et d'avenir, qui succombait sous le poids de la misère la plus horrible.

« Tu souffres beaucoup, lui dit-il.

— Oui.

— Que puis-je faire pour te guérir ?

— Rien.

— Je m'inquiète de te voir si malade.

— Tu es bien bon.

— J'ai un fils.

— Est-il prisonnier ?

— Non, mais la guerre a des chances imprévues.

— Ne crains pas de le perdre, s'il tombe prisonnier au pouvoir des Français.

— Il souffrira comme tu souffres.

— Non : il sera mieux traité que s'il rentrait dans ta maison.

— Tant mieux.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Tu as reçu un courrier ?

— Oui : il apporte une lettre d'Alger.

— A quelle adresse ?

— A l'adresse du sultan.

— Montre-la-moi.

— La voici.

— Le cachet du lieutenant-général Rapatel ! Dieu, que je suis heureux. C'est notre liberté et je vais la lire.

— Non : il faut que je l'envoie au sultan.

— Tu as raison.

— Puisque tu ne peux pas marcher, je vais expédier cette lettre au camp de l'émir, et Fleury va partir pour en faire la lecture.

— Ah ! si jamais j'ai regretté de ne pouvoir pas marcher, c'est bien aujourd'hui. Il faut se soumettre. Ainsi, Fleury, tu vas te mettre en route ?

— Oui, mon lieutenant.

— Ne fais pas de bêtise et explique-toi bien.

— N'ayez pas peur.

— Songe qu'il s'agit de notre liberté, de notre vie.

— Soyez tranquille : rentrez et dormez sans inquiétude.

— Adieu et bon voyage.

— A bientôt, mon lieutenant. »

Au moment où le courrier de Milianah en compagnie de Fleury, allait se mettre en chemin pour se rendre au

camp de l'émir, quatre nouveaux prisonniers français, un soldat, un colon, son domestique et une femme, faisaient leur triste entrée dans Mascara, et venaient ainsi augmenter le nombre et la misère des malheureux captifs.

XXII

MAHELMA

Voyage de Fleury. — L'audience de l'émir. — Le colon de Bouffarik. — Le soldat des compagnies de discipline. — Une harangue burlesque. — La loi du recrutement. — Le bal de Bouffarik. — La belle Espagnole et le Zéphyr. — Une salade et une contredanse décolletée. — La consigne au garçon de cabinet. — Après boire, il faut dormir. — Un réveil désagréable. — *Le Tombeau de la Chrétienne.* — Les mésaventures d'une cantinière. — L'honneur conjugal. — Les désespoirs de la pudeur outragée. — Mort de madame Laforêt. — Un nouveau prisonnier. — Retour à Mascara. — Triste voyage. — Deux pendus.

L'arrivée des quatre nouveaux prisonniers changea les dispositions que venait de prendre le kaïd de Mascara, au sujet du courrier qu'il expédiait à l'émir. Il résolut d'envoyer au camp les nouveaux venus, afin que le sultan, en les voyant, arrêtât le sort qu'il leur destinait. Mais le domestique du colon avait reçu une profonde blessure dans le flanc : ce malheureux ne pouvait affronter, sans courir le risque de périr en chemin, le voyage qu'il fallait entreprendre pour atteindre le camp ; le kaïd se décida à le garder à Mascara, et donna l'ordre à Fleury d'emmener à sa suite les deux hommes et la femme. Tous ces incidents affligeaient

M. de France; il ne pouvait en personne aller lire la lettre de M. le général baron Rapatel; il craignait toujours que Fleury ne s'expliquât mal et n'embrouillât les affaires : il lui mâcha sa leçon et lui recommanda de dire à l'émir d'échanger les quatre nouveaux prisonniers chrétiens contre les quatre prisonniers arabes qui devaient lui être livrés pour la rançon de Meurice.

Lorsque tout fut bien réglé entre les chrétiens et les cavaliers qui les escortaient, le kaïd de Mascara donna l'ordre du départ. Il accompagna les prisonniers jusqu'aux portes de la ville et il les compta et recompta plusieurs fois avant de les quitter. Les cavaliers se mirent en route et commencèrent par accabler d'injures les chrétiens. Ils les traitaient fort mal et n'avaient aucun égard pour la faiblesse et le sexe de la cantinière. Le colon ne se plaignait guère; le discipliné avait pris gaiement son parti; il ne cessait de rire et de chanter, il s'était fait le loustic de la caravane et il harcelait de ses facéties aussi bien les Arabes que la cantinière. Celle-ci s'était déclarée en guerre ouverte avec le soldat discipliné, et elle n'était pas femme à demeurer résignée et silencieuse devant les attaques réitérées de son jeune compagnon d'infortune. Leurs discussions sans cesse renaissantes apportaient quelque distraction et rompaient la monotonie du voyage. Le colon finissait par se mettre de la partie, et alors c'était une comédie des plus divertissantes qui se jouait au milieu des larmes, de la misère, de la faim et du froid. Fleury et les quatre prisonniers ne tardèrent pas à rencontrer le camp des réguliers. Dès que l'émir eut appris leur arrivée, il ordonna de conduire dans sa tente les

chrétiens. Ces derniers se mirent en devoir d'obéir ; mais au moment où ils allaient poser le pied dans la tente impériale, les Arabes qui les escortaient leur dirent :

« Otez les haïks que vous a fait distribuer le bey de Milianah.

— A quel propos voulez-vous que nous quittions nos haïks ? il fait froid.

— Vous devez vous présenter devant le sultan avec vos habits de chrétien, et non avec des habits empruntés aux Arabes.

— Soit : nous allons déposer nos haïks. Nous les reprendrons en sortant.

— C'est entendu. »

A ces mots les prisonniers se dépouillent de leurs haïks et entrent dans la tente de l'émir. Là, ils attendent dans un silence plein d'angoisses que le chef aït prononcé sur leur sort. L'émir les examine des pieds à la tête, l'un après l'autre, puis en s'adressant à M. Pic.

« Qui es-tu ?

— Colon.

— Ton nom ?

— Pic.

— Où as-tu été pris ?

— Aux environs de Bouffarik.

— Dans quelles circonstances ?

— Je chargeais du sable dans un tombereau, avec l'aide de mon domestique, nommé Bastien, aux environs de Bouffarik, pour une construction que j'ai commencée dans ce village. Je travaillais sans défiance, lorsque je vois arriver sur moi des cavaliers arabes qui se mettent à crier :

— *Allez.* — Je me persuadai que ces Arabes étaient animés de bonnes intentions et qu'ils me prévenaient de fuir devant un danger qui me menaçait et que je ne pouvais soupçonner. Bastien se sauve à toutes jambes vers Bouffarik : je me prépare à le suivre, lorsque les cavaliers tirent sur nous deux coups de fusil. Bastien tombe frappé d'une balle dans le flanc. Je m'arrête pour le relever : en ce moment les cavaliers arrivent sur nous; ils dételent le cheval qui était attelé à ma charrette; ils nous font monter dessus et nous conduisent au bey de Milianah, qui campait dans ce moment chez les Hadjoutes.

— Tu n'as pas reçu de blessures?

— Non.

— Ton esclave est-il ici?

— Tu veux dire mon domestique.

— L'homme qui te sert?

— Bastien, je te l'ai dit, a reçu une balle dans le flanc; sa blessure est si grave que le kaïd de Mascara a craint que mon serviteur ne succombât pendant le voyage, et il l'a gardé à Mascara.

— Il a bien fait.

— Il a eu de la peine à se décider.

— Et toi? dit alors l'émir en se tournant vers le soldat.

— Moi, j'appartiens aux compagnies de discipline.

— Tu es soldat?

— Oui. Je m'appelle Auguste Léonard.

— Est-ce que tu as été pris dans quelque bataille?

— Oh! non. Il s'en faut de beaucoup.

— Que t'est-il arrivé.

— Voici ce que c'est.

Pour lors, Abd-el-Kader, tu sauras que l'Algérie est un chien de pays.

— Pourquoi y viens-tu ?

— Parce qu'on m'y force.

— Qui t'oblige à traverser les mers ?

— La loi du recrutement.

— Loi du recrutement?

— Comme qui dirait la conscription.

— Je ne comprends pas. De qui veux-tu parler ?

— Je parle d'une loi et non d'un homme. Ça serait trop long à t'expliquer. Ainsi tu serais bien peu avancé si je t'entretenais du maire, du sous-préfet et de tout le tremblement des autorités civiles et militaires. Tant y a qu'un Français en recevant le baptême, promet de se présenter à vingt et un ans sous les drapeaux. Il ne peut pas promettre, le mioche, vu qu'il ne parle pas et que l'innocent n'a pas sa connaissance. C'est sa mère qui promet pour lui, vu que les mères des soldats français, c'est des zéroïnes, et que ça ne veut pas que ses enfants trempent la soupe à la maison, quand il y a des Bédouins à Alger, sauf ton respect. Et pour lors, la mère dit à son moutard :

T'a vingt et un ans.
V'la cinq sous,
Une pipe de tabac,
Ma bénédiction,
Décampe
Et fiche-moi le camp
En me tournant les talons.

Alors on prend sa feuille de route et on rejoint le régiment.

Tu me comprends?

— Oui.

— Eh ben, t'es malin, car il me semble que je m'embrouille. Où en suis-je? Ah! c'est ça. On rejoint le régiment. On arrive en Alger. Ils disent que c'est un pays. En voilà une charge. C'est un four chauffé à blanc, dans lequel, au lieu de pâte, le boulanger, c'est à dire le gouvernement de là-bas, jette par fournées des bons enfants. Alors, le soldat français s'embête : il réchigne à la corvée. On le fiche au violon — entendons-nous — pas l'instrument en arcajou. — Le violon ne le faisant pas danser, il casse tout, le fantassin, et on le fait monter en grade en l'envoyant dans les disciplinés. Là, il marronne. Pour lors je marronnais : un camarade qui me dit : — Y a une fête dans un blockaus, à quelques pas de Bouffarik, viens-tu tricoter des jambes? — Ça me va, que je lui fais. D'autant que je n'ai jamais pincé un léger cancan devant une société de mauresques, et je suis enchanté de déployer mes grâces et mes talents devant ces dames. Elles pourront comparer les agréments, soit dit sans te manquer de respect, généreux sultan, des troupiers français avec ceux des troupiers arabes. Car tu n'ignores pas que le soldat français jouit dans l'univers entier d'une renommée sans rivale, eu égard à son maintien sous les armes et à la danse. Dieu de dieu! il bahute, il chaloupe dès sa venue au monde. Ça ne fait qu'embellir en grandissant, et les odalisques du sérail ne sont que des carpes pamées en comparaison des troupiers

qui figurent dans les salons de société où l'on danse en plein air, ou dans un bosquet, selon le temps de la saison. Je vas donc à la fête au blockaus. C'était superbe. On y voyait des femmes de toutes les couleurs; des rouges, des jaunes, des noires, des blanches. — Tout l'arc-en-ciel en chair et en os. Je m'avance. J'offre une danse à une femme. — Vu qu'elle était jaune et qu'elle parlait le patois de Marseille, ça ne pouvait être qu'une espagnole. — Elle était plus belle que les amours. Nous *zéphyrons* avec la grâce qui nous caractérise : on s'anime, et en l'absence des gendarmes, comme qui dirait des chaous, ça va, oh ! mais ça va, comme ça n'avait jamais été. J'offre une salade, des oranges et un gras double — une façon de couscoussou — à ma princesse, dans un cabinet. Je dis au garçon : — Garçon, si tu entends crier, ne te dérange pas ; c'est madame qui fera des façons : voilà cinquante centimes pour t'acheter une montre. C'est entendu. Me voilà attablé. Les yeux de ma belle étaient vaillants — Le vin était fameux. — On boit, on chante, on cause — si bien que le temps se passe. Mon camarade arrive et me crie qu'il est temps de rentrer au quartier. Si tôt dit, si tôt fait. Je brûle la politesse à l'Espagnole. Je la laisse appeler le garçon, et elle doit l'appeler encore à l'heure qu'il est, puisque j'avais donné pour consigne de ne pas ouvrir si elle appelait. — Nous voilà sur le chemin. J'avais comme des éblouissements. Les jambes n'allaient pas. Je m'asseois dans le fossé. Il paraît que j'ai tapé de l'œil à mon insu, car au matin je me suis vu entouré par les Bédouins. Ils m'ont fait prisonnier. On m'a conduit dans une tribu qui est si-

tuée proche du *Tombeau de la Chrétienne*, puis à Mascara, puis ici.... Et voilà. J'espère, mon général, que tu vas me relâcher : mon Espagnole appelle le garçon de cabinet et il faut que j'aille faire lever la consigne. Mais il faut que tu saches que les hommes de la tribu m'ont traité comme on traite un esclave. Je faisais les travaux les plus durs et on ne me donnait pas de relâche. Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse. Je finis bientôt par tomber épuisé de fatigue sur mes genoux, comme un mulet harassé par la marche s'affaisse sur ses jarrets. Je ne pouvais me tenir debout et il fallut qu'on renonçât à m'imposer mon travail d'esclave. Quand les Arabes virent que je ne gagnais pas de quoi payer ma nourriture, ils se décidèrent à arrêter les frais : ils me conduisirent devant le bey de Milianah. Il a payé rançon pour moi. A présent renvoie-moi aux Français, ils paieront ma délivrance en beaux écus. »

Ainsi parla notre troupier. L'émir et les Arabes qui l'écoutaient suivaient son discours avec la plus sérieuse attention. Ils ne l'interrompirent pas une seule fois. Ils ne comprenaient pas un mot de ces histoires amphigouriques, mais ils se gardaient bien de montrer leur ignorance; ils croyaient sauver leur dignité en ayant l'air de ne pas perdre un mot des dissertations incohérentes de l'orateur. Puis ils étaient ravis de la volubilité et de la chaleur avec lesquelles le discipliné s'exprimait. Notre soldat était enchanté de son éloquence et promenait un regard victorieux sur son auditoire, tandis que M. Pic et la cantinière, en dépit de leurs transes et de leurs fatigues, pouffaient de rire dans leur coin.

Mais l'émir avait compris le point capital de l'aventure et il répondait :

« Tu n'as que ce que tu mérites.

— Comment ça ?

— Tu te plains d'être prisonnier ?

— Oui.

— Pourquoi buvais-tu du vin ?

— En voilà une question !

— Réponds.

— Le vin est meilleur que l'eau.

— L'eau ne trouble pas la tête.

— Non, c'est vrai. L'eau ne trouble que le ventre et elle donne la colique.

— Le vin noie la raison de l'homme et en fait une brute.

— T'a des scrupules. Parce qu'on festonne...

— Si tu n'avais pas bu du vin, tu ne te serais pas endormi sur le chemin.

— Voyez comme la vertu est mal récompensée. Au lieu de rentrer au quartier, j'aurais pu prolonger mon souper jusqu'au matin avec l'Andalouse. Fidèle à la consigne, j'ai déserté, comme disent les vieux de la vieille, Vénus pour le dieu Mars, ou pour mieux dire, j'ai abandonné le cabaret — c'est Vénus — pour ma caserne — c'est Mars. — Et voilà qu'on me reproche un petit litre et une douzaine de petits verres. C'est bien petit et bien humiliant de la part d'un guerrier tel que toi.

— Le vin abrutit l'homme. Aujourd'hui il t'a conduit en servitude, demain il te conduira à la mort.

— Tu veux me faire fusiller ?

— Non. Mais si tu bois encore, tu finiras mal.

— Ah ! je comprends. Tu parles par manière de prophéties, comme les avocats; en voilà des blagueurs!

— Et toi, demanda l'émir à la cantinière, qu'est-ce que tu fais?

— Je suis cantinière pour te servir, si j'en étais capable.

— Explique-moi ce métier.

— Avec plaisir, mon Abd-el-Kader. Je vends aux soldats français du thé, de l'eau-de-vie et autres liqueurs.

— Tu es dans le camp français, comme les cafetiers qui vendent dans mon camp le café aux réguliers ?

— Tu m'as fait l'honneur, mon sultan, de me comprendre tout de suite.

— Tu suis les troupes à la bataille ?

— Toujours, toujours, à la vie, à la mort.

— C'est bien, c'est beau. Femme courageuse.

— Ça t'étonne, mon empereur; mais la cantinière, à quoi servirait-elle, si elle n'était pas à la suite de la colonne pour désaltérer le troupier au milieu des longues marches. Pauvres lapins, il faut bien les ravigoter quand ils se sont peignés avec les Bédouins, pardon, excuse, mon empereur, avec tes Arabes.

— Oui, oui, tu fais très bien. Bonne femme.

— Vois-tu les soldats, ce sont nos enfants. Nous les soignons, quand ils ont besoin de secours en chemin. Nous les voyons aller au feu et beaucoup ne reviennent jamais. On s'attache à ces braves, on les aime comme sa propre

vie ; et puis, vivre au milieu d'une armée, et verser à boire au militaire, ça vaut mieux que de raccommoder les culottes d'un civil, pardon, excuse, mon empereur, de ce mot inconséquent. T'as la pudeur d'une Anglaise, dit-on, et t'es sage comme Salomon, dit-on, et moi je dis que t'es plus sage que lui ; car un capitaine m'a dit qu'il avait un sérail de mille femmes, tandis que tu n'as que trois femmes. A ça, comment trois femmes peuvent-elles vivre en paix et se contenter... Pardon, excuse, j'attends tes questions.

— Où as-tu été faite prisonnière ?

— Voici la chose, mon sultan.

Moi, femme Laurent, j'étais allée avec une cantinière de mes amies, la femme Laforêt, visiter mon mari, sergent du génie et qui est en garnison à Mahelma. Nous fûmes pris en chemin par des cavaliers, qui nous dirigèrent sur une tribu du *Tombeau de la Chrétienne*.

— C'est vrai, s'écria le soldat discipliné, mes ravisseurs m'avaient caserné dans cette tribu, et les Arabes ne voulaient jamais nous laisser communiquer avec ces deux dames.

— Taisez-vous, reprit madame Laurent, taisez-vous jeune babuteur. Vous avez assez cancanné avec votre langue, jeune homme, devant sa majesté Abd-el-Kader, et vous avez blagué... suffit... ça le regarde... Ne m'interrompez pas, léger fantassin. Pour lors, nous demeurâmes pendant deux mois dans cette tribu. O Abd-el-Kader, ces Arabes étaient de fameux brigands, sauf le respect que je dois à ta majesté ; ils se sont conduits à notre égard comme des sauvages et des polissons. Ils nous en ont fait des in-

famies de toutes les couleurs : si bien que madame Laforet en est morte, et que si je ne suis pas morte, ce n'est pas de leur faute, et que si mon pauvre mari y retrouve quelque chose dans l'honneur de sa femme, il y mettra de la bonne volonté. Cher homme; il n'y a pas eu moyen de l'échapper.

— De sorte, s'écria le discipliné, que M. Laurent votre époux a été fait...

— Silence, indigne créature, et pourquoi donc que tu voulais communiquer avec moi et Mme de Laforêt au *Tombeau de la Chrétienne*, amateur des Andalouses de Marseille.

— Oh! madame Laurent...

— Suffit. Quand Mme de Laforêt eut cessé de vivre, le chef de notre tente me donna quelque relâche, il avait son fils qui avait été fait prisonnier par les Français, et qu'on avait mis en subsistance à Marseille. Je cherchai à faire comprendre à mon maître... hélas! cet homme agissait à mon égard comme un maître vis-à-vis de son esclave...

— Dites-donc votre mari, petite mère...

— Dieu de Dieu, taisez-vous, infâme discipliné; tu es bien léger dans tes propos.

— Dam! si c'est la vérité.

— Tu m'offusques, fantassin, ça ne regarde que Laurent mon mari, et s'il est content.

— Et battu.

— C'est pas toi qui paiera les pots cassés, vieux soulier sans semelles. Suffit, tu m'interromps et tu manques de respect au monarque des Arabes. Tais ta langue, blanc-bec. Mon maître, généreux émir, finit par comprendre que s'il

me traitait si mal, on finirait par connaître sa scélératesse à Alger, et qu'alors son fils courait le risque de ne jamais revoir sa tribu. En même temps je lui insinuai de me proposer en échange de son fils. Il alla trouver les autorités française, et fit la demande. L'autorité refusa.

— Comme on vous a manqué d'égards, en cette circonstance !

— C'est comme ça que ça se tricotte dans les bureaux.

— En voilà des fainéants.

— Et des fameux ! Cette nouvelle m'accabla. Je tombai malade, et je ne devins plus bonne à rien dans la tente de mon maître.

— Pas même à l'amitié...

— Il a donc juré de m'invectiver à tout propos, le discipliné. Eh bien oui, une femme est toujours une femme pour un homme, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une Française paraisse plus aimable qu'une femme arabe. C'est comme ça. Es-tu content ?

— Je serais bien difficile. Le père Laurent n'en demande pas tant, sans doute.

— Je te retrouverai... Mon maître me vendit à un Arabe qui habitait une tribu voisine de la nôtre. Ma maladie ne faisait qu'empirer. J'étais incapable de marcher, de parler.

— Pour le coup, la maladie était sérieuse...

— C'est bête ce que tu dis là, mon garçon, c'est connu, je demeurai deux mois dans la tente de mon nouveau maître. Je perdais la tête ; mon Arabe, en voyant que je ne pouvais pas travailler...

— Et que vous n'étiez plus bonne à rien...

— On verra. Laisse-moi me requinquer. Mon maître se décida à me conduire au bey de Milianah : à présent, mon sultan, tu sais le reste. »

Lorsque la cantinière eut fini sa harangue, les réguliers introduisirent un nouveau soldat français, qu'ils venaient de faire prisonnier.

« Ton nom ? demanda l'émir au nouvel arrivé.

— Devienne (François), soldat au 11me de ligne.

— D'où viens-tu ?

— De Tlemcen.

— C'est là que tu as été pris?

— Aux environs de la ville, dans les jardins.

— Bien, ne craignez rien. On va distribuer deux piécettes à chacun de vous. On ne vous maltraitera pas. Que dit la lettre du général ?

— Le général, répondit Fleury qui venait de lire la lettre que le courrier de Milianah avait montrée en passant au kaïd de Mascara, le général lui accorde les quinze prisonniers arabes que tu as demandés en échange des six prisonniers français.

— Je suis content. On va vous diriger de suite sur Alger.

— Le lieutenant est malade, reprit Fleury.

— France ?

— Oui.

— Il n'a pas pu venir pour te lire la lettre du général.

— Je le plains : il est malade comme Meurice?

— Oui, il ne peut plus marcher.

— Il guérira, il est jeune, je l'aime.

— Il m'a dit de te prier d'échanger les quatre nouveaux prisonniers chrétiens contre les quatre prisonniers arabes que tu avais demandés en échange de la personne de M. Meurice qui est mort.

— Je veux bien. Tu salueras France pour moi. Qu'il se console, il sera bientôt libre. Vous allez partir de suite pour Alger.

— Tu vas, ajouta le sultan en s'adressant au cavalier qui avait escorté les prisonniers, tu vas dire au kaïd de Mascara d'habiller les chrétiens à neuf avec des culottes rouges et des haïks.

— Tu seras obéi.

— Sois bon pour les chrétiens.

— Oui.

— Tu m'entends ?

— Oui. Où prendra-t-on le drap pour tailler les habits.

— Dans mes magasins de Mascara. A présent, partez, et que Dieu vous donne un bon voyage. »

A ces mots les prisonniers sortirent de la tente ; ils allèrent pour reprendre les kaïks qu'on leur avait fait déposer avant d'entrer. Les haïks avaient disparu ; les Arabes les avaient volés, et il n'y avait pas moyen de réclamer contre cet odieux larcin. Il fallut se remettre en route et se priver de ce manteau contre la neige et la pluie.

Le soldat discipliné voulut recommencer ses attaques contre madame Laurent. Mais notre cantinière n'était pas d'humeur à lui répondre. Elle souffrait du froid et de la vermine. Ses cheveux n'avaient jamais été taillés, et des milliers d'insectes s'étaient faits les hôtes de cette forêt inextri-

cable qui étendait ses rameaux sur sa tête. Les cavaliers, de leur côté, eurent bien vite oublié les généreuses recommandations de l'émir ; ils se conduisirent durement et ramenèrent les captifs dans un état de misère impossible à décrire.

Au moment où la caravane allait franchir la porte de Mascara, elle découvrit deux cadavres de pendus que le vent secouait au bout de la branche à laquelle les suppliciés avaient été attachés. Ils détournèrent les yeux et entrèrent le cœur navré dans la ville, où les attendaient si impatiemment leurs frères.

Quant aux deux pendus, voici ce qui s'était passé pendant le voyage de Fleury au camp de l'émir.

Une trentaine d'Arabes, hommes, femmes et enfants appartenant à la tribu des Beni-Amers, arrivèrent sur ces entrefaites, chargés de chaînes à Mascara. Poussés à bout par la désolation, les ruines et les désastres que la guerre faisait peser sur eux, ces vaincus avaient formé le projet de transporter leurs familles et leurs biens à Oran et de vivre sous la protection des Français. Mais ils avaient été surpris dans leur émigration par les réguliers qui allaient porter leur camp dans le sud d'Oran. Ils s'étaient vus réduits en servitude et on les ramenait captifs à Mascara. L'émir, dans l'espoir d'intimider les faibles et les irrésolus, voulut faire un exemple. Il condamna les deux principaux chefs de cette bande à être pendus, et il ordonna que le supplice recevrait son exécution dans sa ville impériale. En effet, les deux condamnés expirèrent au milieu d'horribles convulsions aux portes de Mascara. Le reste de la bande fut jeté en prison.

Le bruit de l'arrivée de Fleury s'était répandu dans la ville. Mardulin avait annoncé son retour aux prisonniers. Aussi attendait-on les nouveaux venus avec une anxiété des plus vives. Dès que Fleury eut salué le kaïd de Mascara, il s'élança vers la demeure des captifs, et dès qu'il eut mis le pied dans la chambre, il se vit assailli de questions.

« Quelle réponse apportes-tu. Bonne? mauvaise?

— Bonne.

— Qu'a dit l'émir?

— Un peu de patience.

— Parle!

— Voici ce qu'il a décidé:



XXIII

MASCARA

Les femmes du kaïd de Mascara.— Les fureurs de la cantinière. — La malice de Benedito. — On envoie chercher les Italiens à Tekedemta. — Une tonsure. — Les plaisanteries du discipliné. — Une femme et dix hommes. — La journée de la captivité. — La casbah. — Un beignet et un pâtissier. — La nuit. — Quatorze décapités. — La victime de l'amour maternel. — Folie et désespoir. — Joie et misère. — L'esprit français.

« Mais vous êtes quatre prisonniers au lieu de trois que vous étiez en partant, s'écrièrent les captifs de Mascara.

— C'est vrai, répondit Fleury, nous avons ramené ce camarade du camp de l'émir.

— Je me nomme Devienne et j'ai été pris dans les jardins de Tlemcem.

— Qu'a répondu l'émir ?

— Mon lieutenant, j'ai fait votre commission, et votre demande est agréée.

— Dieu soit loué.

— L'émir, dit alors le kaïd de Mascara en entrant dans

la chambre, est d'accord avec le général Rapatel. Vous allez partir pour Alger, dès que les deux Italiens, Cresçenco et Francesco qui travaillent à Tekedempta vous auront rejoints ici. Je vais les envoyer chercher, et dans deux jours vous pourrez leur serrer la main.

— Bravo ! s'écrièrent les prisonniers.

— L'émir, ajouta le kaïd, m'a ordonné de vous faire habiller à neuf; voici une pièce de drap dans laquelle vous vous taillerez des culottes à la turque.

— Des culottes, s'exclama le discipliné, et nos mollets. Nous n'allons pas au bal.

— Il faut que tu me permettes, dit alors notre officier de marine, de me faire tailler un pantalon à la place d'une culotte, car j'ai les jambes à moitié gelées.

— Il sera fait ainsi que tu le demandes. Arrangez-vous ensemble. Coupez les culottes et cousez-les. Voilà du fil et des aiguilles. Je vais m'occuper du voyage des deux Italiens. »

En achevant ces mots, le kaïd se retira, et fit partir sur-le-champ deux cavaliers pour Tekedempta.

« Tout cela est bel et bon, dit alors Mardulin, mais quel est celui d'entre nous qui voudra se charger de couper les culottes ?

— Moi, s'écria le soldat discipliné.

— Tu es tailleur ?

— J'ai travaillé chez un tailleur à Tlemcen.

— Qui nous répond de ton adresse ?

— Encore moi, toujours moi. Vous allez me voir à la besogne.

— Quel est celui qui coudra les pantalons ? Personne ne répond ?

— Eh bien, je les coudrai, fit Bourgeois.

— Tu as manié l'aiguille dans ton temps ?

— Jamais. J'ai manié la hache avant d'entrer au service, car j'étais charpentier de mon état.

— Charpentier et tailleur, ça ne s'accorde guère.

— Donne toujours, et tu me jugeras à la besogne.

— Eh! petite mère, dit en ce moment M. de France en s'adressant à la cantinière, vous ne dites rien.

— Madame a des remords, fit le discipliné.

— Des remords, et de quoi ? répliqua madame Laurent.

— Et c'est elle qui le demande ?

— Oui, pousse-cailloux, explique-toi.

— Madame s'était mariée au *Tombeau de la Chrétienne*, et à cette heure elle pense à son légitime qui l'attend avec la plus vive impatience à Mahelma.

— Polisson !

— Tais-toi, mauvais plaisant. Est-ce que vous souffrez ?

— Oh! beaucoup, mon lieutenant. La vermine me dévore la tête.

— Attendez, petite mère, fit alors Fleury, je vais vous guérir.

— Va, mon garçon, tu me soulageras crânement.

— Approchez-vous de moi. Voici des ciseaux, et je vais vous couper les cheveux.

— Bravo! bravo, répétèrent en chœur les prisonniers.

— C'est cela, mon ami. Coupe cette fourmilière au ras de la tête.

— N'ayez pas peur. Nous allons exécuter une razzia comme on n'en a jamais fait. »

Et tout en discourant, Fleury tailla, à la satisfaction générale, les cheveux à madame Laurent.

Lorsque l'opération fut terminée, le kaïd envoya chercher notre cantinière, en lui annonçant qu'elle allait demeurer avec ses femmes en compagnie du petit mousse Bénédito. Depuis longtemps Bénédito avait abandonné la maison des captifs. Il était allé se réfugier chez les femmes du kaïd et il passait ses journées à jouer sur la place avec les enfants de la ville. Parfois il venait aux heures du repas prendre sa part des vivres que l'on distribuait aux chrétiens.

Notre cantinière s'achemina vers la maison du kaïd, et ses compagnons de captivité se livrèrent tous à la joie que leur causait la promesse de leur prochaine délivrance.

Une heure s'était à peine écoulée depuis le départ de madame Laurent, qu'on la vit rentrer dans la chambre des prisonniers. Elle était pourpre de colère et de rage et grinçait des dents comme une chatte en fureur.

« C'est une indignité, c'est une infamie! s'écria-t-elle en arrivant.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, petite mère ?

— Ça n'a pas de nom !

— Que voulez-vous dire ?

— Le bon Dieu a-t-il pu faire de semblables créatures ?

— Est-ce qu'on a voulu vous marier une nouvelle fois? murmura le discipliné.

— Tais-toi, gredin!

— Ce que c'est que d'être belle femme !

— Tais-toi, gibier de potence !

— Mais encore, petite mère, fit M. de France ?

— Les gueuses, les scélérates!

— Expliquez-vous.

— Il y a, il y a, mon lieutenant, que ce sont des coquines.

— De qui parlez-vous ?

— Des femmes du kaïd.

— Elles vous ont mal reçue ?

— Elles m'ont craché au visage, elles m'ont battue.

— C'est affreux !

— Voyez-vous l'injustice : on nous a bien frappés, nous autres, reprit le discipliné.

— C'étaient des hommes, mais des femmes. Je les étranglerai.

— On sait que vous avez un doux penchant pour le masculin.

— Mon lieutenant, je vais tuer ce brigand de discipliné.

— Calmez-vous : nous parlerons au kaïd, il grondera ses femmes, et elles vous traiteront mieux à l'avenir.

— Je ne retournerai jamais avec elles.

— Elles sont si bonnes pour Bénédito.

— Bénédito, le mousse, l'Italien : c'est un monstre ; il mourra sur l'échafaud.

— Est-ce qu'il vous a manqué, lui si jeune? balbutia le discipliné.

— Oui, il m'a craché au visage quand les femmes le lui ont commandé.

— Voyez la jeunesse. Il n'a pas su apprécier vos charmes, belle cantinière de mon cœur, ajouta le discipliné.

— Cet homme est plus bête qu'un colimaçon.

— Vous vous trompez, ma belle, vous prenez mon front pour celui d'un légitime.

— Va, va, tu paieras tout ça en gros et en détail.

— Où logerez-vous ? demanda notre lieutenant.

— Ici.

— Oui.

— Ici. Quelle horreur, au milieu de dix hommes.

— Eh bien, après, discipliné. Où est le mal?

— Vous ne le voyez pas?

— Ça ne me fait pas peur.

— On vous connaît. Vous êtes vaillante.

— Eh bien, soit, demeurez avec nous, répliqua notre officier.

— Vous entendez le lieutenant, vous autres?

— Oui, madame Laurent.

— Attention aux mœurs! De la décence!

— Je demande qu'on écrive sur la muraille, dans le coin où va loger madame Laurent : — Ci-gît une rose : défense de la flairer et encore moins de la cueillir. Gare aux épines ?

— C'est bon. Vous êtes français : je ne vous dis que ça. Vous savez ce que l'on doit aux dames ?

— Vive madame Laurent !

— Vive madame Laurent ! répétèrent en chœur les assistants. »

Dès ce moment, afin de maintenir l'ordre et la propreté dans le ménage, on régla ainsi l'emploi de la journée :

A la pointe du jour, Mardulin donnait le signal du réveil. Il allumait le feu, et tandis que Bourgeois faisait chauffer les briques et la tisane de M. de France, il allait aux provisions. Ce bon Mardulin avait l'attention d'acheter avec ses épargnes, des œufs, des figues sèches, des pains blancs et du tabac à priser pour le père Lanternier.

L'esclave nègre du kaïd apportait une ration de pain pour chaque prisonnier.

On faisait réchauffer les restes du plat de couscoussou de la veille dans une marmite de ferblanc, la seule qu'on eût mis à la disposition des prisonniers : puis chacun déjeûnait à sa fantaisie,

Après le déjeûner, les hommes, à tour de rôle, nettoyaient la maison.

Lorsque le temps le permettait, on traversait la place de Mascara et l'on allait s'asseoir au soleil sur les terrasses de

la Casbah ; édifice en partie ruiné à cette époque, lors du passage de nos troupes dans cette ville.

Bastien, le domestique de M. Pic, n'était pas encore guéri de sa blessure. Il n'avait pour penser sa plaie qu'un peu de miel et de cérat que Mardulin composait avec de la cire et de l'huile. Il ne quittait donc pas la chambre.

Une fois installé sur les terrasses de la Casbah, chacun s'occupait à faire la chasse à la vermine qui le dévorait.

Parfois, M. de France allait se promener sur la place en s'appuyant sur Mardulin. Au coin de la place, il avait découvert la boutique d'un pâtissier. Il lui arrivait d'y entrer et de manger quelques beignets cuits dans le beurre et arrosés avec du miel.

Lorsqu'on avait tendu les haïks et frappé dessus avec un bâton, pour les débarrasser de la vermine qui pullullait dans les coutures, on rentrait au logis.

Dès que le jour commençait à baisser, Bourgeois portait dans la chambre, sur une tuile, le feu de la cuisine. Les prisonniers se réunissaient. Les uns se chauffaient, les autres fumaient, tandis que ceux-ci jouaient aux cartes et aux échecs avec les jeux que M. de France avait fabriqués à Teknifill.

Bientôt après, l'esclave du kaïd venait, avec sa voix criarde, annoncer qu'il était temps d'aller chercher le couscoussou pour souper et l'huile pour garnir la lampe. Cette lampe était fabriquée en terre et avait reçu la forme de nos chandeliers. Dans le trou où nous mettons la bougie, on versait l'huile et on ajustait un petit bec qui soutenait la mèche.

Puis on posait la lampe dans une excavation ménagée tout exprès dans l'épaisseur de la muraille. Le médecin Toussis fournissait l'huile.

Ensuite chaque prisonnier allait à tour de rôle chercher le couscoussou dans la maison désignée d'avance par le kaïd, et dont le propriétaire devait pourvoir à la nourriture des captifs.

Ainsi, les habitants de la ville fournissaient tour à tour à la subsistance des étrangers. Avant que l'émir eût quitté Mascara, sa maison suffisait aux besoins de sa suite. Depuis son départ, les habitants sont chargés de le suppléer dans ces approvisionnements.

Lorsqu'on avait dîné, on se réunissait en attendant l'heure du sommeil, et alors les propos les plus fous et les conversations les plus ébouriffantes circulaient autour du tapis. On racontait des histoires.

« Ohé ! père Lanternier, un conte, criaient les déserteurs. »

Mais avant de relater ces scènes d'intérieur, il est nécessaire de relever quelques faits que nous avons négligé de raconter, afin de ne pas couper le détail de la journée.

Ainsi, un jour en allant s'asseoir à la Casbah, les captifs rencontrèrent le gouverneur de la ville qui cassait sur les épaules d'un nègre, des bâtons qu'il arrachait au fur et à mesure des mains des chaous. Lorsqu'il eut assouvi sa colère sur sa victime, notre kaïd l'abandonna aux chaous, en leur intimant l'ordre d'infliger au patient cent coups de bâton. Les bourreaux s'emparèrent du pauvre nègre et lui appliquèrent, avec une rigueur aussi impitoyable que

cruelle, le châtiment auquel il venait d'être condamné. Quel pouvait être le crime dont s'était rendu coupable ce malheureux?

Ce nègre appartenait, en qualité d'esclave, à l'émir. Un jour il apprit au camp que sa vieille mère, qui habitait Mascara, était tombée dangereusement malade, et qu'elle allait expirer d'un moment à l'autre.

A cette nouvelle, la tendresse filiale se réveilla dans le cœur de l'esclave ; elle lui peignit l'agonie de sa mère et lui ordonna d'aller recueillir sa bénédiction à son lit de mort et de lui fermer les yeux. L'esclave se présenta devant son maître et lui exposa sa douleur et la sollicitude qui lui faisaient un devoir sacré de partir pour Mascara.

L'émir, pour toute réponse, lui défendit de s'absenter. Le nègre ne sut pas tenir compte de la volonté de son maître et il profita de la nuit pour s'échapper.

Au lever du soleil, sa fuite était déjà signalée à l'émir. Celui-ci envoyait un cavalier porteur d'instructions pour le kaïd de Mascara.

Le kaïd donna l'ordre d'arrêter le fugitif et plaça ses chaous en sentinelle à la porte de la mère, qui râlait son agonie. L'esclave ne tarda pas à se présenter devant la maison de sa mère. On l'arrêta sans lui donner le temps de pénétrer jusqu'au chevet de la moribonde. Il fut livré au kaïd et nous savons déjà la punition qu'il lui avait fait subir. Pendant tout le temps que dura son supplice, le nègre ne poussa ni un cri, ni une plainte : il souffrit sans trahir la plus légère émotion. Mais lorsque les chaous eurent cessé de le frapper, et lorsqu'ils se mirent en devoir de

le faire sortir de la ville, on vit un Arabe s'approcher de l'esclave et lui murmurer quelques mots à l'oreille.

Soudain, le nègre se trouble, il chancelle ; des larmes s'échappent de ses yeux ; il tord ses bras et rugit de désespoir et de rage. Il vient d'apprendre que sa mère a rendu son âme à Dieu, tandis qu'on le martyrisait sur le seuil de sa porte.

Il est bon de constater ce fait ; il doit fournir un argument sans réplique contre les odieuses déclamations des rhéteurs à gages, qui se sont faits les souteneurs de l'esclavage dans nos colonies. Ainsi ces rares esprits, ces éloquents écrivains dédaignent de discuter avec les hommes qui veulent l'abolition de l'esclavage. Ils les regardent comme des niais et les insultent de leur orgueil renté sur la caisse des fonds secrets votés par les marchands d'hommes.

« Vous vous apitoyez, disent-ils, sur la condition de l'esclave ; mais l'ouvrier des villes est plus à plaindre que le nègre réduit en servitude. Nous ne parlons pas des nègres des colonies. On sait que les créoles les traitent avec humanité. Nous ne parlons que des esclaves qui servent les Arabes. Chez les peuples musulmans, ils font partie de la famille du maître, et comme tels, ils subissent le sort que le père fait à ses enfants. Est-ce que le manufacturier considère ses ouvriers comme ses enfants? Non. Il les exploite et les abandonne à toutes les chances de la misère et du vice. »

Nous acceptons cette proposition, telle qu'elle est posée chaque jour dans les journaux qui défendent l'esclavage.

Eh bien ! vous venez de voir qu'un esclave de l'émir a demandé à son maître la permission d'aller embrasser sa mère à son lit de mort. Le maître a repoussé la demande de l'esclave, et le maître se nomme Abd-el-Kader. Cet homme est le premier parmi les Arabes. Il les efface tous par la sainteté de ses mœurs, la pureté de son esprit, la générosité de sa conduite. C'est l'envoyé de Dieu. Il est grand, il est saint après Mahomet. Sa parole fait article de foi. Il décide de la paix ou de la guerre entre la France et l'Algérie ; de la vie ou de la mort de ses coreligionnaires. Cet homme, mieux que personne, connaît l'esprit et la lettre de la loi civile et religieuse. A-t-il traité l'esclave comme il aurait traité son fils ? Non. Il l'a repoussé comme il aurait repoussé une bête brute ; il a refusé de seconder la générosité de ses instincts ; il l'a écarté du lit de sa mère expirante ; il ne le jugeait pas digne de recevoir et d'apprécier la bénédiction maternelle. Ce nègre est sa chose ; il en dispose comme il l'entend : il lui dit d'aller ou de rester, comme il le dit au cheval qui le porte au combat.

Aussi repoussez avec indignation ces plaidoyers mensongers en faveur du maintien de l'esclavage et ne craignez pas de crier bien haut : — Que jamais l'esclave qu'on achète au marché, qu'on vend à un nouveau propriétaire du jour au lendemain, n'a été considéré comme faisant partie de la famille, de la maison dans laquelle il vient servir comme le cheval ou le bœuf qu'on achète sur un champ de foire.

Le lendemain de cette scène, dans laquelle les Arabes de l'émir avaient, en proie à leur sauvage stupidité,

confondu les premières notions du bien et du mal, et puni, dans la personne de l'esclave nègre, les plus nobles sentiments qui puissent faire battre le cœur d'un fils, le lendemain de cette scène, les canons grondaient sur les remparts de la ville.

On tirait des coups de fusil dans les rues, et les habitants sortaient de leurs maisons et se livraient à des transports tumultueux et à des cris de joie inusités. Devant la maison dans laquelle le kaïd avait confiné les chrétiens, on avait placé quatorze têtes. Ce sanglant trophée avait été expédié des environs d'Alger à Mascara. Les Arabes avaient surpris un détachement de quatorze spahis: nos quatorze cavaliers, écrasés par le nombre, succombèrent depuis le premier jusqu'au dernier, et lorsqu'ils eurent rendu leur dernier soupir, les vainqueurs décapitèrent les quatorze cadavres.

Par un raffinement de cruauté, les Arabes n'avaient rien su imaginer de mieux que d'exposer ces quatorze têtes devant la maison des prisonniers français. C'était une nouvelle insulte qu'ils ajoutaient de gaîté de cœur aux indignités journalières dont ils accablaient des hommes que leur malheur aurait dû protéger contre ces brutales avanies. Mais le respect que l'adversité commande aux âmes généreuses est une vertu qu'il ne faut jamais s'attendre à rencontrer chez les Arabes. Leur ignorance et leur fanatisme les condamnent à d'abominables lâchetés.

Les coups de canon, la fusillade et les cris de victoire étaient allés surprendre les captifs dans la solitude de leur prison ; ils descendirent pour s'informer du prétexte

qui donnait lieu à ces bruyantes démonstrations : au moment où ils vont mettre les pieds dans la rue, ils aperçoivent ces quatorze têtes de morts. Ils remontent précipitamment dans leur chambre, et ils finissent par apprendre que ces quatorze têtes viennent d'être enfermées dans des sacs, et que le kaïd les a fait partir pour le camp, où elles doivent rester exposées devant la tente de l'émir pour la plus grande humiliation des Français et pour la plus grande glorification des Arabes et de leur sultan.

Depuis la mort de Meurice le nombre des prisonniers français tombés au pouvoir des Arabes n'avait fait que s'accroître. Meurice avait trouvé chez l'émir, Bourgeois (François) et Devienne (François), du 11e de ligne ; Fleury (Alphonse) et Lefort (Jacques), du 66e de ligne. A ceux-ci étaient venus se joindre le père Lanternier, sa femme, sa fille et les deux Allemandes. Mesdames Laurent et Laforêt avaient été faites prisonnières en juillet, ainsi que les trois corailleurs et le petit mousse. Puis étaient venus MM. de France ; Pic, son domestique Bastien, et Léonard (Auguste) de la 7e compagnie de discipline.

A l'époque où nous sommes arrivés, les femmes Lanternier et les deux Allemandes ont quitté, sur l'ordre de l'émir, l'Algérie pour le Maroc, et on ne doit plus compter sur elles. Meurice et madame Laforêt avaient cessé de vivre. Les Italiens travaillaient aux constructions de Tekedemta. On comptait ainsi dans Mascara : M. A. de France, Benedito, le père Lanternier, M. Pic, Bastien, madame Laurent, Bourgeois, Devienne, Fleury, Lefort et Léonard,

qui formaient un total de onze prisonniers français.

Dès que ces onze personnes se virent réunies, elles ressentirent une douce amélioration dans leur existence. Elles échappaient aux sinistres terreurs et aux douloureux abattements qu'engendre la solitude chez les esprits les plus forts. Elles se secouraient et se consolaient mutuellement : le nombre faisait la force, et soutenait aussi bien les facultés morales que physiques. Le kaïd ne tourmentait pas les détenus. Puis Fleury avait apporté de bonnes nouvelles à son retour de son message chez l'émir.

La délivrance ne devait pas se faire attendre. Le chef des Arabes et les autorités françaises étaient tombés d'accord sur les conditions de l'échange : la promesse de l'émir avait déjà reçu un commencement d'exécution. Le kaïd de Mascara envoyait chercher à Tekedemta les corailleurs, afin de les réunir aux prisonniers de Mascara, et, à leur arrivée, tous devaient partir pour Blidah. Aussi les captifs ne s'entretenaient-ils que de leur prochaine rentrée dans Alger ; ils se voyaient déjà libres, alors même qu'ils traînaient la chaîne du prisonnier, et qu'étendus au soleil, ils passaient leur temps à chasser leur vermine, tandis que le premier Arabe qui venait à passer les insultait et les frappait selon son caprice du moment. Ils oubliaient les misères présentes pour ne s'occuper que de leur retour dans la patrie : c'étaient alors les espérances les plus folles et les projets les plus fantastiques.

« J'espère, Messieurs, disait M. Pic, que lorsque nous passerons à Bouffarik, en rentrant à Alger, vous voudrez

bien me faire le plaisir de vous arrêter un moment chez moi et de déjeûner à ma table. Madame Pic sera très flattée de vous recevoir. La pauvre femme sera-t-elle heureuse de me retrouver ! Si quelque confusion règne dans le repas, veuillez, Messieurs, ne pas attribuer ces négligences à notre indifférence, mais à la joie qui troublera ma femme ; car sans doute elle me croit mort, et ma présence lui causera quelque émotion. Nous tâcherons, cependant, de vous servir un bon déjeûner.

— Messieurs, reprenait M. Lanternier, je ne veux pas être en retard ; vous me ferez l'honneur de dîner chez moi, dans mon village d'Adel-Ibrahim. Je suis vieux ; cependant je m'arrangerai de telle façon, pour fêter notre heureuse délivrance, que les plus jeunes ne boiront ni ne mangeront pas, certes, mieux que moi.

— Ah ça, continuait madame Laurent, je pense, Messieurs, que je ne recevrai pas l'affront de ne pouvoir pas vous être agréable. D'abord, je desirerais de savoir si on va de Bouffarik à Alger en voiture.

— On y va, s'écriait Léonard (le discipliné), par la Gaillarde ou la Royale.

— Tais-toi, Léonard dit le Discipliné, ripostait la cantinière, je n'aime pas les calembourgs.

— Sans calembourg, sœur jumelle de Vénus ; on louera un omnibus.

— Je ne te parle pas, satané de discipliné.

— Suffit, on éteint son gaz !

— Petite mère, répondaient les déserteurs, nous nous procurerons un char sur lequel vous monterez, et nous

vous ferons faire une entrée semée de roses, de cassis et d'absinthe dans Alger. Un triomphe, quoi !

— Le cortége du bœuf gras ! quoi ! ajoutait Léonard.

— Silence, vilain masque.

— Et sur l'air de la *Parisienne*.

— Ne l'écoutez pas, petite mère.

— Ce serait jeter ma langue aux chiens que de réciproquer avec ce beau-fils. Pour lors, Messieurs, vous me ferez l'honneur de vous présenter à ma cantine. Et d'abord, les premiers jours et les suivants, les fameux captifs des Bédouins auront le droit de boire gratis à ma cantine, ainsi que cela se pratiquait jadis le jour de la fête de Louis XVIII, aux Champs-Élysées.

— Du temps de votre seconde jeunesse.

— Non, Léonard, ma première jeunesse date du sacre de S. M. Charles X.

— Allez, rose d'automne.

— Et quelles sont tes roses de printemps.

— Celles de juillet 1830. Fameuses celles-là.

— Un peu brûlées.

— Un peu colorées, vous voulez dire.

— Va donc! avec tes fleurs de printemps, blanc-bec. Je finis :

J'aurai l'honneur de vous servir, et je vous prie de croire, Messieurs, que ma mise sera plus soignée et plus recherchée qu'elle ne l'est aujourd'hui, aimables prisonniers des Bédouins.

— Vive madame Laurent ! Les aimables captifs se réuniront tous à votre cantine.

— Et le soir, ajouta le père Lanternier, un souper avec tout le tremblement.

— Je demande des violons.

— Je veux des choses affreuses, des clarinettes et des cors de chasse.

— Y aura un orchestre complet.

— J'espère, mon lieutenant, continuait madame Laurent en s'adressant à M. de France, que vous daignerez nous accorder l'honneur de dîner avec nous.

— Certainement, ma petite mère.

— Vive madame Laurent! répétaient alors en chœur tous les assistants. »

Nous serions obligés de prolonger indéfiniment notre récit, si nous nous faisions un devoir, en historien méticuleux, de rapporter tous les propos auxquels un tel sujet de conversation donnait cours. C'était une source intarissable de bons mots, de saillies et de provocations. Mais on ne pouvait comparer en aucune façon ces discours avec ceux que les captifs échangeaient entre eux à la veillée, après le souper. Les soirées étaient tristes et longues; il fallait tuer le temps en attendant le sommeil. L'*humeur française* se donnait alors un libre cours. Nous savons que des soldats français, pour triompher des ennuis d'une garnison, jouent la comédie dans une grange. Ici, nos compatriotes ne pouvaient pas se donner ce divertissement, et ils en étaient réduits à raconter des histoires et à chanter des chansons. Si la forme différait, le fond était toujours le même. La folle insouciance, l'heureuse gaîté, l'exagération délirante défrayaient le cercle, et chacun rivalisait d'entrain et d'ima-

gination. Le père Lanternier avait accepté le monopole des histoires de voleurs et de revenants. Madame Laurent devenait folâtre et pastorale ; et, au lieu de rapporter des aventures de bivouac, elle disait, avec cette ingénuité de paroles et de gestes qui caractérise la cantinière, les contes de Perrault : elle se complaisait aux récits de *Barbe Bleue*, du *Petit Chaperon rouge*, de *Cendrillon*. Parfois elle se prenait à soupirer au souvenir de son époux, ravi si brusquement à son amour. Ses altercations avec Auguste Léonard (de la 7e compagnie de discipline) donnaient du montant à l'entretien. C'étaient des épigrammes, des facéties, des ridicules intraduisibles. Léonard, de son côté, avait une belle voix, et il chantait agréablement des chansons provençales. Fleury et Bourgeois fournissaient leur contingent ; ils racontaient les expéditions auxquelles ils avaient pris part. Ces discussions servaient de distraction et écartaient l'affreuse réalité pour un moment.

Imitons ces infortunés, et ne craignons pas de nous mêler à leurs espérances et à leur gaîté. Dans quelques instants, nous serons obligés de tirer le voile sur ces scènes aussi folles que bruyantes, et nous aurons à répéter leurs lamentations et à dire la prière des morts sur les cadavres de nouvelles victimes que la dureté des temps et la cruauté Arabes vont torturer impitoyablement.

XXIV

MASCARA

Une soirée dans la prison. — Les tribulations de la belle cantinière. — Les agaceries de M. Auguste. — Les tendresses d'une charcutière. — Les couplets de la ri fla. — La romance de la vivandière. — *Adélaïde au désert*, ou *l'Amour à chameau*, complainte en dix couplets. — Un commissaire de police comme on en voit pas. — Un vieux de la vieille, qui a perdu sa queue. — M. le sous-préfet. — Le parterre et la *Marseillaise*. — L'éloquente allocution du commissaire de police. — Les chants patriotiques. — L'ombre de Dumoulin, dit Abdala-le-Chrétien.

Ainsi, lorsqu'on avait fini de souper, c'était toujours madame Laurent qui la première rompait le silence et tirait ses compagnons de leur abattement.

« Qu'allons-nous faire ce soir? disait notre cantinière.

— Nous allons danser un léger balancé.

— Et les violons ?

— On a oublié de les commander.

— On chantera, ça remplacera l'orchestre.

— Et les dames ?

— Je ne puis pas faire vis-à-vis à toute la société.

— C'est difficile.

— Ça vous fait donc peur une demi douzaine de cavaliers?

— J'aime pas les invalides.

— Elle a raison, Léonard.

— Nous allons jaser, petite mère, disait Fleury.

— Avec l'agrément de notre jeune lieutenant.

— Ne vous occupez pas de moi, mes amis, répliquait M. A. de France, amusez-vous : je vous écoute et je prends ma part dans vos distractions.

— Je demande, s'écriait alors Léonard, que madame Laurent nous raconte comment elle a fait naufrage dans la tribu du *Tombeau de la Chrétienne*.

— Je demande que le discipliné soit mis hors du cercle, comme tenant des propos offusquant à mon légitime.

— Bien trouvé, belle cantinière. Qu'est-ce qu'il peut faire à cette heure votre légitime ?

— C'te bêtise, mon homme mange la soupe.

— A quelle cantine ? ô rose sans épines !

— T'y es-tu piqué à mes épines, pour mécaniser les épingles de ma vertu ? gredin de discipliné !

— Je n'y ai pas mis les doigts. C'est vrai. Cham...

— Le gueux, il va m'appeler chameau !

— Du tout, madame Laurent. Chameau ! fi donc ! C'est mal porté. Ça se dit chez les bourgeois. Je t'appelle *gazelle du désert !*

— Il me tutoie, ce gredin. Ah ! tu m'appelles gazelle du désert. Il donne des sobriquets, ce discipliné. Comme s'il avait un nom de soldat, Auguste Léonard. — Bonjour, Guguste. — Ça va bien ?

— Pas mal et vous, ma connaissance ?

— Je te défends de te familiariser avec une femme mariée. — Guguste.

— C'est pas mon nom. — Auguste. Voilà le bon.

— Guguste. Y a un charcutier à Alger, que madame son épouse embrasse en lui disant : — Guguste !

— L'horreur.

— As-tu déjeûné, Guguste? faites une risette à mémère, Guguste.

— Vous abusez de votre sexe, madame Laurent.

— Il est enrhumé, mon Guguste. — On lui fera chauffer son bonnet de coton, à l'amour à mémère.

— La cantinière, tu m'outrages.

— C'est la charcutière qui parle à son petit amour. — Guguste.

— Je vas, orange moisie, te réduire en limonade.

— Il se fâche le discipliné.

— Non, mais ça me taquine : Guguste!

— Alors, mon beau Léonard, tu vas ouvrir le concert, et on t'appellera de ton vrai nom.

— Oui, oui, chante, Léonard.

— On fait la paix.

— Oui, faites-la, mon discipliné.

— Vive madame Laurent!

— Gazelle du désert...

— Tu vas recommencer?

— C'est pas une bêtise, c'est un compliment... une vérité. Vous avez les yeux et les jambes d'une gazelle, ô fille des chrétiens.

— Est-il aimable quand il veut, ce gamin là !

— C'est ce qui me vaut d'être dans les disciplinés. Les femmes m'ont perdu...

— Quel malheur !

— L'amour des femmes m'a pris à mon berceau. Ainsi, je faisais des traits à ma nourrice.

— Pas possible !

— Je prenais le sein des chèvres et des vaches — quoi !

— Sans regretter celui de ta mère adoptive?

— Ça me faisait le même effet.

— Ce qui veut dire, si je comprends la parabole, jeune galopin, que toutes les femmes te sont bonnes?

— Elles se ressemblent tant entre elles.

— Que tu n'y vois pas de différence?

— C'est pas ma faute, je les cherche, les différences.

— Scélérat ! Mais tu ne chantes pas.

— Que voulez-vous, échanson de la vertu guerrière?...

— De la soif, plutôt...

— C'est moins beau, mais c'est plus vrai. Que voulez-vous, du tendre, du gai, du langoureux?

— Du triste.

— Dans quel genre?

— Une fille qui se noie d'amour dans le torrent, parce que son père ne veut pas la marier à un grenadier qui est allé à Jérusalem, sous Charlemagne.

Guernadier, que tu m'affliges
En m'apprenant ton départ.

— Attention, je pars : *La complainte d'Adélaïde.*

— Quel beau nom de jeune première : Adélaïde !

— Sur l'air du larifla. M'y voici : Hum! hum! Ça y est. Premier couplet :

Pour être caporal
Il faut être animal,
Et plus d'un animal
Devient un général.
Larifla fla,
Larifla fla,
Larifla fla.

— Quel horreur. Et Adélaïde.

— Ça va venir. Deuxième couplet :

Le maréchal Bugeaud
A cheval sur un chameau,
Poursuit dans le désert
Le chien d'Abd-el-Kader.
Larifla fla,
Larifla fla,
Larifla fla.

— Encore, Léonard, tu outrages notre père à nous tous. Vive le maréchal Bugeaud !

— Vive le maréchal Bugeaud !

— Et non, je l'outrage pas, c'est pour rire. On lui chante bien à ses oreilles la chanson de la casquette du père Bugeaud.

— Et Adélaïde?

— M'y voici. Troisième couplet :

Quand Abd-el-Kader mourra,
Sur sa tombe on mettra :
Tas de Bédouins prenez le deuil,
L'émir a tourné de l'œil.
Larifla fla,
Larifla fla,
Larifla fla.

— As-tu fini Léonard, avec tes turpitudes?

— Vous n'aimez pas les cantiques? On compte cinq cents couplets dans cette romance. Ça s'appelle les litanies algériennes. Je croyais que vous aimiez la musique d'Église.

— Ça dépend de l'occasion. Quand j'étais petite, j'adorais les cantiques.

— Vous avez eu le temps de les oublier chez les Bédouins, au fait. Car t'es mahométane, madame Laurent?

— Tu recommences à m'agonir, vieux coucou de Barbarie!

— C'est le malheur des temps qui vous a fait passer dans l'Eglise de Mahomet. On le sait.

— J'enverrai aux informations chez toi, brigand, tâche de le perdre.

— Pardon, belle violette du désert.

— Te voilà avec ton miel. Voyons la romance d'Adélaïde.

— Eh! bien, la voici, parole d'honneur, musique de M. Mayeux, paroles d'Abd-el-Kader, attention au refrain. Vous y êtes?

— Oui.

— Je pars du pied gauche. Ça s'appelle : *Adélaïde au désert*, ou *l'Amour à chameau.* En voilà un fameux titre.

— Oui. Adélaïde au désert. Ça serre déjà le cœur.

— On voit qu'elle va mourir de soif.

— La malheureuse! Mais elle ne se noiera pas à la fin avec la malédiction de son vieux père, dans les bras de son amant.

— Si fait.

— Comment ? mais si elle meurt de soif.

— C'est facile à arrranger. Elle se noiera dans une rivière d'eau salée.

— Il a raison.

— On en trouve dans le désert, des lacs salés.

— Ce qui prouve qu'il ne faut jamais s'embarquer sans biscuit.

— Ce qui montre une fois de plus l'utilité des cantinières.

— Et celle de l'eau-de-vie.

— Mais les belles dames, dans les romans, ça ne lève pas le coude.

— Elles font fi de l'eau-de-vie.

— As-tu fini, je suis femme : toutes les femmes sont femmes.

— Cette maxime n'est pas neuve, mais elle est d'une vérité...

— Digne de M. de la Palisse.

— Après.

— La femme est l'amie de l'eau-de-vie. C'est bon contre les attaques de nerfs.

— Et la colique.

— Tu l'as dit.

— Je commence donc. Attention au refrain :

ADÉLAIDE AU DÉSERT

OU

L'AMOUR A CHAMEAU.

Un jour à la cantine, étant en garnison,
Je vis la vivandière avec son pantalon.
Adélaïde était le nom de ce lutin
Qui séduisait les cœurs par ses yeux et son vin,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra deri, dera,
Tra la la.

En sifflant son cognac avecque volupté,
Je finis par aimer cette fière beauté;
Si bien qu'étant pochard, je ne connaissais pas
Si c'était par l'absinthe ou bien par ses appas,
A l'air du tra, la, la,
A l'air du tra, la, la,
A l'air du tra, deri, dera,
Tra, la, la.

La vivandière avait l'air de ne pas me voir;
Elle demeurait toujours à cheval sur le devoir.
Quand Laïde me vit maigrir comme un coucou,
Tourner au vert de gris, ainsi qu'un petit sou,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra, deri, dera,
Tra, la, la.

Elle me dit — Petit, je veux charmer ton sort.
— Devant monsieur le maire — et son écharpe encor.
— Laïde ? — A bas les mains. — Mais j'entends le clairon,
En selle, il faut se battre ! A demain, beau tendron,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra, deri, dera,
Tra, la, la.

Nous partons en razia. Lors je culbute tout,
En dispensant à droite, à gauche maint atout.
Voilà quand c'est fini, vers Laïde je cours.
Malheur ! De la cantine avaient fui mes amours,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra, deri, dera,
Tra, la, la.

Je vas en éclaireur ; soudain, sous un chameau
Assise entre les bras d'un nègre, un vrai pruneau,
En pose d'odalisque, et sans plus de façon,
Laïde me jouait un pied de trahison,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra deri, dera,
Tra, la, la.

Le mal blanchi filait l'amour comme au sérail.
Je me dispose à lui donner de l'éventail.
Mais mon sultan s'enfuit en me laissant pour bien
Laïde et le chameau qui n'avaient l'air de rien,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra, deri, dera,
Tra, la, la.

— Vous avez déserté, Laïde, à l'ennemi.
— La chose te surprend? — Un nègre — mon ami,
Mais ce n'est pas un homme. Un nègre c'est faux teint.
Le noir ne fait jamais couleur jaune serin,
A l'air du tra, la, la.
A l'air du tra, la, la,
A l'air du tra, deri, dera,
Tra, la, la.

— Laïde, donc ici, c'est comme en paradis.
Ton noir, c'est le serpent qui près d'Eve, jadis,
Faisait le père Adam...., suffit. — C'était pendant
Le mariage. Ici, petit, c'est différent.
Sur l'air du tra, la la,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra, deri, dera,
Tra, la, la.

MORALITÉ.

— Vaut mieux avant qu'après. On sait ce que l'on tient.
Et l'on n'est pas surpris si l'on ne trouve rien.
— Laïde, t'as raison; j'prends la chose en douceur.
Et puis chaque printemps donne-t-il pas sa fleur?
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra, deri, dera,
Tra, la, la.

— Bravo, bravo, s'écrièrent les assistants, lorsque Léonard eut fini de chanter.

— Êtes-vous satisfaite, aimable cantinière? demanda notre virtuose.

— Non.

— Peut-on savoir la cause ?

— C'est de la romance de basteringue !

— La romance d'Adélaïde !

— Un si joli nom ! Discipliné, tu fais un vilain usage des moyens que la nature t'a donnés en partage.

— Ah bah !

— Inconséquent.

— Est-ce qu'on m'en tiendra compte quand je serai mort ?

— Quand tu seras mort, on te fera plus d'honneur qu'à un veau.

— Comment ?

— Parce qu'on t'enterrera avec ta peau.

— Merci.

— Faut-il vous rendre votre monnaie, moôsieur ?

— N'y a pas de presse, maâdame.

— Avez-vous bientôt fini avec vos manières, s'écriait Fleury.

— Il me semble que nous avons entendu assez de vaudevilles, disait M. Lanternier ; j'ai l'honneur de proposer à l'assemblée qu'elle demande à Léonard une ronde provençale.

— Oui, oui.

— Il les chante fort bien.

— Ces airs et ces couplets me peignent les campagnes de mon pays, et je crois, en les écoutant, être assis sous la tonnelle qui tapisse la porte de ma ferme et assister aux danses de nos garçons et de nos filles.

— Le père Lanternier a raison... Léonard, tu vas nous dire une ronde.

— Avec plaisir et volupté.

— Pas de bêtises, au moins.

— Plus d'Adélaïde et de chameau.

— Du sentiment pour de vrai.

— Les couplets que tu chantais sous les fenêtres de la plus belle fille du village, au premier mai.

— Oui, oui, aimables troubadours.

LA RONDE AU MOIS DE MAI.

A la claire fontaine,
Mes mains me suis lavé.
A la feuille d'un chêne
Je les ai essuyées.
Vous m'avez tant aimé,
Puis vous m'avez délaissé.

A la feuille d'un chêne
Je les ai essuyées.
Sur la plus haute branche
Rossignol a chanté.
Vous m'avez tant aimé,
Puis vous m'avez délaissé.

Sur la plus haute branche
Rossignol a chanté.
Chante, rossignol, chante,
Toi, tu as le cœur gai.
Vous m'avez tant aimé,
Puis vous m'avez délaissé.

Chante, rossignol, chante,
Toi tu as le cœur gai.
Tu as le cœur en joie,
Et moi je l'ai attristé.
Vous m'avez tant aimé,
Puis vous m'avez délaissé.

Tu as le cœur en joie,
Et moi je l'ai attristé,
De ma jolie maîtresse
Qui s'est en allée.
Vous m'avez tant aimé,
Puis vous m'avez délaissé.

De ma jolie maîtresse
Qui s'est en allée
Pour un bouton de rose
Que je lui ai refusé.
Vous m'avez tant aimé,
Puis vous m'avez délaissé.

Pour un bouton de rose
Que je lui ai refusé.
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier.
Vous m'avez tant aimé,
Puis vous m'avez délaissé.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,
Ou bien que le rosier
Fût encore à planter.
Vous m'avez tant aimé,
Puis vous m'avez délaissé.

Léonard chantait ces naïves stances avec autant de sensibilité que de goût. Il impressionnait vivement ses auditeurs, et si, parmi nos lecteurs, il s'en trouvait quelques uns qui connussent l'air de cette ronde, ils comprendraient les charmes de cette poésie, et ils se convaincraient qu'il nous est bien difficile de faire accepter ces paroles sans la mélodie qui en fait le principal mérite. Dès qu'il avait cessé de chanter, c'étaient de toutes parts des félicitations et des remercîments qui allaient, venaient, se croisaient et se perdaient dans un brillant concert d'applaudissements. Madame Laurent pleurait d'attendrissement.

« Ça me rappelle ma première communion, disait-elle.

— Et vos premiers galants.

— C'est vrai. Ah! Léonard dit le Discipliné, si tu le voulais, tu ferais un bien gentil garçon. T'as autant d'agrément dans l'esprit que dans le gosier.

— Divine cantinière, vous me confusionnez.

— Aimable scélérat !

— Assez de compliments, s'écriait Bourgeois, je demande la Marseillaise.

— Oui, oui, la Marseillaise.

Allons, enfants de la patrie...

— Silence, faisait le père Lanternier, silence.

— Est-ce qu'il est défendu à des soldats français de chanter la Marseillaise ?

— Non, jamais.

— Alors, mon vieux, pourquoi que tu interloques ces enfants? disait madame Laurent.

— Zaïre, tu vas le savoir.

— Zaïre? Qu'est-ce que ce nom de carnaval?

— Messieurs, toutes les fois qu'il s'agit de chanter la Marseillaise, il faut en demander la permission à l'autorité.

— A l'autorité. De quoi! Absente pour le quart d'heure.

— Non.

— Où la vois-tu, vieux fumeron?

— Dans notre jeune lieutenant.

— C'est juste.

— Mon lieutenant, fit alors M. Lanternier, en saluant respectueusement M. A. de France, la société ici réunie desire de chanter la Marseillaise. Voulez-vous l'autoriser à entonner ce chant patriotique?

— Mais dans quel but, père Lanternier, répondait M. A. de France, venez-vous me demander cette autorisation? Je n'ai pas d'ordre à donner ici.

— Si, vous avez à en donner. Vous êtes notre chef. Qu'en dites-vous, vous autres?

— Oui, c'est notre chef.

— Je vais donc vous conter une histoire.

— Attention, une histoire du père Lanternier.

— Cette histoire vous expliquera le motif qui m'a poussé à réclamer la permission de l'autorité pour chanter la Marseillaise.

« Il y avait en 1834, à Draguignan, ou ailleurs, enfin dans une sous-préfecture de la Provence, un commissaire de police.

— A bas les commissaires de police, criait madame Laurent.

— A bas les gendarmes, ajoutait Léonard.

— Faut-il que ce vieux soit perverti pour parler des commissaires de police.

— Il les aime, ce sultan à la réforme !

— C'est pas étonnant, le chat est si vieux qu'il ne court plus sur les gouttières.

— Il ne craint pas d'être pincé pendant la nuit par les sergents de ville.

— Qui parle des sergents de ville?

— Le sergent de ville, ça me donne mal aux dents.

— Des écureuils : quoi !

— Silence. Je continue :

— Le commissaire de police...

— Encore.

— Y en a-t-il pour longtemps avec cet aimable fonctionnaire public?

— Ce commissaire de police...

— Il y tient.

— Laissez courir la manivelle.

— Ce commissaire de police avait servi sous l'empereur Napoléon.

— Respect au vieux de la vieille.

— Les malheurs de la chose publique l'avaient laissé sans pain et sans asile pendant quinze ans.

— Pas de politique.

— C'est de l'histoire.

— Ancienne.

— Contemporaine.

— C'est différent.

— Oh ! alors...

— Papa, file ton nœud.

— Pour échapper aux proscriptions des réacteurs...

— Des rédacteurs...

— Des acteurs...

— Des détraqueurs...

— Pour échapper aux proscriptions des réacteurs, il se tenait caché daus les forêts.

— Comme une bête.

— Oui.

— Quel malheur;

— Un bel homme, sans doute.

— Un homme superbe, belle cantinière.

— Voyez-vous : ces infamies n'arrivent qu'aux beaux hommes. N'ayez pas peur qu'ils traqueront les bossus et les jambes de bois.

— Aime-t-elle les beaux hommes !

— Et les ognons, bibi!

— On fait bien d'arrêter les beaux hommes.

— De quoi, de quoi !

— Oui. La consommation en deviendrait trop générale et trop abusive.

— C'est un peu fort de café, ce propos de Léonard.

— Garçon, un verre d'absinthe.

— Est-il tapageur ce discipliné.

— Garçon, un pruneau pour madame Laurent.

— Des pruneaux !

— Ça lui adoucira les entrailles.

— Quelle indignité !

— Et le cœur...

— Quand vinrent les événements de 1830, reprit M. Lanternier.

— Salut aux trois glorieuses.

— Gloire au drapeau tricolore.

— Quand vint 1830...

— Et juillet.

— Et juillet, notre ancien soldat se présenta à la mairie...

— Du 13e arrondissement!

— Pour le dédommager, on le nomma commissaire de police.

— Quel bel avancement pour un guernadier !

— Il entra en fonctions. Il avait un habit vert, très étroit, des culottes courtes en drap gris et des bas chinés.

— Et des mollets.

— L'histoire n'en parle pas.

— Fondus à la débacle de la Bérésina!

— Aux Pyramides.

— A Waterloo.

— A bas les chouans!

— Il portait un petit chapeau sur l'oreille, et une petite canne à la main.

— Et la queue au chignon.

18.

— L'histoire n'en parle pas.

— Quel malheur, il avait perdu sa queue.

— C'était un faux de la vieille.

— C'était un vrai de la vieille.

— Puisqu'il n'avait pas de queue.

— Il l'avait coupée pour en faire des moustaches à des blancs-becs de ton espèce, Guguste.

— Atroce cantinière !

— Le nouveau commissaire de police remplissait mieux qu'aucun ses fonctions. Il marchait comme un président et il parlait comme un savant. Du temps des persécutions contre les bonapartistes, disait-il, j'ai vécu dans les forêts.

— Un renard, qui a perdu ses droits civils par politique, pour avoir trop jasé. Connu !

— Qui a la queue coupée.

— Silence. Jamais je n'ai éprouvé un moment d'ennui. J'avais toujours sur moi, dans ma poche...

— Cinq sous, cinq sous...

— Mes deux amis, reliés en veau.

— Je retiens l'uniforme.

— Fameux le costume.

— Une tenue de bœuf gras.

— Horace et Virgile.

— Qu'est-ce que ces paroissiens?

— Deux auteurs latins. Je méditais sur leurs compositions, qui vivront éternellement par leur poésie divine et qui feront les délices des esprits sages et des âmes sensibles, etc., etc.

— Amen !

— Il va dire la messe.

— Ce trait vous peint le caractère de l'homme.

— Comprends pas.

— Et toi?...

— Ni vu, ni connu...

— Ça veut dire que ce monsieur aimait le latin. Là.

— C'est pour dire ça qu'il faisait tant de façons. Chacun son goût. J'aime mieux l'arabe.

— Notre commissaire de police excellait dans les proclamations.

— Connu, l'ordre du jour.

— Mais il brillait encore plus dans ses allocutions au peuple.

Un jour qu'à la comédie...

— Dites donc un soir, si ça vous est égal, mon petit papa.

— Un soir qu'à la comédie, l'entr'acte ne finissait pas; le parterre se met à crier : la Marseillaise, la Marseillaise!

— Comme ici.

— Oui.

— Je commence à comprendre.

— Le parterre allait chanter le premier couplet, quand le commissaire de police — L'Éclair — c'était le nom du fonctionnaire public, se lève et dit :

« Silence : je vais revenir. Ne commencez pas sans moi. »

L'Éclair est obéi du parterre, et il va dans la loge du sous-préfet.

« Monsieur le sous-préfet, dit-il au premier magistrat

de l'arrondissement, le public desire de chanter l'hymne patriotique de la Marseillaise. Je viens savoir si monsieur le sous-préfet daigne accorder cette satisfaction patriotique à la jeunesse enthousiaste de cette généreuse cité.

— Oui, monsieur L'Éclair, répond le sous-préfet, je ne vois pas d'inconvénients à ce que le parterre chante la Marseillaise.

—Je n'attendais pas moins de la bienveillance et du patriotisme si libéral et si éclairé de monsieur le sous-préfet, ajoute le commissaire de police ; je vais m'empresser de donner cette heureuse nouvelle à la jeunesse de notre belle cité. »

A ces mots, le commissaire de police va reprendre sa place à la galerie.

« La Marseillaise, la Marseillaise ! crie le parterre en voyant rentrer le commissaire de police.

— Eh! bien, L'Éclair, nous allons chanter.

— Silence.

— Vive L'Éclair !

— Silence, répète encore le commissaire de sa voix de stentor ; puis il ceint son écharpe, se lève, et dit avec l'aplomb d'un archevêque, en chaire :

« Messieurs, l'autorité, toujours complaisante et toujours disposée à seconder les instincts généreux de la population qui fait la gloire, la richesse et l'ornement de notre cité, a bien voulu consentir à ce que le parterre fût autorisé à chanter l'hymne patriotique qui a conduit pendant vingt années les soldats de la France à la victoire. Attention.

— Vive L'Éclair!

— Vive l'autorité!

— Assez. Chantez.

— Soudain, le parterre entonne de tous ses poumons la Marseillaise. Quand il est arrivé au couplet :

Amour sacré de la patrie...

— A genoux, à genoux, vocifèrent mille voix.

— Silence, silence, s'écrie le commissaire de police. »

Le silence se fait.

Alors le commissaire de police :

« Messieurs, un Français, un chrétien ne doit plier le genou que devant la divinité.

Debout! »

A cette apostrophe, le parterre se lève comme un seul homme, et chante, avec le plus grand enthousiasme, le fameux couplet :

Amour sacré de la patrie...

— Ainsi finit l'histoire du commissaire de police.

— Elle est fort amusante, dit alors M. A. de France à M. Lanternier, et c'est pour vous conformer aux habitudes du sieur L'Éclair, que vous avez cru devoir me demander la permission de chanter la Marseillaise.

— Oui, mon lieutenant?

— Chantez, chantez. Pour ma part, je n'oublierai jamais cette anecdote.

— Est-ce que c'est possible, mon lieutenant ?

— Comment, il y a des commissaires aussi bavards que des avocats.

— Certainement et j'en connais plus d'un qui offre de nombreux traits de ressemblance avec celui du père Lanternier.

— Voyez-vous ça !

— Allons, chantez la Marseillaise.

— Oui, et à pleine voix.

— Pas trop de bruit. Le kaïd pourrait se plaindre.

— Le kaïd, on lui fait : Zut !

— Et il te fera danser.

— Je lui dirai que c'est un cantique de notre religion.

— C'est cela.

— En avant.

Allons enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé, etc., etc.

Lorsque les assistants avaient chanté la *Marseillaise*, ils attaquaient la *Parisienne*, et entonnaient tous les couplets de ce nouvel hymne patriotique. Puis, aux chansons succédaient les histoires de bivouac, que rapportaient, à tour de rôle, Bourgeois, Devienne, Fleury, Lefort et Léonard. Les récits de nos soldats étaient toujours remplis d'allusions au terrible *Moussa*. Ce personnage n'était autre qu'un déserteur, nommé Dumoulin, qui avait passé aux Arabes, en 1833, et que ceux-ci ont fini par nommer Abdala-le-Chrétien.

— Dans la dernière affaire que nous avons eu à soutenir contre l'émir, disait Fleury, j'ai vu Moussa.

— Mais il est mort depuis longtemps, répliquait Bourgeois.

— Qu'il soit mort ou vivant, je l'ai vu.

— Ce n'est pas possible.

— Je l'ai vu comme je vous vois.

— Nous en a-t-il fait du mal, celui-là.

— Parbleu, il discipline les Arabes.

— Oui : mais pour dire vrai, il faut ajouter qu'il n'avait pas visage humain.

— Et tu l'as vu, Fleury ?

— Comment ?

— Moussa était monté sur un cheval aussi grand qu'un dromadaire.

— Voyez ça !

— Il avait lui-même la taille d'un tambour-major et il courait sur la tête des bataillons, enveloppé dans un nuage.

— Le scélérat !

— Il a fait un pacte avec l'enfer.

— Et il portait suspendues à l'arçon de sa selle cent têtes de soldats français.

— Il en est bien capable.

— Moncel lui servait d'aide-de-camp.

— En voilà encore une bonne pratique.

— Quand le cheval de Moussa reniflait, il faisait couler du sang de ses naseaux. De sa bouche il vomissait du feu.

— Ce qui explique qu'il nourrit son cheval avec de la viande, comme une hyène.

— Et puis de ses quatre pieds éclataient des pétards qui faisaient le bruit et le mal d'une pièce chargée à mitraille. C'était affreux à voir. Il y avait de quoi trembler.

— Allons, mes amis, laissez ces histoires de Moussa, disait M. A. de France, c'est bon pour des enfants. Et, puisque vous aimez les histoires de fées et de revenants, demandez au père Lanternier de vous dire le conte de la *Belle et la Bête*.

— Oui, c'est des bêtises que ces histoires de Moussa. Un conte, père Lanternier.

— C'est bien, mes enfants. »

Et soudain le père Lanternier, avec une complaisance et une facilité des plus ingénieuses, entretenait ses compagnons d'infortune du récit des aventures de Cartouche et de Mandrin, ou des historiettes de Riquet à la Houppe et de Cendrillon. Tandis qu'il parlait, le sommeil triomphait de ses auditeurs, et il finissait lui-même par s'endormir en demandant à Dieu de le tirer de la captivité et de le réunir à sa femme et à sa fille. Hélas, le malheureux ne devait jamais connaître quelle avait été depuis son départ de Droma, la destinée de ces deux êtres qui lui étaient si chers. Dieu n'avait pas voulu affliger les derniers jours qu'il lui restait à traîner dans la maison de servitude, par le tableau des vicissitudes étranges auxquelles sa femme et sa fille étaient livrées sans pitié par l'émir et ses bourreaux.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

LA MITIDJA.

SHIKAH-TRARA.

DROMA.

TÉNÈZ.

CHERCHELL.

MEZOUNA.

LE CARNET DU PRISONNIER.

ARZEW.

EL-KAALA.

MOSTAGANEM.

OUED-CHÉLIFF.

OUED-MINA.

BENI-FLITAS.

TEKEDEMTA.

TEKEDEMTA.

EL-BORGJ.

TEKNIFILL.

MÉDÉAH.

ADEL-IBRAHIM.

MASCARA.

MASCARA.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.